

Le Désir de Vivre



*Le
Désir de Vivre*

*Par
Paul Acker*



*Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris*

*Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris*

•

A
MADAME LA COMTESSE DE ROCQUIGNY
en respectueux hommage.

P. A.

•

LE DESIR DE VIVRE

I

MARS finissait, et les dernières lueurs du jour s'évanouissaient. Le tramway, qui de la gare de Dijon monte à la place d'Armes, s'arrêta au carrefour que forment la rue de la Liberté, la rue des Godrans et la rue Bossuet, devant la maison de nouveautés de M. Coulandot, « A l'Épée de Bois ». Il pleuvait un peu ; le marchepied glissait ; le conducteur me soutint par le bras, me tendit ma petite valise noire dont les coins de cuivre étaient décloués, puis m'indiqua du doigt le magasin. On fermait la grande porte d'entrée. Je demeurai immobile, le regard fixé sur les vitrines encore éclairées. La pluie s'attachait à mon collet en fines gouttelettes. Deux jeunes gens, qui emportaient les étoffes exposées sur le trottoir, m'examinèrent en riant. C'était l'heure où, le travail terminé, ouvriers,

employés, soldats remplissent la rue. Les lumières des boutiques se reflétaient sur la chaussée humide ; les badauds se pressaient aux étalages des librairies ; cinq ou six gamins criaient, en courant, les journaux de Paris ; les tramways confondaient leurs appels stridents. Un passant me heurta sans s'excuser. Alors, je m'approchai de l'un des jeunes gens :

— Monsieur Coulandot, je vous prie ?

— C'est lui-même que vous voulez voir ?

J'inclinai la tête. Il enleva un mannequin de femme habillé avec une robe de confection.

— Suivez-moi, dit-il.

Il tourna à gauche, poussa une porte basse. Dans le magasin, une vieille fille, maigre, osseuse, vêtue de noir, pliait avec des gestes réguliers quelques coupons de tissus, puis les replaçait sur les rayons. Un caissier, le nez sur son livre, vérifiait des comptes. Sept coups sonnèrent à une horloge de bois ; brusquement les ampoules électriques des vitrines s'éteignirent et le rideau de fer se déroula.

— Que désire mademoiselle ? interrogea la vieille fille d'une voix sèche.

— Elle désire voir monsieur Coulandot.

— Ah ! fit-elle en m'inspectant rapidement, vous êtes l'employée qu'on attend. Claire Fournier, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est moi, balbutiai-je... J'arrive de la gare à l'instant. Le tramway m'a menée jusqu'ici... le train avait du retard.

Je parlais en rougissant, les paupières baissées, ma valise toujours à la main. Le caissier interrompit ses additions, les apprenties me dévisageaient avec des mines surnoises.

— Prévenez monsieur Coulandot, dit la vieille fille à un garçon de peine... Vous habitez Gernin, près de Beauconte, mademoiselle, si je ne me trompe ? ajouta-t-elle.

Je voulus répondre quelques mots.

— Voici monsieur Coulandot, dit-elle.

Fort, gros, le front étroit, les joues épaisses, la moustache à la gauloise, le cheveu court, une longue jaquette lui battant les jambes, un châle beige sur les épaules, coiffé d'un petit feutre ramolli, M. Coulandot apparut à l'autre bout du magasin. Il marchait pesamment, en se frottant les doigts.

— Ah ! mademoiselle Fournier ! s'écria-t-il.

Un large sourire fendit son visage ; il me serra la main avec vigueur :

— Comment allez-vous ? Le voyage s'est bien passé ? Moi, je suis un peu grippé ; aussi je me couvre. Mais ne restons pas ici.

Derrière lui, je gravis l'escalier qui conduisait au premier étage. Dans une vaste salle, une autre demoiselle, moins âgée, rangeait des vêtements.

— C'est ma seconde demoiselle de magasin, mademoiselle Berthe, dit-il. L'autre, celle qui vous a reçue, s'appelle mademoiselle Mélanie. Elles sont toutes deux ici depuis des années. Mon prédécesseur m'a légué mademoiselle Mélanie.

Nous avions franchi une porte, et nous nous trouvions sur un palier de pierre, dans une maison très ancienne, devant une porte matelassée.

— Nous voici chez moi, dit en entrant M. Coulandot.

C'était une salle à manger ; une toile cirée protégeait la table dressée pour six personnes. M. Coulandot remonta la mèche de la suspension. Quelques assiettes peintes ornaient les murs

tapissés d'un papier à fleurs rouges ; à gauche de la fenêtre, un piano montrait ses touches fatiguées ; des cannes recourbées pendaient à des patères dorées près de la cheminée où flambait un feu de bois ; dans le buffet vitré on avait aligné, par ordre de taille, les services en argent. Les yeux satisfaits de M. Coulandot se promènèrent sur ces signes familiers de prospérité. Je me tenais devant la table, muette, sans rien regarder.

— Mais débarrassez-vous ! Vous m'apitoyez avec cette valise que vous n'abandonnez pas. Et puis, asseyez-vous.

Je m'assis. Il soupesa ma valise ; une moue allongea ses lèvres.

— Diable ! dit-il, c'est léger. Vous avez d'autres bagages, je pense ?

— Une malle. L'omnibus de l'hôtel de Bourgogne doit l'apporter.

— Et comment va-t-on chez vous ? demandait-il en s'asseyant à mon côté. Votre père se remet-il un peu de ses émotions ? Il n'a pas eu de chance... Mais son orgueil, aussi, l'a perdu. Est-ce vrai qu'il a maintenant une petite place de représentant ?

— Oui, monsieur.

— Et votre mère, elle est toujours résignée ?

— Oui, monsieur.

— Et ils s'entendent toujours aussi mal ?

— Oui, monsieur.

— Et vous, êtes-vous courageuse ?

— Oui, monsieur.

— Allons, allons, il ne faut pas pleurer, mademoiselle Claire !... Si... si... vous avez envie de pleurer. Quittez votre chapeau et votre manteau... c'est le moment de dîner... Accrochez-moi ça près de mes cannes. Et puis, ne soyez pas triste... Ah ! je sais bien, ce n'est pas gai de travailler. Mais vous verrez, quand on travaille, on oublie. Et puis ici, vous ne serez pas malheureuse... Mes employés, ce sont un peu mes enfants ; ils mangent avec moi, ils couchent dans la maison, ils sont de la famille enfin. Les apprenties seules habitent chez leurs parents.

M. Coulandot parlait, en toussotant, d'une voix bourrue, et, comme il accompagnait ses paroles de gestes nombreux, le châle tricoté par sa femme glissait de ses épaules. Il tripotait sa moustache, ses longs sourcils se recour-

baient et tombaient presque sur ses petits yeux brillants ; il me regarda, et nous sourîmes tous les deux. M. Coulandot souriait, parce que, sous des apparences assez dures, il était bon, et qu'il tâchait à rassurer une âme craintive ; moi, je souris aussi, parce que pour la première fois depuis mon départ de Gernin je ressentais un peu de calme.

— Vous serez au rez-de-chaussée, dit-il, aux tissus, avec mademoiselle Mélanie. C'est une très brave fille. Vous coucherez dans sa chambre ; ainsi vous ne souffrirez pas de la solitude.

Il se leva ; son châle était sur le plancher. Je me baissais, mais déjà il le ramassait.

— Non, non, mademoiselle Claire, pas de ça, pas de ça.

Puis il tira sa montre :

— Hé hé !... la demie déjà... Mais ils sont en retard. Ah ! le samedi, ils sont toujours en retard.

La porte s'ouvrit : c'étaient les employés.

— Les voilà, fit-il. Eh bien, il faut que je vous présente : mademoiselle Claire Fournier, la fille du père Fournier, le cultivateur de Ger-

nin ; mademoiselle Mélanie et mademoiselle Berthe, mes demoiselles de magasin ; monsieur Henry, mon caissier. Où est donc madame Coulandot ?

Mademoiselle Mélanie s'apprêtait à le renseigner. Sans bruit, une petite femme entra. Elle atteignait la quarantaine ; quelques fils blancs argentaient ses cheveux châains ; ses yeux bleus gardaient une tendre naïveté. Elle vint droit à moi et m'embrassa :

— Ma chère enfant, dit-elle, soyez la bienvenue.

— Eh bien, Jeanne, dit M. Coulandot, place mademoiselle Claire à côté de toi ; ça la rendra plus gaie.

Le repas commença. Une grosse servante blonde déposait chaque plat au milieu de la table, puis disparaissait, et M. Coulandot servait lui-même sa femme d'abord, puis mademoiselle Mélanie, mademoiselle Berthe, moi, le caissier, lui enfin. Dès que les assiettes étaient vides, il offrait de les remplir une seconde fois : on refusait ; alors seulement, il sonnait la bonne. M. Henry, pour un côté de la table, et mademoi-

selle Berthe, pour l'autre, se chargeaient de verser le vin. Je mangeais à peine : la confiance apaisante que j'avais éprouvée en écoutant M. Coulandot s'enfuyait. Tout à l'heure, une dernière espérance trompait encore mon angoisse ; je ne savais rien de ceux parmi lesquels je devais vivre ; M. Coulandot m'avait parlé sans hauteur comme à une amie malheureuse ; je ne pouvais que mal imaginer ce que j'ignorais. Maintenant seulement, se révélait sous la clarté pâle de la lampe la vie nouvelle qui serait la mienne. Ces vieilles filles, ce caissier, toute mon existence, les minutes les plus insignifiantes comme les heures les plus graves, je les passerais au milieu d'eux. Combien ils semblaient à ma jeunesse déjà vieux, sans flamme, glacés, assujettis par la communauté du métier aux mêmes attitudes, aux mêmes expressions !... J'aurais cette rigidité un jour, cette mine terreuse, ce regard éteint. Mademoiselle Mélanie me causait une véritable terreur : maigre et toute grise, le visage ridé, les pommettes saillantes, les joues creuses, les lèvres amincies, le nez pointu, des poils au menton, elle se taisait ; et, si on l'interrogeait, elle risquait seulement

comme réponse, afin de ne pas se compromettre, un petit rire équivoque. Elle portait lentement sa fourchette à la bouche, les yeux sans cesse dirigés vers madame Coulandot, sur laquelle elle réglait ses moindres mouvements, attentive à ne jamais manger plus vite que la femme du patron. Moins âgée, mademoiselle Berthe, vêtue avec austérité d'une robe noire toute droite, était plus laide, mais d'une laideur comique, qui n'éloignait pas une première sympathie. Au milieu de la figure la plus ronde, la plus bouffie, la plus jaune, sous de longs cheveux collés les uns aux autres, la nature ironique avait façonné un nez presque mutin, un nez en l'air, un nez d'étourdie, et mis deux yeux bruns très doux ; un sourire mystérieux errait sur sa bouche molle ; son cou était grenu et rougeâtre. Elle ne se mêlait qu'avec une très grande politesse à la conversation, le ton mielleux, les gestes maniérés, le petit doigt de la main gauche dressé toujours au-dessus des autres, par coquetterie. M. Henry, les épaules rétrécies, la barbe taillée en éventail, engloutissait sa viande et ses légumes, sans d'ailleurs se priver de discuter, mais avec une surprenante rapidité, en homme

affairé qui le regrette et ne peut s'en empêcher. Madame Coulandot, de temps en temps, les mains unies sur sa serviette, parcourait la table d'un regard vigilant. La grosse voix de M. Coulandot retentissait. Il s'irritait, la figure écarlate, ses moustaches mouillées de sauce, le couteau fortement brandi dans le poing. Dijon élisait le dimanche suivant un député ; M. Coulandot soutenait le candidat radical, qui exigeait la séparation de l'Eglise et de l'État : M. Henry, que son exemption du service militaire inclinait au nationalisme, défendait le candidat clérical. Le petit rire étouffé de mademoiselle Mélanie s'aventurait, pour aussitôt expirer ; et parfois mademoiselle Berthe hasardait un mot. Une lassitude infinie m'envahissait. Ma pensée retournait vers la ferme de Gernin, où j'avais mené une existence douloureuse entre mon père, rude, despotique, la tête enfiévrée par d'innombrables et coûteux projets de culture, avide d'argent, et raidi d'orgueil pour l'instruction qu'il s'était donnée tout seul, et ma mère, simple, renfermée, et faible. Que de scènes violentes entre ce mari et cette femme qui ne s'aimaient pas, ne se com-

prenaient pas, lui, obstiné à améliorer une terre mauvaise, s'enthousiasmant pour les nouvelles méthodes, les machines scientifiques, les engrais chimiques, empruntant sur la ferme afin d'appliquer les théories apprises dans les livres ; elle, désapprouvant par son silence, prévoyant les insuccès, prédisant la ruine ! Je revoyais ce pays sans horizon, resserré, pauvre, à quinze kilomètres de la gare la plus prochaine, ces bois plantés d'arbres rabougris, de plantes folles et de ronces, ces prés à l'herbe rase et remplis de cailloux, ces bandes de terre rouge, friable et ingrate, labourées avec peine et d'un maigre profit. Le village longeait pendant trois cents mètres le chemin qui va de Dijon à Vitry-le-François, ses treize ou quatorze maisons alignées au bord de la route, d'un seul côté, en face d'une forêt profonde dont la lisière mourait à quelques pas. Le village était presque toujours désert, car les paysans, bûcherons emprisonnés en hiver toute la semaine dans les bois d'où ils ne sortaient que le dimanche, se louaient en été pour la moisson dans les métairies voisines, à Beauconte, à Vernay, à Étion ; on n'y rencontrait jamais que le curé et son père, à la

fois jardinier et sacristain, le petit épicier, la marchande de tabac, parfois un voyageur égaré. A quoi n'aurais-je pas consenti maintenant pour y revivre ! L'effroi de l'avenir dissipait les tristes souvenirs de ce passé.

— Pauvre petite, dit madame Coulandot, elle meurt de sommeil. Il est neuf heures. Il faudrait qu'elle se couche. Voudriez-vous lui montrer sa chambre, mademoiselle Mélanie ?

Mademoiselle Mélanie, aussitôt, secoua sa jupe où s'accrochaient des miettes de pain, corrigea les fronces de son corsage, roula sa serviette avec soin, la glissa dans un rond de métal, et me sourit. M. Coulandot fumait une cigarette, M. Henry buvait un verre de liqueur. Ce sourire, trop peu sincère, me paralysait. Cependant je pris ma valise et suivis mademoiselle Mélanie.

Elle montait l'escalier en relevant sa robe du bout des doigts, et, comme les marches étaient hautes, elle découvrait à chacune ses bottines à élastiques et les premières mailles de ses bas blancs. A l'étage supérieur, elle tira une clef d'une poche dissimulée dans son jupon, et poussa une porte. Nous étions dans une chambre mansardée,

éclairée par une ampoule électrique, avec une demi-fenêtre pratiquée dans le toit. Mademoiselle Mélanie y pénétra la première. Au fond de la pièce, un lit en cuivre s'étendait au-dessus de la bouche du calorifère.

— C'est mon lit, dit-elle.

Il y en avait un autre, plus bas, moins large, entre la porte et la fenêtre.

— C'est le vôtre, dit-elle avec autorité.

Une chaise s'appuyait au pied de chaque lit ; à droite de la porte, un vieux bureau faisait l'office de table à toilette ; un secrétaire, avec un fauteuil de paille, occupait la moitié du mur :

— C'est mon secrétaire, dit encore mademoiselle Mélanie, mais vous pourrez y écrire.

Dans un coin, un tapis dissimulait une malle.

— On mettra votre malle dans l'autre coin, reprit-elle.

Je remerciai mademoiselle Mélanie. Elle alluma une veilleuse, et la déposa sur une petite table tressée en osier, comme en vendent les Bohémiens. Je commençais à me déshabiller ; mademoiselle Mélanie alla vers la porte.

— Vous partez, mademoiselle ? demandai-je.

— Oui, pour quelques instants ; je visite chaque soir le magasin pour m'assurer que tout est bien fermé et que toutes les lumières sont éteintes. Je suis la plus ancienne employée ; c'est moi qui ai cette responsabilité. Ici, dans nos chambres, dès onze heures, il ne doit plus y avoir de lumière.

Et baissant la voix, elle ajouta, déjà effrayée :

— Le feu pourrait éclater.

La pluie tombait plus forte ; l'appel des tramways se prolongeait dans la nuit. Je me couchai. Mademoiselle Mélanie revint ; elle s'assit au secrétaire, écrivit un moment, puis versa un peu d'huile dans la veilleuse et tourna deux fois la clef dans la serrure. Enfin elle se déshabilla, rangea méthodiquement ses effets sur la chaise, s'enfonça dans son lit et se coucha sur le dos, effaçant de la main, quelques secondes, les plis des draps. Puis elle s'endormit.

Je ne dormais pas. La pluie rebondissait sur le toit d'ardoises ; la lueur de la veilleuse, une petite église en plâtre, avec des vitraux bleus, roses, verts et une architecture ajourée, projetait sur le plafond d'étranges dessins. Mademoiselle

Mélanie respirait bruyamment. Onze heures sonnèrent au loin. Mille souvenirs, mille images flottaient en mon esprit. La rapidité du temps m'épouvantait. Ainsi, maintenant, j'habitais dans une maison étrangère, en compagnie d'une vieille fille inconnue, cette chambre misérable. Quelques heures auparavant, j'étais encore à Gernin. La carriole attendait sur le chemin pour me conduire à la gare du Tilloy. Mon père m'avait longtemps pressée contre lui ; cette figure ravinée, desséchée, avec les yeux aigus sous les sourcils épais, les moustaches jaunies par le tabac, la joue balafnée, se dessinait devant moi, comme taillée dans du chêne. Combien je l'aimais autrefois, toute enfant ! J'admirais ce qu'il disait, ce qu'il faisait, sa nature impérieuse, violente ; j'étais, comme lui, orgueilleuse, tyrannique, folle de liberté... Je n'aimais pas ma mère ; du moins je le croyais ; et bien que mon père ne s'abandonnât jamais à de tendres sentiments, c'était à ma mère que je reprochais de ne m'accorder ni caresses ni gâteries. Ma mère souffrait sans se plaindre. J'avais achevé mes années de pension à Dijon chez les sœurs visitandines, et dès mon retour à la ferme j'avais

tout deviné : les projets échoués, les biens hypothéqués, les dettes multipliées. Mon père aigri, prompt aux injures et aux menaces, s'emportait à des colères terribles. Il fallut vendre la ferme. Je décidai de gagner ma vie. Mais comment y parvenir ? Mon père ne m'avait jamais permis de préparer des examens ; je devais être une demoiselle, et non une institutrice. Durant des semaines, on chercha vainement. Atterrée, je démêlais tout ce que ce sot orgueil cachait d'incapacité, d'égoïsme, d'ignorance ; mes plus chères illusions s'écroulaient. Un matin, au déjeuner, après la visite d'un homme d'affaires, il frappait sa femme. Je me précipitais, elle l'avait repoussé ; il reculait stupide. Elle me laissa avec indifférence consoler sa détresse. Pauvre femme ! Tandis qu'elle excitait le cheval, je l'examinais. Le corps secoué par les cahots de la voiture, un châle noué sur la poitrine, les rênes entre ses mains maigres, elle portait sur son visage les marques profondes que tracent les inutiles fatigues et la résignation désespérée au malheur ; elle ne parlait pas, elle paraissait ne songer à rien. La brume voilait l'horizon ; les bois se teintaient de rouge comme

à l'automne ; et tout était rouge, les arbres, la terre et l'eau...

Mademoiselle Mélanie dormait ; un souffle rauque s'échappait de sa bouche entr'ouverte. Une heure incertaine, en troublant le silence, le rendit plus pesant. Des frissons me saisirent ; par la fenêtre mal jointe l'air froid de la nuit s'insinuait. Je voulus me lever pour la fermer, mais la crainte de réveiller mademoiselle Mélanie me retint immobile. J'étendis mes vêtements sur le lit, je me couvris les épaules avec mon collet. Je frissonnais toujours, et le sommeil me fuyait. Je n'avais jamais vécu une nuit pareille. L'hiver, à Gernin, alors que la neige exhaussait le sol et que les sangliers chassés par la faim descendaient jusqu'aux premières maisons, que de fois je m'accoudais à la fenêtre ! La lune, au milieu des étoiles, répandait une lumière bleue sur la blancheur de la forêt et des champs ; le vent gémissait le long des murs, et j'écoutais, ravie, ses lamentations ou ses fureurs. Ici, je n'entendais que la respiration de mademoiselle Mélanie ; je ne voyais que la lueur de la veilleuse ; le printemps succéderait à l'hi-

ver, et l'été au printemps... et rien ne changerait. L'été ! Machinalement je répétais ce mot. Une image surgissait de l'ombre : un visage d'un pur ovale, de grands yeux caressants sous de longs cils, une bouche fine, des cheveux noirs et roulés en grosses boucles, le nez droit, les dents éblouissantes. Je la reconnaissais bien, cette fillette de quinze ans, qui passait toutes les vacances à Vernay, dans la propriété de ses parents. Un après-midi d'été, avec d'autres jeunes filles, elle était entrée dans la ferme ; il émanait d'elle un charme auquel personne ne résistait. A l'instant, Madeleine Alquier avait personnifié pour moi toute la beauté, toute la grâce, toute la douceur aussi ; elle était revenue souvent ; elle illuminait la maison par sa présence. Mon père accourait ; ma mère devenait gaie. Je ne la verrais plus jamais, sans doute. Qu'étais-je maintenant ?...

MADemoiselle MÉLANIE, en jupon, assise au pied du lit, se chaussait. Il ne pleuvait plus, le ciel bleu était frais et comme humide ; mais à la clarté du jour, dans le désordre du réveil, la chambre, où traînait l'odeur de la nuit, apparaissait plus misérable.

— Vous ne vous levez pas encore ? demanda mademoiselle Mélanie.

J'éprouvai soudain une gêne insurmontable à quitter mon lit et à m'habiller devant elle.

— J'ai si mal dormi, répondis-je pour gagner deux ou trois minutes.

Mademoiselle Mélanie me regarda avec un pitoyable dédain.

— C'est dimanche, fit-elle, le magasin reste fermé ; vous pouvez encore dormir sans crainte.

Elle ajouta :

— Vous entendez la messe, n'est-ce pas ?

— Mais oui.

— La grand'messe se célèbre à neuf heures, et il est huit heures.

Elle commença à se coiffer devant le vieux bureau. Ses bras jaunes tendus hors d'une chemise en grosse toile, elle sépara d'abord sur le front en deux bandeaux ses cheveux, elle ramena ces bandeaux contre ses joues, en serra les bouts entre les dents, et peignit les cheveux de derrière ; puis elle roula un chignon. Le peigne découvrait les places nues du crâne. Une fois coiffée, elle attacha ses boucles d'oreilles et revêtit un cache-corset ; alors seulement, elle se lava, mais avec pudeur, cachant à l'aide de la serviette sa gorge où saillaient les os, et ne savonnant que les joues, la nuque et les mains. Elle décrocha une robe de cachemire noir, pendue au mur, un mantelet de taffetas, une capote à brides.

— Vous êtes joliment paresseuse ! me dit-elle. Je me taisais.

— On déjeune à midi précis, dit-elle plus haut.

Et sans doute irritée par mon silence, se détournant d'un petit mouvement sec, elle sortit.

Les bottines vernies de mademoiselle Mélanie,

ses bottines du dimanche, craquèrent sur les marches de l'escalier, puis le bruit diminua, s'évanouit. Alors je me levai, joyeuse subitement parce que la disparition de la vieille fille me dispensait une éphémère liberté. Je ne prêtai attention ni à la cuvette étroite et mal vidée, ni au bureau mouillé, ni au lit défait avec la couverture rejetée et l'oreiller écrasé, ni au papier du mur, déteint : j'étais seule ; personne pour me surveiller. De quels menus plaisirs se formeraient désormais mes grandes joies ! La rumeur confuse de la ville montait dans l'air, et les rayons frileux du soleil jouaient sur les toits luisants. Une glace me renvoya mon image : une figure pâle sous des cheveux bruns ramenés en arrière et tombant sur les épaules, avec des yeux gris allongés sous les cils ; la fatigue cernait mes paupières, les angles de ma bouche s'inclinaient. Je cherchai le broc ; je remplis la cuvette, amusée par sa petitesse. L'eau froide me fut délicieuse ; longtemps j'en baignai mon visage, mes bras, mon corps, sans me douter qu'elle inondait le plancher. Soudain, on frappa à la porte.

— Peut-on entrer ? dit une grosse voix.

— N'entrez pas, n'entrez pas ! criai-je.

— C'est la malle, reprit la grosse voix, je la laisse sur le palier.

Des pas lourds s'éloignèrent. Vite, j'achevai ma toilette, je tirai la malle et la poussai dans le coin indiqué par mademoiselle Mélanie. Agenouillée, je m'attardais à soulever les robes, le linge. Mon passage au couvent des visitandines, où fréquentaient les enfants de la bourgeoisie, m'avait rendue un peu coquette. C'étaient des robes claires, du linge fin que j'avais brodé, derniers vestiges d'une aisance que tout Gernin enviait naguère. D'un geste las, je les abandonnai. Qu'en ferais-je maintenant ? Ils me rappelaient seulement une époque déjà lointaine où, si triste que je fusse, je rêvais d'une vie heureuse !... Qui me révélerait le bonheur ? Peu importait. Je ne me posais même pas cette question ; mais je savais qu'il viendrait, et l'amour avec lui. Le bonheur, l'amour, mots vagues, que je ne comprenais plus !... Tout au fond de la malle, j'atteignis une robe noire, sans plis, la première robe d'uniforme payée par M. Coulandot à ses demoiselles de magasin.

J'allai, une fois habillée, à Saint-Benigne, entendre la grand'messe : c'est la cathédrale, qui date, paraît-il, du XIII^e siècle. Je n'avais jamais entendu la messe que dans la petite chapelle des sœurs visitandines et à l'église de Gernin. La musique grave des orgues, la sonorité des voix, le parfum de l'encens, la lumière qui se colorait à travers les vitraux, le rayon de soleil où dansaient des poussières brillantes, tout me ravit. Je ne lisais pas l'office sur mon paroissien, j'écoutais les chants, je respirais les parfums ; une sorte de langueur, tout en engourdissant mon âme, l'enchantait de mille imaginations. Jusque dans le murmure du prêtre courbé au pied de l'autel, et jusque dans ses gestes accoutumés, je découvrais une mystérieuse grandeur. Quelques instants après l'Évangile, comme je me rasseyais, j'aperçus à ma droite, à trois ou quatre rangées de chaises derrière moi, mademoiselle Mélanie. Elle tenait un gros livre ; ses lèvres remuaient sans répit, tandis que sa tête penchée en avant touchait sa poitrine. La messe finie, je pensais revenir avec elle au magasin, mais elle m'avait devancée. Seulement dans la maison de M. Coulandot, je la

rencontrai à moitié de l'escalier, déjà tête nue et sans manteau :

— Qu'avez-vous donc fait dans la chambre ? me dit-elle, le plancher était inondé.

— C'est en me lavant, balbutiai-je.

— Cette chambre est ma chambre, répliqua-t-elle, et j'exige qu'elle soit toujours propre.

Elle descendit, et je la rejoignis bientôt dans la salle à manger. Comme en Bourgogne le déjeuner dominical est à l'ordinaire, dans les vieilles familles, une petite fête et presque l'occasion d'une inoffensive débauche, madame Coulandot avait disposé la table avec plus de luxe. Au milieu d'une nappe blanche à larges raies rouges, une plante verte s'élançait d'une jardinière en cuivre, et deux verres se dressaient devant chaque assiette. Chacun se parait de ses meilleurs habits ; M. Coulandot lui-même, bien que le dimanche fût pour lui un jour tout pareil aux autres, observait cette habitude provinciale qui réserve pour celui-là les soucis de la toilette.

— Eh bien, mademoiselle Claire, me cria-t-il, avez-vous bien dormi ?

Je n'osais pas lui avouer la vérité, et je répondis simplement :

— Mais oui, monsieur.

— Bravo ! continua-t-il, à votre âge on doit toujours bien dormir. Et puis, vous avez apprécié le confort moderne de ces chambres, l'électricité, l'eau sur le palier... Ah ! moi, je suis pour le progrès. Seulement ça n'a pas été commode d'arranger tout cela dans cette vieille maison.

Il m'aurait difficilement pardonné de mal dormir dans ces chambres, à son avis si confortables ; d'ailleurs il voulait passionnément qu'on fît honneur à tout.

— Vous ne mangez pas, mademoiselle Claire, remarquait-il, si je refusais un plat, — et les plats étaient nombreux, — il faut manger... Vous ne buvez pas, reprenait-il, si mon verre était plein, il faut boire. Comment travaillerez-vous toute la semaine, si vous vous nourrissez de l'air du temps ? C'est bon pour les amoureux, ça !

Le petit rire équivoque de mademoiselle Mélanie s'échappait, et mademoiselle Berthe rougissait.

Vers la fin du repas, M. Coulandot cessa de s'occuper de moi avec ces façons bourruées qui me glaçaient et que j'attribuais d'ailleurs avec naïveté à son mépris de la religion ; car la piété

seule me semblait capable d'adoucir les mouvements de l'âme et les gestes du corps. Cette espèce de servitude morale me consternait aussi, à laquelle tout naturellement étaient si dociles envers lui ses demoiselles de magasin. Je me figurais qu'il la leur imposait, sans soupçonner qu'assurément elles s'y pliaient d'elles-mêmes, à cause de leur humble caractère. Je garde encore présents à la mémoire quelques exemples de cette soumission.

— J'ai causé ce matin, raconta M. Coulandot, en revenant de la gare, devant Saint-Benigne, avec madame de Rédoran, la vieille madame de Rédoran. Elle sortait de l'église ; sa voiture l'attendait. Elle me fait signe, je m'approche, et la voilà qui me félicite de me rendre enfin à la messe. Je proteste ; elle agite les bras : « Ah ! s'écrie-t-elle, quel mauvais exemple vous donnez et quel exemple dangereux ! Vous êtes un honnête homme, bon, charitable, juste, généreux, et vous n'avez pas de religion. Quelle arme vous fournissez à ceux qui veulent établir une morale sans Dieu ! Mais vous devriez craindre l'avenir. Vous possédez le meilleur magasin de la ville, c'est vrai ; mais

qu'il s'installe demain un autre commerçant, aussi intelligent que vous, mais pieux, allant à l'église le dimanche, communiant à Pâques : toute la bonne société vous quittera. »

— Et que lui as-tu répondu ? interrogea madame Coulandot.

— Mais que je vendais mon drap tout aussi bien aux dévots qu'aux athées, et que si je raisonnais comme elle, je ne devrais jamais lui en vendre un centimètre. Alors elle a ri, et nous nous sommes séparés le mieux du monde.

Il arrêta son regard sur mademoiselle Mélanie.

— Ah ! fit-il, mademoiselle Mélanie ne m'approuve pas et me juge digne de l'enfer.

— Oh ! je ne pense rien de semblable, s'exclama mademoiselle Mélanie, toute rose d'émotion ; je ne me permettrais pas de penser cela. Je vais à l'église, mais je conçois très bien que d'autres n'y aillent pas.

M. Coulandot parla de son fils Louis. Il avait reçu le matin même une lettre où celui-ci, élève aux Beaux-Arts, à Paris, annonçait sa prochaine arrivée pour Pâques. A vingt-cinq ans, Louis Coulandot n'avait plus que son projet à présenter

pour obtenir le diplôme d'architecte. Sans doute, mademoiselle Mélanie voulut-elle corriger une mauvaise impression qu'elle croyait demeurer chez M. Coulandot ; soudain, elle se répandit en louanges ardentes sur ce jeune homme.

— On n'aura jamais vu, dit-elle, un architecte aussi jeune. Il y a de quoi être fier. Si monsieur Louis se fixe à Dijon, il y gagnera tout ce qu'il voudra. D'ailleurs, il n'est pas étonnant que monsieur Louis réussisse. Il était déjà si intelligent au lycée, il travaillait avec une telle persévérance!...

— Vous exagérez, mademoiselle Mélanie, interrompit M. Coulandot, vous exagérez même furieusement. Louis était le plus indiscipliné des collégiens, le plus lunatique, le plus fantasque. Il travaillait quand il en avait envie ; et jusqu'à dix-huit ans, il m'a bien inquiété. A Paris seulement, il est devenu sérieux. Et puis, mademoiselle Mélanie, il y a beaucoup de jeunes gens qui sont architectes à vingt-cinq ans.

La pauvre fille bredouilla quelques mots, le visage rouge de confusion. Un immense saint-honoré, apporté à bras tendus par la bonne,

dissipa heureusement notre gêne à tous. M. Coulandot versa du vin fin, puis engagea une discussion avec M. Henry, le caissier. Bientôt, le café fuma dans les tasses. A deux heures et demie, madame Coulandot se leva de sa chaise : ce fut le signal du départ ; mademoiselle Mélanie, qui passait tous les après-midi du dimanche à Talant, un petit village à trois kilomètres de Dijon, où sa sœur était mariée, la suivit aussitôt ; puis mademoiselle Berthe ; puis M. Henry ; et je restai seule avec M. Coulandot, encore assis à la table que la bonne desservait.

— Et vous, mademoiselle Claire, dit-il, que faites-vous ? Connaissez-vous quelqu'un à Dijon ?

— Oui, répondis-je, monsieur l'abbé Guérand.

— L'abbé Guérand ! C'est un brave homme. Et comment le connaissez-vous ?

— Il possédait autrefois une petite maison à Beauconte, et il venait souvent nous voir à Gernin. C'est lui qui m'a mise en pension chez les sœurs visitandines.

— Vous ne connaissez personne d'autre ?

— Il y a aussi les Aubin.

M. Coulandot entendait ce nom pour la première fois.

— Ce sont des cousins de ma mère, des artistes, dis-je avec un peu de fierté. Monsieur Aubin est graveur en médailles.

— Ah ! fit-il.

Je discernai qu'il n'aimait pas les artistes. Il marcha quelques pas, alluma un cigare :

— Eh bien, il faut aller chez l'abbé Guérand, si vous voulez sortir. Je n'aime pas les prêtres, moi ; mais je sais ce que vaut celui-là. C'est un brave homme, et c'est rare un brave homme. Nous ne nous parlons jamais, mais nous nous saluons toujours ; je le respecte. S'ils étaient tous comme lui, on pourrait être d'accord. Vos parents l'ont-ils averti que vous êtes ici ?

— Oh ! non... Nous ne l'avons pas vu depuis l'été. Papa n'a pas voulu lui écrire que la ferme était vendue.

— Toujours par orgueil ?

Je baissai la tête.

— Vous avez la figure de votre mère, dit-il, mais le caractère de votre père. Il vous a donné beaucoup de lui, je crois bien... Allons, allons, ne parlons plus de ça. Mettez votre chapeau.

Les vêpres finissent à Notre-Dame à trois heures, et il est trois heures un quart.

L'abbé Guérand habitait près de l'église Notre-Dame, sa paroisse, dans un quartier paisible, peuplé d'antiquaires et de bouquinistes, une vieille maison à un étage, de style Renaissance. On y entrait par une porte basse, en bois, où pendait un heurtoir de bronze. Elle comprenait quatre pièces : au rez-de-chaussée, la salle à manger avec un salon ; en haut, la chambre à coucher et un cabinet de travail. Le salon avançait sur la place des Ducs par une tourelle où l'on avait sculpté, sous l'accoudoir de la fenêtre, un homme et une femme nus jusqu'à la ceinture et tenant entre leurs mains une corne d'abondance. Plusieurs prêtres, soucieux de la pudeur sacerdotale, lui reprochaient de choisir pour abriter ses méditations une demeure agrémentée d'attributs si peu habillés. Il les laissait dire, ne concevant pas que des hardiesses si naïves pussent procurer rien d'autre qu'un plaisir délicat. Il ne ressemblait pas d'ailleurs à ceux parmi lesquels il vivait : il devait à son père, ancien directeur de l'école de peinture, avec

une instruction très poussée, le goût des belles choses qui charment l'existence ; et bien qu'entraîné tout jeune vers les graves mystères de la religion, il pensait qu'on pouvait allier à la pratique la plus sévère d'une sainte mission une vive prédilection pour toutes les recherches de l'art. On le considérait comme un esprit trop libre. Il ne trouvait en son ministère que l'occasion merveilleuse d'un continuel dévouement ; incliné vers toutes les misères, il ne demandait pas, avant d'obliger un malheureux, à quelle confession il appartenait : il soulageait d'abord, il parlait de Dieu ensuite ; il redoutait enfin les jugements absolus, persuadé qu'on ne pénètre jamais assez profondément une âme pour la condamner sans recours. Il défendait, il expliquait, il pardonnait ; pour lui-même cependant, il n'admettait nulle excuse. Il avait parfois affirmé qu'il préférerait un athée sincère à un faux dévot. De tels principes ne lui ménageaient une carrière ni facile, ni brillante. Durant de longues années, il desservit des églises de campagne, puis occupa des cures perdues dans les bois. Grand, maigre, la soutane collant au corps, solide, sans finesse, des os et des

muscles, l'air des champs et des forêts, les rudesses de l'hiver, le soleil d'été lui durcirent et lui séchèrent la peau. Il avait la figure noueuse d'un paysan ; mais cette figure, le sourire le plus intelligent l'illuminait, le plus tendre aussi. Une neige prématurée argentait ses cheveux encore abondants ; mais ses yeux pers, où l'acuité la plus subite se mêlait à la douceur la plus réconfortante, révélaient toute la jeunesse de son âme. L'évêché blâmait en lui, outre son caractère indépendant, son peu d'élégance : un prêtre de grande ville doit posséder les manières d'un homme du monde ; aussi ne devait-il qu'au passage éphémère d'un prélat moins étroit son siège de chanoine à Notre-Dame, nomination prompte d'ailleurs à exciter les colères du clergé, et que l'évêque suivant n'accepta qu'avec la résolution de lui refuser à jamais toute nouvelle marque d'estime. Sans ambition, il n'imaginait pas de bonheur plus précieux que d'achever ses jours à Dijon.

L'abbé Guérand, assis devant la cheminée de son cabinet, où flambait un feu de bûches, ses souliers à boucles remplacés par de chaudes pantoufles, commençait à lire les journaux de

Paris, quand sa gouvernante lui annonça, qu'une jeune fille, mademoiselle Claire Fournier, désirait lui parler. Il affectionnait cette pièce, bien que les losanges du parquet disjoints gémissent sous les pas. Il y réunissait de vieux meubles hérités de son père, petites tables-liseuses, fauteuils bonne femme, commodes à ferrures. Les murs disparaissaient sous les livres ; celui du fond, seul, tapissé en gris, et devant lequel s'étendait une lourde table en chêne chargée de feuillets, de brochures et de revues, demeurait tout entier visible, orné simplement d'un grand crucifix en ivoire, avec une reproduction de la Cène, du Vinci, et des *Pèlerins d'Emmaüs*. Nul bibelot pieux — cœur saignant de Jésus, ou statuette de la Vierge, ou divin Agneau couché en presse-papier, — n'amoin-drissait la calme gravité de cette retraite. En se penchant un peu, l'abbé Guérand apercevait, de la cheminée, par la fenêtre de la tourelle, le jardin de la place planté de sapins, avec la fontaine qui coule sur des rochers artificiels.

— Vous voilà donc en promenade à Dijon, mon enfant ? dit-il, en me prenant les mains.

— Ah ! oui, c'est vrai, vous ne savez pas.

Il me dépassait de toute la tête ; je courbais le front. Il me regarda fixement, étonné par cette robe noire que je portais.

— Qu'est-ce que je ne sais pas ? demanda-t-il.

— La ferme est vendue... nous sommes ruinés... nous n'avons plus rien... je suis employée...

Doucement il me conduisit vers son fauteuil, s'assit en face de moi, les mains pendant entre ses genoux écartés.

— Je savais bien que vos affaires n'allaient pas, dit-il, mais j'ignorais que vous en étiez là... Pourquoi votre père ne m'a-t-il pas écrit ? Par orgueil encore... Où êtes-vous employée ?

— Chez monsieur Coulandot.

— Ah ! tant mieux, fit-il ; c'est un honnête homme. Vous êtes là depuis plusieurs jours ?

— Je suis arrivée hier soir.

— Et vous venez me voir aujourd'hui ? C'est bien, ça. Et vous n'avez pas trop de peine ?

— Ah ! j'en ai eu beaucoup, hier soir. Dans le magasin d'abord, et puis la nuit, dans la chambre où j'ai couché, une mansarde, une chambre de domestique. Je n'étais même pas seule dans cette chambre. Il y avait une vieille fille, la demoiselle

de magasin la plus ancienne. Il faisait froid ; je ne dormais pas ; je pensais à mon enfance, à Gernin, à la ferme... A Gernin, je n'étais pas très heureuse, mais je ne dépendais de personne.

Appuyé maintenant contre la cheminée, l'abbé Guérand m'écoutait en silence ; par un geste familier, il caressait de la main gauche son menton.

— Et aujourd'hui ? interrogea-t-il.

— Aujourd'hui, c'est curieux, la nuit m'a presque délivrée de ma tristesse... J'éprouve de la fierté, parce que je gagnerai ma vie.

Il hocha la tête :

— Vous avez tout l'orgueil de votre père.

— Moi !

— Mais oui, dit-il en souriant ; hier soir vous souffriez dans votre orgueil d'être obligée de travailler, aujourd'hui vous vous réjouissez dans votre orgueil de gagner toute seule votre vie. C'est toujours de l'orgueil... D'ailleurs, je me rappelle une toute petite scène de votre existence d'écolière. Vous ne jouiez jamais avec vos camarades chez les sœurs visitandines ; vous jugiez cela indigne de vous, et vous leur racontiez, à chaque récréation, intarissablement, des

histoires que vous inventiez. Un beau jour, on vous l'interdit : vous empêchiez les enfants de courir, de sauter... Alors vous avez consenti à acheter une poupée, votre première poupée, à quatorze ans... et aussitôt les enfants ont cessé de vous admirer : vous aviez une poupée comme eux. Combien vous avez pleuré, parce que votre supériorité s'écroulait !

— C'est vrai, dis-je, amusée par ce souvenir.

— Je me rappelle aussi autre chose. Je me promenais un dimanche avec vous à Gernin, il y a deux ans ; les bûcherons que nous rencontrions nous saluaient tous, mais vous, parfois, vous ne répondiez pas à leur salut. Je vous en ai demandé la raison : « Je ne salue pas ceux qui ne vont pas à la messe », m'avez-vous dit. Ce n'est pas de la bonne piété cela, mon enfant. On peut ne pas assister à la messe et vivre en honnête homme. Monsieur Coulandot ne pratique pas, et pourtant, d'après ce que je sais, il est loyal et bon. Il faut être indulgent, mon enfant, tolérant aussi. Voilà de véritables vertus chrétiennes.

Je ne réussis pas à cacher la surprise que produisaient en moi ces paroles. Sans doute, M.

Coulandot jouissait dans toute la ville d'une grande réputation d'honnêteté; mais il me répugnait qu'un prêtre pût le proposer en exemple.

Il devina ma pensée.

— Oui, fit-il, certains se lamentent que cet excellent homme ne pratique pas, et préféreraient qu'il pratiquât par hypocrisie, sans croire. Ah ! il y a longtemps que je le connais. Nous sommes à peu près du même âge. Il est de Saint-Seine-l'Abbaye. Son père avait amassé quelques sous à vendre des bâtons de vanille, la spécialité de l'endroit. Le petit était intelligent, travailleur ; il fut à l'école jusqu'à quinze ou seize ans, puis chez les Martin frères, qui avaient fondé le magasin de l'« Épée de Bois », — oh ! un tout petit magasin, à cette époque. Là il travaillait beaucoup, et durant ses loisirs il s'instruisait. Il lisait... il lisait... et il s'intéressait à la politique : il adhéraît à des groupes, à des comités. C'était un radical, un radical nuance Léon Bourgeois. Je vous dis ça comme si vous étiez au courant ! Quand le père Coulandot est mort, son fils avait trente ans. Les Martin frères voulaient se retirer. Il a acheté la maison ; il l'a développée, agrandie, modernisée ;

et cependant il a conservé cette règle chère à ses anciens patrons de vivre en famille avec ses employés. Ce diable d'homme, malgré ses opinions, possède toute la belle clientèle de la ville, et pourtant cette belle clientèle est confite en dévotion. Il ne dissimule pas qu'il a de la sympathie pour moi ; et moi, j'ai de l'estime pour lui. Et vous, est-ce qu'il vous plaît, votre patron ?

L'abbé Guérand allait et venait à travers la chambre, les mains derrière le dos, la barrette sur l'oreille, à grands pas lents, avec un léger balancement, s'arrêtant parfois, le corps un peu renversé. Je fus si interdite par sa question que je répondis seulement :

— Mais oui, mais oui.

Il se mit à rire :

— Voilà un oui bien timide.

— C'est qu'il me fait peur, répliquai-je. Et pourtant il a été charmant plusieurs fois. Mais sa voix, sa figure, ses gestes, tout cela est si impérieux...

— Et les autres employés ?

— Il y a des apprenties, un caissier qui ne m'a pas adressé un mot, et deux vieilles filles.

— Deux vieilles filles, répéta-t-il, ah ! deux

vieilles filles ! C'est dans la chambre de l'une d'elles que vous avez couché ?

— Oui, dans la chambre de mademoiselle Mélanie.

Un éclair de colère brilla dans mes yeux :

— Oh ! je la déteste ; elle est laide, elle est méchante.

Tout aussitôt, j'eus honte de cet aveu irrité, et je voulus en réparer la franchise déplaisante.

L'abbé Guérand posa simplement la main sur mon épaule :

— Soyez bonne pour elle, mon enfant, aimez-la. Votre jeunesse vous empêche encore de saisir tout ce que renferme de regret le cœur des vieilles filles. Elles ne vivent pas, elles meurent sans avoir vécu, et il n'y a rien de plus beau que la vie.

L'heure avançait ; je lui dis au revoir, et je n'osais pas le regarder, tant je craignais qu'il n'y eût sur sa figure le blâme muet des paroles qui m'étaient échappées. Mais lui ne s'en souvenait plus ou feignait de ne pas s'en souvenir. Il me reconduisit jusqu'à la porte de la rue, et là, en me serrant la main :

— Venez quelquefois chez moi le dimanche

mademoiselle Claire. J'y suis toujours, dès que les vêpres sont finies, et je ne sors plus. Mes amitiés à votre père, quand vous lui écrirez.

Je regagnai le magasin en m'attardant à travers les rues. Les étalages des librairies m'attiraient surtout. Je contemplais tous ces livres que j'imaginai pleins de merveilles. Les noms mêmes des auteurs m'étaient étrangers, et par là ils me semblaient plus illustres.

Comme j'atteignais la maison de M. Coulandot, on m'appela. C'était M. Coulandot qui marchait derrière moi.

— Votre cousine, madame Aubin, dit-il, est arrivée aussitôt après votre départ. Une forte personne, très brune, de gros traits, l'air pas commode. Votre mère lui avait écrit. Elle m'a prié de vous laisser dîner chez elle ce soir. Je lui ai répondu que mes employés agissaient le dimanche à leur guise après avoir déjeuné avec moi. Par conséquent, si vous n'êtes pas chez elle à sept heures, elle ne vous attendra plus.

J'étais lasse, je ne connaissais pas les Aubin et je n'éprouvais pas encore une très grande envie de les connaître davantage.

— C'est parfait, dit M. Coulandot. Le dimanche soir, je fais toujours un peu de musique. Ma femme joue du piano, je joue du violon, monsieur Henry joue de la flûte. Nous ne sommes pas des artistes, mais vous ne vous ennuierez pas.

III

LA chambre à coucher de madame Coulandot, qui donnait sur la rue des Godrans, servait de salon : éclairée par deux grandes fenêtres et située au premier étage, elle était la pièce la plus belle de toute la maison. Un lit en acajou, de chaque côté duquel tombait un épais rideau rouge et que recouvrait une housse d'andrinople, cachait le mur du fond ; il se trouvait en face d'un piano, qui, équilibré sur des socles de verre, occupait tout l'espace compris entre les deux fenêtres. Le marbre de la cheminée disparaissait sous les bibelots, statuettes de porcelaine, petits vases, petits paniers en fils d'argent, fausses chinoïseries, tels qu'on en voit dans les loteries foraines. Les photographies de parents et d'amis étaient accrochées ou posées un peu partout, comme au hasard, semblait-il, mais cependant, si l'on y prêtait attention, avec un souci très vif

de régularité et de correspondance. L'une d'elles était plus large et plus haute que les autres et avait, au-dessus du piano, une place d'honneur, c'était la photographie de M. Coulandot : vêtu de sa redingote et ganté, un chapeau de soie à la main, une cravate blanche au cou, le ventre barré par la chaîne de sa montre, il souriait au milieu d'un cadre doré. Les chaises et les fauteuils étaient en tapisserie. Il n'y avait pas de tapis sur le plancher, mais, devant chaque siège, des carreaux de draps multicolores. Un lustre électrique, suspendu au plafond, répandait une vive lumière.

Quand le dîner fut terminé, M. Coulandot se leva le premier.

— Si nous passions au salon, dit-il.

Mademoiselle Mélanie ne devait rentrer que vers dix heures, mais mademoiselle Berthe et M. Henry étaient là. A peine M. Coulandot avait-il prononcé ces quelques mots, que nous avions quitté la table et que nous nous pressions dans le salon. Mademoiselle Berthe s'assit près de la cheminée ; je m'assis à côté d'elle. Madame Coulandot avait ouvert le piano et plié la bande brodée qui abritait les touches ; M. Coulandot

tirait le violon de sa boîte et M. Henry ajustait les morceaux de sa flûte.

— Est-ce que vous aimez la musique, mademoiselle Claire ? me demanda M. Coulandot.

Je répondis que je l'aimais, et que je n'avais guère encore entendu que la musique des églises et la musique des fêtes villageoises. Il sourit d'un air légèrement pitoyable.

— Vous allez en entendre d'autre, dit-il.

Il y eut alors une discussion entre M. Coulandot et M. Henry. Que jouerait-on ? M. Henry, qui était seconde flûte à la Société philharmonique de Dijon, avait un faible pour la musique nouvelle. Je croirais volontiers qu'il n'y comprenait pas grand'chose, mais il devait penser que cette préférence le mettait, au moins dans ce domaine artistique, très au-dessus de son patron. M. Coulandot la détestait, prétendant qu'elle était le contraire de la musique, puisqu'elle supprimait la mélodie, et qu'il n'y avait pas de vraie musique sans mélodie. Cependant, il consentait parfois à en déchiffrer. La semaine dernière justement, sur les instantes prières de M. Henry, on avait joué un trio de *Lohengrin*. M. Henry

voulait qu'on l'exécutât encore ; M. Coulandot s'y refusa énergiquement ; madame Coulandot, qui était la conciliation même, proposa que durant une heure on jouât de la musique chère à son mari, et durant la suivante de la musique chère au caissier. M. Coulandot n'accepta pas davantage cette transaction, et ce fut lui naturellement qui l'emporta : il fut décidé qu'on jouerait un trio de Chopin, puis un trio de Beethoven. C'étaient là pour moi des noms presque inconnus.

Madame Coulandot, installée sur un tabouret que rehaussait un gros dictionnaire, préluda par quelques notes ; M. Coulandot, derrière elle et devant un pupitre, gratta son violon, serra une cheville, en desserra une autre ; M. Henry assis sur une petite chaise, les yeux fixés sur le chevalier qui portait le feuillet, tira quatre ou cinq sons de sa flûte. Quand les instruments furent accordés, M. Coulandot leva son archet, le baissa, le releva, compta un, deux, trois, frappa du pied le plancher, et l'on attaqua le morceau. Cette musique de Chopin était douloureuse et tourmentée ; elle m'étonna tout d'abord et, si je puis ainsi dire, elle me dérouta par les dissonances,

puis elle m'émut profondément. Les musiciens ne jouaient pas avec un ensemble parfait ; M. Henry, soit qu'il fût en secret irrité que Wagner n'eût pas été choisi, soit qu'il fût simplement un médiocre exécutant, ne suivait pas avec une exactitude impeccable la mesure que M. Coulandot s'obstinait à marquer trop fortement avec son pied. Mais la belle musique a ceci de merveilleux, que, même si elle n'est pas admirablement interprétée, elle touche l'âme, la trouble et l'incline à rêver. J'avais fermé les yeux, une infinie tristesse emplissait mon cœur, et pourtant j'étais presque heureuse. Mademoiselle Berthe, elle aussi, fermait les yeux, mais sommeillait. Elle se réveilla d'ailleurs le plus naturellement du monde, comme le trio s'achevait, et se répandit en compliments. M. Coulandot se pencha vers sa femme :

— C'était très bien, très bien.

Et il l'embrassa sur les cheveux.

Elle dit, un peu scandalisée :

— Oh ! Armand !

Elle rougit, et lui se mit à rire.

— Eh bien, fit-il, en se tournant vers le cais-

sier, qu'est-ce que vous pensez de cela ? C'est autre chose que votre satané Wagner !

Le caissier essuyait sa flûte avec un bout de flanelle. Il hocha la tête et ne répondit rien. M. Coulandot s'adressa à moi :

— Et vous, mademoiselle Claire, aimez-vous Chopin ?

J'aurais voulu pouvoir exprimer ce que j'avais ressenti, mais il me regardait d'un air si autoritaire, que j'eus à peine la force d'ouvrir la bouche.

— Mais oui, beaucoup, beaucoup.

Alors, on commença le trio de Beethoven. Il ne me causa pas la même impression que le trio de Chopin. Si ignorante que je fusse, je distinguais que j'entendais une musique plus large, plus limpide, plus sereine, plus classique enfin. Rien ne m'y heurtait, et rien ne m'y déconcertait. C'était comme une mer immense, calme et puissante, qui m'enveloppait sans m'effrayer. Mademoiselle Berthe sommeillait encore. Comme dix heures sonnaient, un coup discret fut frappé à la porte. De sa grosse voix, M. Coulandot cria :

— Entrez.

Et mademoiselle Mélanie se montra.

D'un geste timide, elle s'excusa de troubler ainsi une minute le concert et pria qu'on ne fît pas attention à son arrivée. Sur la pointe des bottines, elle gagna un fauteuil, s'y coula tout doucement, et, les mains jointes, son chapeau un peu de travers, elle écouta, baissant et relevant la tête pour suivre le rythme. M. Coulandot continuait à battre du pied la mesure ; de temps en temps, quand le souffle venait à manquer à M. Henry, la flûte se taisait ; M. Coulandot jetait à son caissier un regard désapprobateur ; M. Henry essuyait ses lèvres, puis l'embouchure de son instrument, et soufflait de nouveau. On joua ce trio une seconde fois, M. Coulandot jugeant qu'on l'avait trop mal joué la première. C'était un terrible homme : il fallait toujours faire ce qu'il voulait ; madame Coulandot lui obéissait comme une enfant, et M. Henry, qui bâillait à la dérobée, s'il commençait toujours par protester, finissait toujours par acquiescer. Quant à mademoiselle Berthe, on aurait pu jouer toute la nuit : une fanfare municipale ne l'aurait pas empêchée de dormir. Mademoiselle Mélanie, de temps à autre, poussait un petit soupir de ravissement.

— En voilà assez pour aujourd'hui, dit enfin M. Coulandot.

Aussitôt mademoiselle Mélanie se précipita pour demander à M. Coulandot et à sa femme de leurs nouvelles, comme si elle ne les avait pas vus de plusieurs jours. Elle s'inquiéta aussi de savoir s'ils ne lui en voulaient pas d'avoir ainsi pénétré dans le salon, tandis qu'on exécutait un magnifique morceau; mais elle n'aurait pu se reposer de toute la nuit, si avant de monter dans sa chambre elle n'avait entendu un peu de musique. On la rassura. Madame Coulandot étendit soigneusement sur le clavier la bande brodée, tandis que M. Coulandot couchait le violon dans sa boîte et que M. Henry introduisait la flûte dans son étui, puis elle pressa un bouton.

Quelques minutes s'écoulèrent, et la bonne apparut, soutenant un plateau qui portait six verres, une carafe d'eau et une bouteille de grenadine. Madame Coulandot remplit les verres. M. Coulandot avala le sien d'un seul coup et claqua de la langue, pour attester l'excellence du sirop. Mademoiselle Mélanie but à lentes gorgées, ainsi que mademoiselle Berthe.

— Et maintenant, il est temps de se coucher ! s'écria M. Coulandot, quand nous eûmes reposé nos verres sur le plateau.

Il nous souhaita le bonsoir ; madame Coulandot me baisa au front, et derrière les vieilles demoiselles, je grimpai l'escalier.

Comme je me déshabillais, mademoiselle Mélanie m'appela :

— Mademoiselle Claire !

Je me retournai :

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ?

— Il faudra vous lever demain à six heures et demie.

— Bien, lui dis-je.

— Je vous réveillerai. Comme toutes les jeunes filles, vous devez avoir le sommeil dur et vous réveiller difficilement.

Elle fit, dans la chambre, les mêmes choses que la veille et dans le même ordre, puis, comme j'étais déjà couchée, elle vint en chemise près de mon lit, et levant un doigt en l'air :

— C'est un grand artiste que monsieur Coulandot ! me dit-elle.

Puis, sans même attendre une réponse, elle s'en alla se glisser sous les draps.

IV

CHACUN, tout d'abord, s'empessa à m'adoucir l'ennui des débuts. M. Coulandot m'avait mise au rayon des tissus, au rez-de-chaussée, sous la direction de mademoiselle Mélanie. Comme j'étais la plus jeune, je descendais au magasin la première à sept heures et demie, et tandis que les garçons de peine balayaient et époussetaient, j'y attendais vainement l'acheteur matinal qui aurait pu se présenter. A huit heures, les employés entraient. Mademoiselle Mélanie, aussitôt, alignait les chaises parallèlement au mur, puis examinait ma toilette et ma coiffure; elle critiquait avec régularité, mais sans mauvaise humeur, l'ondulation naturelle de mes cheveux et le petit volant de ma jupe : une demoiselle de magasin devait avec soin éviter toute coquetterie, afin de ne jamais paraître mieux habillée ou plus jolie qu'une cliente. Comme le matin on vendait peu, elle

m'apprenait les différents prix des étoffes, et surtout elle m'utilisait à faire ses commissions à travers le magasin : elle m'envoyait à la caisse, au premier, chez mademoiselle Berthe, à l'atelier de confection...

— Demandez-moi cela à monsieur Henry... Cherchez-moi ceci à l'assortiment.

Midi sonnait ; les commis et les apprenties s'en allaient. A la demie, mademoiselle Mélanie se tournait vers moi :

— Maintenant, disait-elle, montons déjeuner.

A table, elle me recommandait un air modeste, une complète soumission au patron, à elle, puis aux autres employés, le respect absolu de la hiérarchie, une approbation constante, sinon par la parole, au moins par l'attitude, de tout ce que pourrait dire M. Coulandot ou sa femme.

— Voyez comme au repas du soir je règle mon appétit sur celui de madame Coulandot.

Elle m'interrogeait sur ma vie passée ; et dans l'espoir de me procurer ses bonnes grâces, pour obéir aussi à l'abbé Guérand, je lui racontais tout ce qu'elle désirait connaître. Je ne recevais pas une lettre de mes parents sans l'en

informer, j'en réfèrais pour toute chose à son expérience, et comme elle tenait jalousement aux droits que lui conférait son ancienneté, mes hommages intéressés lui épanouissaient le cœur. L'après-midi, les clientes arrivaient, femmes de fonctionnaires et d'officiers, vieilles dames aristocratiques, petites bourgeoises, qui souvent ne savaient même pas ce qu'elles voulaient et restaient assises deux ou trois heures devant le comptoir.

Grimpée sur un escabeau, je retirais des rayons les coupons. Certains jours, cinquante ou cent pièces d'étoffes s'entassaient les unes sur les autres, mêlées, enroulées, traînant à terre, et je ne serais jamais parvenue à les séparer et à les plier, sans l'aide des apprenties.

Le soir, au repas, M. Coulandot m'encourageait avec quelques mots bourrus. Il me causait toujours une peur irraisonnée.

Ces trois ou quatre semaines écoulées, on oublia vite que j'étais « la nouvelle », sinon pour m'imposer les tâches les plus pénibles. Les apprenties elles-mêmes me donnaient des ordres. Comme j'avais retracé à mademoiselle Mélanie toute ma

vie et qu'elle m'avait de son côté prodigué tous les conseils, rien n'alimentait plus nos conversations. Sans doute crut-elle que je cessais de me confier à elle par dédain ou par animosité ; la conscience trop vive de ses premières bontés pour moi la fit m'accuser de la plus noire ingratitude. Aussi bien elle se vengea par cent petits moyens. Dans la chambre à coucher, elle se plaignait sans cesse de ma présence qui gênait ses moindres actions ; elle n'était plus chez elle, je bouleversais ses habitudes, je dérangeais jusqu'à la symétrie des meubles. Un soir qu'elle nous avait quittés tout de suite après dîner, je l'y trouvai qui rasait les poils de son menton.

Elle ne me pardonna jamais de l'avoir surprise dans une occupation si comique et devint pour toujours une ennemie acharnée et sournoise. Je ne fus plus Claire, mais bien mademoiselle Claire, et ce simple « Mademoiselle » qui tombait de ses lèvres me cinglait comme une blessante ironie. Au magasin, si je parlais avec un employé, elle me rappelait au silence plus sèchement qu'une domestique. Si j'étais immobile dans un coin, aussitôt elle découvrait la plus fatigante besogne à me

commander. Elle répondait avec des gestes désolés aux questions que lui adressait M. Coulandot sur mes progrès. M. Coulandot hochait la tête, rajustait son châle et regagnait son bureau. Toute ma bonne volonté s'évanouit : si constante que fût mon application, mademoiselle Mélanie me blâmait. Chacun l'imita : on me grondait du matin au soir comme un enfant, on me reprochait ma sottise ; on me reprochait mon orgueil. Je détestai un métier qui m'ennuyait et m'humiliait. Chaque jour, je recommençais exactement les mêmes choses. La monotonie de mon travail m'induisit à rechercher les moyens de ne pas l'accomplir, et l'horreur de ma sujétion me rendit si odieuses les clientes que, pour ne pas les servir, je m'ingéniais toujours à m'éloigner de mon rayon.

M. Coulandot, renseigné pourtant, se taisait encore. Enfin, un jour que je pliais les coupons montrés dans l'après-midi, il s'arrêta devant moi ; je les pliais très mal, car la fatigue m'engourdisait les membres. Il se retourna brusquement vers mademoiselle Mélanie, haussa les épaules :

— On ne peut rien faire d'elle !

Mademoiselle Mélanie agita les bras avec désespoir.

— Je crois bien, dit M. Coulandot, qu'il faudra la renvoyer chez ses parents.

Je vécus dès lors sous la menace continuelle de ce renvoi que mademoiselle Mélanie évoquait à tout instant.

Une visite de madame Aubin, à la fin de mai, fortifia encore la mauvaise opinion qu'elle avait de ma personne. Un après-midi, vers deux heures, une grosse dame brune, habillée de rouge, suivie d'un petit homme étriqué, voûté, à la barbe pointue, et qui tenait avec précaution un parapluie à bec d'argent, pénétra dans le magasin. Tous les employés la regardaient comme une curiosité. Elle poussa jusqu'au caissier, dévisageant apprenties et demoiselles, puis revint sur ses pas, avec des gestes étonnés. Mademoiselle Mélanie s'informa de ce qu'elle désirait. La grosse dame prononça mon nom. Mademoiselle Mélanie me désigna; aussitôt la grosse dame s'avança, et, me saisissant les mains par-dessus le comptoir, se pencha pour m'embrasser.

— Je suis ta cousine Aubin, cria-t-elle.

Le petit homme souriait en suçant le bec de son parapluie. Je ne savais que dire ni que faire ; cette cousine ridicule et imprévue, aux manières si bruyantes, au costume si éclatant, me remplissait de confusion. Je devinais autour de moi les rires étouffés. Mais elle, qui ne s'apercevait de rien, me présentait son mari, et entamait une conversation précipitée à laquelle je ne m'associais que par des monosyllabes... Elle me questionnait sur mon père... sur ma mère... Depuis tant d'années, elle ne les voyait pas ! Les pauvres gens !... Elle m'avait invitée à dîner le jour même de mon arrivée... En vérité, elle m'avait vue, pour la première et dernière fois, alors que j'atteignais ma sixième année, et encore si rapidement... Et elle expliquait sa parenté : elle m'était cousine par mon père, et, née à Fontaine-Française, elle y avait rencontré son mari, naguère élève à l'École des beaux-arts de Dijon, et aujourd'hui graveur en médailles. Elle s'exprimait avec volubilité, très haut, le rire en cascade, les bras remuants.

Mademoiselle Mélanie, toute droite au bout du comptoir, ne la quittait pas des yeux, les lèvres méprisantes. La honte m'empourprait le visage.

Enfin, madame Aubin m'embrassa, m'arracha la promesse de dîner chez elle le dimanche suivant ; son mari, qui n'avait pas ouvert la bouche, voulut me tendre la main droite, il passa son parapluie dans la main gauche ; le parapluie tomba, roula sur le plancher... Il pâlit. Madame Aubin s'emporta... Enfin, ils s'en allèrent comme ils étaient arrivés, elle devant, d'un pas solide ; lui derrière, allongeant ses jambes courtes pour la rattraper.

Mademoiselle Mélanie s'approcha de moi :

— C'est la dernière visite, j'espère, que vous rendent ici ces cousins-là. Cette dame éloignerait par ses façons toutes nos clientes.

Et comme M. Henry la croisait :

— Vous avez vu cette femme ? lui demandait-elle.

Mais lui secoua la tête sans répondre. Alors mademoiselle Mélanie disparut quelques minutes, puis, en revenant au rayon, elle m'avertit que M. Coulandot m'appelait.

— Il paraît, me dit-il, que madame Aubin était au magasin tout à l'heure.

— Oui, monsieur.

— C'est une drôle de femme... elle attire trop

l'attention... J'aime mieux que vous la voyiez chez elle. Vous la voyez chez elle, n'est-ce pas ?

— Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois.

— La première fois ! s'écria-t-il. Depuis deux mois que vous êtes à Dijon ! Que faites-vous donc tous les dimanches ?

— Je suis allée à deux reprises chez l'abbé Guérand. Puis j'ai visité le musée : cela m'a pris trois après-midi.

— Tiens, fit-il d'un ton moins bourru, vous avez visité le musée. Vous êtes sûrement la seule de mes employées qui ait jamais eu cette idée. Ça vous intéresse donc ?

— Mais oui.

— C'est curieux.

Il resta songeur, puis il reprit :

— Et vous vous y entendez, en art ?

— Je ne sais pas. Seulement il y a des tableaux que j'aime : ceux qui m'émeuvent ; et je ne me lasserai jamais de les contempler. Et puis, j'aime aussi les vieux meubles, et la collection Trimolet est admirable.

Les mains à plat sur la table, son petit chapeau

renversé, M. Coulandot m'écoutait, comme si, muette, je recouvrais soudain l'usage de la voix.

— Je finirai, dit-il, par vous comprendre.

Puis il ajouta :

— J'aurais beaucoup aimé à visiter le musée avec vous. Je l'ai visité plus de trente fois tout seul ou avec le conservateur... mais vous devez regarder les tableaux et les statues de la même façon que moi, c'est votre émotion qui vous guide... Allons, vous n'étiez pas destinée à vendre des tissus.

Il me parlait sans colère, doucement, un léger regret dans la voix ; il ne m'effrayait plus, et je l'assurai sincèrement que j'apporterais dans mon travail tout le zèle dont je serais capable.

— Oui, oui, dit-il, je vois, il ne faut pas agir avec vous comme avec une autre employée... Enfin j'espère que tout marchera dans quelque temps.

Je quittais le bureau :

— Reverrez-vous prochainement votre cousine ? me demanda-t-il.

— Elle m'a invitée à dîner pour dimanche.

— Eh bien, fit-il, il ne faut pas manquer de vous rendre à cette invitation.

Naguère, à la campagne, les plantes et les fleurs m'annonçaient les saisons nouvelles. Les ciguës blanches s'élevaient au-dessus des boutons d'or, le chèvrefeuille grisait les bois de son odeur étourdissante, les coquelicots tremblaient avec les blés inclinés, et je me disais : « C'est bientôt l'été. » Souvent, je rapportais des gerbes immenses à la maison, et je m'amusais à dessiner sur une feuille de papier les formes charmantes des feuilles et des corolles. Maintenant, la grosse voix de M. Coulandot retentissait :

— Vous disposerez à l'étalage demain les robes de toile.

On accrocha un store aux vitrines. Tous les soirs, jusqu'à minuit, une heure du matin souvent, nous coupions de petits morceaux d'étoffe rectangulaires, nous les collions entre deux cartons, nous formions ainsi les carnets d'échantillons, et je me disais : « C'est bientôt l'été. » Les chaleurs furent accablantes : on étouffait dans le magasin ; on étouffait dans les chambres. Comme je l'avais

promis à M. Coulandot, je m'efforçais, sinon de mériter les éloges de mademoiselle Mélanie, ce qui était impossible, tout au moins de justifier plus rarement ses observations. Cependant il y avait peu de clients, et l'on restait souvent oisif. Alors, accoudée au comptoir, j'essayais à travers la porte de regarder dans la rue. C'était le paradis pour moi, cette rue, comme un royaume chimérique de liberté, de grand air, d'espace. Je ne connaissais d'ailleurs aucun de ceux qui y passaient, sinon l'abbé Guérand qui de temps à autre longeaient le magasin. Une ou deux fois, je crus reconnaître mademoiselle Madeleine Alquier en voiture ; le cheval trotta vite ; sans doute je me trompais. Puis un après-midi, la voiture s'arrêta devant la porte et Madeleine Alquier entra, accompagnée par sa gouvernante. Comme elle était jolie ! Coiffée d'une grande paille cabossée, qu'entourait un ruban, elle portait un corsage de linon rose un peu échancré ; ses cheveux se répandaient en boucles sur les épaules, un Saint-Esprit en caillou du Rhin pendu à une chaîne d'or brillait dans le creux de sa gorge. La seule vue de sa beauté m'inonda de joie. Mademoiselle Mélanie

s'empressait, car mademoiselle Alquier appartenait à l'une des plus riches et des plus vieilles familles du pays ; mais la jeune fille, gentiment, lui répondait qu'elle venait seulement pour me voir. Combien je ressentis de fierté ! Elle parla longuement avec moi, comme avec une amie ; elle me plaignit si délicieusement que j'aurais voulu être encore plus malheureuse, pour l'écouter me plaindre plus longtemps.

M. Coulandot se précipita vers elle.

— Vous ignorez, dit mademoiselle Alquier, que mademoiselle Claire était mon amie ?

— Oui, oui, fit-il, elle ne dit jamais rien.

— Eh bien, reprit-elle, vous n'avez pas un seul client, laissez-la sortir avec moi.

Il n'osa pas refuser. Une fois dans la voiture, elle arrangeait ma robe, chiffonnait un pli, en froissait un autre, baissait mes cheveux, relevait mon chapeau :

— Vous êtes charmante comme cela, disait-elle.

Elle m'emmena d'abord chez un pâtissier pour y goûter, puis chez des antiquaires, pour acheter de vieux meubles. Elle fit encore une ou deux courses, et m'offrit, afin d'égayer ma robe,

une cravate noire ornée d'une dentelle blanche. Elle me reconduisit au magasin, et devant la porte elle m'embrassa. Ce n'était pas mon orgueil qui s'exaltait de l'affection qu'elle me témoignait, mais bien mon cœur, parce qu'elle en avait trouvé tout de suite le chemin et deviné toute la tendresse étouffée qu'il renfermait. Et je souffrais de la quitter, car je savais trop combien rarement la vie nous réunirait. Durant deux ou trois jours cette visite secoua ma torpeur et celle du magasin. Chacun me complimentait : il me fallut le soir, à dîner, raconter comment et depuis quand je connaissais mademoiselle Alquier.

— Elle n'est pas fière, ricanait mademoiselle Berthe.

Mademoiselle Alquier revint encore à deux reprises, puis, en septembre, elle voyagea en Italie ; mais d'Italie elle m'envoyait encore chaque semaine des cartes postales que je montrais par vanité à tout le magasin.

Le hasard changea ma situation. Au commencement d'octobre, M. Coulandot, qui cherchait en vain mademoiselle Berthe, me croisa au premier étage.

— Eh bien, dit-il, puisque mademoiselle Berthe a disparu, choisissez-moi donc à sa place une douzaine d'échantillons, les plus jolis, dans ce paquet.

Me voilà affolée : combien de fois avait-on répété que je n'étais bonne à rien ! J'étale sur le plancher tout le lot d'échantillons, je les tourne, je les retourne, je les examine de toutes les façons, de près, de loin, enfin j'en range douze à part. M. Coulandot regarde les échantillons.

— Mais, s'écrie-t-il, c'est parfait, vous avez choisi exactement les plus jolis.

Il les emporte, puis le lendemain m'appelle dans son bureau.

— J'avais raison, dit-il, vous n'êtes pas faite pour vendre des tissus. Vous avez loyalement tâché de tenir votre promesse ; mais il faut aimer ce que l'on fait, pour le bien faire. Il vous faut un autre rayon. Mademoiselle Berthe, qui est toute seule au premier étage, a trop d'ouvrage. Vous avez beaucoup de goût ; à partir de demain, vous vous occuperez des soieries.

L'émotion m'empêcha de remercier M. Coulandot.

Tout en l'approuvant, mademoiselle Mélanie redouta perfidement que je ne fusse aussi nonchalante au rayon des soieries qu'au rayon des tissus. M. Coulandot, impatienté, lui répliqua qu'il ne se trompait jamais deux fois. Elle demeura silencieuse jusqu'au soir ; mais dans la salle à manger, elle me rejoignit, et fixant sur moi ses petits yeux :

— Je suis ravie, dit-elle, que vous me quittiez, et je plains mademoiselle Berthe.

Mais que m'importe cette colère dépitée ! Me voilà titulaire d'un rayon ; bien plus, ma propre maîtresse, car mademoiselle Berthe, loin de me considérer comme sa collaboratrice, et soucieuse uniquement de rendre ma tâche plus difficile, ne me donne aucun conseil. Je ne me berçais pas d'une si belle espérance ; je craignais une nouvelle autorité.

Qu'il faut peu de choses pour enchanter une âme jeune ! Mademoiselle Alquier m'envoyait des livres, et l'abbé Guérand m'en prêtait. Comme mademoiselle Mélanie se lamentait sans répit de partager sa chambre, M. Coulandot, peut-être excédé par ses gémissements, débarrassa des caisses

qui l'encombraient un petit cabinet resserré entre les chambres des deux vieilles filles, y installa pour moi un lit, une table, un fauteuil, une commode. Une chambre à moi toute seule ! Que ces pauvres mots contenaient de félicité, et quel palais aurait alors valu ce pauvre cabinet, où mademoiselle Mélanie ne reposait plus son corps décharné, où je ne l'entendais plus respirer ! Je l'ornai du mieux que je pus, avec des bouquets, des gravures, des étoffes ; il devint presque joli. Des événements si médiocres transformaient mon existence. Au magasin, durant les heures de loisir, je m'exerçais à copier des fleurs, comme naguère à Gernin, puis je tâchais d'en reproduire les couleurs avec de la soie. Les fleurs m'ont toujours émue, non pour leur parfum, mais pour leurs formes et leurs nuances. La feuille étroite et dentelée du pissenlit, les renoncules avec leurs gros bassins d'or, la grâce rigide du narcisse, l'élégance du pavot me troublent d'une admiration ingénue. Le soir, je lisais dans ma chambre. A la vérité, la méchanceté des vieilles filles m'y poursuivait encore ; en vain j'essayais de dissimuler ma lumière ; elle filtrait sous la porte, et

quand onze heures sonnaient, mademoiselle Mélanie, furieuse, me criait de l'éteindre, puis, comme je n'obéissais pas, s'indignait et me menaçait. Alors, je me verrouillai. Elle se plaignit à M. Coulandot, et M. Coulandot lui conseilla de me laisser tranquille. Mademoiselle Berthe, qui feignait d'ignorer mon existence, s'en préoccupait cependant assez pour inspecter ma chambre quand je n'y étais pas, et je la saisis un jour absorbée à feuilleter mes livres. Misères dont je riais ! Je lisais sans méthode, une sorte de folie me dominait.

— Il ne faudrait pas trop vous fatiguer à lire, mademoiselle Claire, me dit M. Coulandot.

Je prévoyais des reproches.

— Allons, allons, ce n'est pas moi qui vous empêcherai de vous instruire ? Seulement, ménagez-vous.

Quelques jours plus tard, vers sept heures, comme j'arrangeais mon rayon, il s'arrêta devant moi. Une de mes broderies, une guirlande de gros nénuphars jaunes, traînait sur le comptoir.

— Qu'est-ce que vous faites là, mademoiselle Claire ?

Il critiqua un peu le dessin, qu'il jugeait

mou et inexact, mais il loua les couleurs des soies.

— Ah ! mademoiselle Claire, vous avez du talent. C'est dommage qu'ici je ne puisse pas l'utiliser.

Il hocha la tête, examina encore la broderie :

— Savez-vous, mademoiselle Claire, ce que nous devrions faire ensemble ?

— Non.

— Eh bien, de temps en temps, le dimanche, visiter les curiosités de la ville, le musée, le palais des Ducs, la Chartreuse de Champmol.

J'allais répondre, accepter, mais il me prévint d'un geste :

— Réfléchissez d'abord ; voyez si cela ne vous ennuie pas.

Et il courut s'habiller, car ce soir-là il dînait dehors.

Mademoiselle Berthe penchait vers moi son visage bouffi.

— Vous êtes très heureuse maintenant, mademoiselle Claire, n'est-ce pas ? dit-elle de sa voix sans timbre.

— Mais oui, répondis-je, très heureuse.

Et le son de mes paroles indifférentes m'effraya, comme si tout à coup m'apparaissait l'ironique fragilité et l'insignifiance de cette fièvre allumée en moi-même et que je confondais avec le bonheur.

V

— METTEZ encore une bûche dans le feu, dit l'abbé Guérand à la bonne ; cette pluie de décembre est glaciale.

Il rentrait de vêpres ; il retira son manteau mouillé et présenta au feu ses mains rougies par le froid.

— Eh bien, me dit-il, le fils de monsieur Coulandot s'établit architecte à Dijon. Je l'ai aperçu ce matin : un grand garçon avec de beaux yeux noirs. Quel âge a-t-il donc ?

— Vingt-sept ans.

— Vous le connaissez beaucoup ?

— Il a de l'amitié pour moi. Aux vacances de Pâques, il m'a témoigné tout de suite de la sympathie. Quelques conversations nous ont rapprochés. Il me paraît plus jeune que moi, presque un adolescent, et il me demande souvent mon avis, comme à une sœur aînée.

— Allons, mademoiselle Claire, vous voilà une personne importante. Monsieur Coulandot vous apprécie maintenant. Vous n'êtes plus la mauvaise petite employée des premiers mois. Vous l'étonnez, vous le séduisez. Il vous prête des livres, il vous fait visiter la ville, il discute avec vous ; vous contentez certains besoins de son intelligence. Son fils a pour vous de l'attachement. Madame Coulandot doit vous chérir comme sa fille. Sans doute, les vieilles demoiselles vous détestent autant que vous les détestez. Mais ce sentiment enchante votre orgueil. Quelle serait votre humiliation, si mademoiselle Mélanie vous aimait !

La pluie tombait toujours ; déjà la rare clarté du jour s'assombrissait. L'abbé Guérand alluma une lampe.

— Monsieur Coulandot, dit-il, exerce sur votre esprit une grande influence.

— Mais non, dis-je avec vivacité.

Il ferma les rideaux de la fenêtre, posa la lampe sur le bureau, revint près de la cheminée.

— Mais si ! Vous n'êtes plus pieuse, mon enfant. Depuis plusieurs semaines je vous cherche

en vain à la messe le dimanche. Vous n'y allez plus, n'est-ce pas ?

J'inclinai la tête.

— Pourquoi ? Est-ce par lassitude ? Est-ce l'effet d'une nouvelle conviction ? Je devine que monsieur Coulandot...

— Oh ! monsieur Coulandot n'a jamais essayé de me gagner à ses idées. Seulement il est honnête, il est bon, il est juste. Il vous ressemble, monsieur l'abbé. Il fait le bien sans s'inquiéter des croyances de celui qu'il oblige ; il est le plus tolérant des hommes ; il me donne les mêmes conseils que vous. Pourtant, il n'est pas religieux. Alors j'ai réfléchi...

— Eh bien ? dit-il un peu rudement.

— J'ai pensé qu'on pouvait pratiquer la vertu sans être pieux.

— Vous ai-je enseigné jamais le contraire, mon enfant ? Les dévots élèvent parfois la méchanceté au plus haut degré. Trop de chrétiens se persuadent qu'il suffit pour mériter la grâce divine d'égrener machinalement un chapelet. Mais je crois aussi que les hommes pareils à monsieur Coulandot sont très rares. Nous ne sommes que

faiblesse ; l'amour de Dieu nous procure la force qui nous manque, et il y a toujours dans la vie des moments où les plus incrédules tendent les bras vers le ciel... Enfin, puisque vous êtes heureuse...

— Heureuse ! m'écriai-je, oh ! je ne suis pas heureuse !

Il me contempla, stupéfait :

— Vous n'êtes pas heureuse ?

— Il n'y a pas de bonheur sans liberté. Vous êtes libre ; moi...

— Libre, ma pauvre enfant ! Mais non seulement je suis l'esclave de chacun, mais j'ai des maîtres terribles, des maîtres qui n'habitent pas la France, et qui demain, s'il plaît à mon évêque, me rejeteront de l'Église, sans me permettre de me défendre. Libre ! Mais vous dépendez de monsieur Coulandot, et il est votre ami. Vous souffriez par l'animosité de deux vieilles filles, et maintenant vous êtes leur égale. Ceux que vous servez, les clients, sont polis, aimables même...

— Je ne suis pas libre, puisque je ne peux pas faire ce que je veux, puisque je suis condamnée à une vie que je détesto.

— Personne ne peut faire ce qu'il veut, mon enfant, même pas ceux qui commandent aux autres hommes. Et quant à votre vie...

Je l'interrompis :

— Je sais trop ce que jour par jour elle sera jusqu'à la mort. Elle m'épouvante.

— Vous avez tort. Le bonheur se trouve dans une vie simple, régulière, presque mécanique. J'ai vécu ainsi en accomplissant chaque jour les mêmes actes : prier Dieu, dire la messe, confesser, chanter les vêpres, aider les malades à mourir. Tenez, je me rappelle, en Bourgogne, dans un village, sur une petite place toujours déserte, une petite maison basse, un rez-de-chaussée et un toit penché, avec de toutes petites fenêtres à rideaux blancs. Un soir, au crépuscule, derrière le rideau écarté, j'aperçus une vieille femme. Les mains jointes, le visage immobile, elle regardait cette place où rien ne se passait. Le lendemain, à midi, elle était là encore. Elle y était toute la journée. Un bonnet noir coiffait ses cheveux blancs, une infinie douceur éclairait son visage, et ses yeux étaient purs comme ceux d'un enfant. Toute son existence s'était déroulée

dans ce village... Les grandes agitations du monde, qui sont tellement misérables, ne parvenaient pas jusqu'à sa demeure ; elle regardait des prés, une rivière, une petite place solitaire ; le clocher de l'église marquait gravement toutes les heures monotones de sa vie. Elle possédait le bonheur, parce que le bonheur réside en nous-mêmes, dans la paix de notre âme.

— Ah ! m'écriai-je, ce n'est pas le bonheur, cela. Elle n'a pas souffert, elle n'a éprouvé ni désir ni regret, son cœur n'a battu d'aucune émotion.

— Le bonheur, pour vous, c'est donc la souffrance !

— Le bonheur, c'est de vivre. On ne vit pas sans souffrir ; mais j'envie ceux qui souffrent, parce qu'ils vivent.

Les mains réunies dans un geste désolé, l'abbé Guérand baissait les yeux. Jamais encore je ne lui avais autant livré de moi-même, car si mon âpre passion de liberté ne se cachait pas à son intelligence, il ignorait au moins cet impérieux besoin d'embrasser toute la vie. Les livres, qui m'avaient enchantée, me lassaient aujourd'hui

ou m'irritaient : ils me prouvaient trop cruellement le vide des jours enfuis. Romanesque, je me consumais à rêver un chimérique avenir. Mais le rêve, lui aussi, m'excédait. Que valent les rêves les plus merveilleux auprès de la simple réalité !

— Que pouvez-vous désirer ? interrogea l'abbé Guérand.

— Tout, puisque je n'ai rien.

Il hocha la tête et il dit lentement :

— Les femmes prétendent toujours qu'elles n'ont rien, si elles n'ont pas l'amour.

Et je compris qu'il lisait dans mon cœur, comme j'y lisais moi-même.

Soudain, on sonna. Une voix demanda l'abbé Guérand... La bonne cria :

— Attendez-moi, attendez-moi !

La porte du cabinet fut poussée avec violence. Un homme s'arrêta sur le seuil, jeune, une trentaine d'années, grand, robuste, les yeux durs, le visage tourmenté, avec un pli d'amertume à la bouche, mais élégant de corps et de mise, comme on ne l'est pas en province...

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur l'abbé ? dit-il.

L'abbé Guérand éleva la lampe à hauteur de la figure :

— Lucien, dit-il, Lucien !

Alors ils s'embrassèrent.

— Mais depuis quand es-tu à Dijon ?

— Depuis ce matin, et pour toujours, je crois bien.

— Ah ! tant mieux ! soupira l'abbé Guérand.

Il se souvint que j'étais là.

— Monsieur Lucien Lamastre, dit-il ; mademoiselle Claire Fournier.

Le jeune homme salua. L'abbé Guérand lui tapa sur l'épaule, et s'adressant à moi :

— En voilà un, ma pauvre enfant, qui a vécu et le regrette.

Le jeune homme ne me regardait pas. Comme je craignais de les gêner, je regagnai le magasin de M. Coulandot.

VI

C'EST le dimanche soir, à dîner : M. Coulandot découpe un rôti, les coudes écartés, et, son couteau serré dans le poing, il parle des Lamastre. Mademoiselle Berthe, qui connaît les plus lointaines origines des familles dijonnaises, ajoute parfois quelques mots ; mademoiselle Mélanie observe son patron de l'air le plus intéressé, et madame Coulandot dodeline de la tête.

— Les Lamastre sont une des plus vieilles familles de Dijon, une des plus dévotes aussi. Le père est mort il y a deux ans ; il était très sévère pour son fils. Il ne lui permettait jamais de sortir seul ; il ne lui laissait fréquenter nul camarade de son âge ; il ne le dispensait d'aucune pratique religieuse. A seize ans, il lui offrait pour toute distraction le dimanche une promenade au Parc. Puis, brusquement, à vingt ans, il l'envoie à Paris étudier le droit. Voilà ce

garçon qui se trouve en quelques heures délivré d'un véritable esclavage et absolument libre. Une tante lui avait légué sa petite fortune. Il était affamé de plaisirs. En quelques mois, il avait dévoré ce qu'il possédait. Alors, il fit des dettes... On raconte même d'autres choses. On a prétendu que son père était mort de chagrin...

Pourquoi ai-je dit à M. Coulandot que j'avais rencontré Lucien Lamastre dans l'après-midi, chez l'abbé Guérand, et pourquoi l'ai-je questionné sur une personne qui devrait me demeurer parfaitement étrangère ? Mais non ; elle ne me demeure pas étrangère : ma pensée me reporte dans le cabinet de travail éclairé à la fois par la lumière immobile de la lampe et les lueurs du feu ; l'abbé et son ami sont debout l'un près de l'autre ; et tout se précise de nouveau, le geste par lequel le prêtre pose la main sur l'épaule du jeune homme et les paroles qu'il prononce : « En voici un, ma pauvre enfant, qui a vécu et le regrette. » Il avait vécu ! Que ces mots étaient mystérieux et graves ! Pour une femme, il ne me semblait pas possible qu'elle vécût si elle n'avait pas un grand amour ; mais pour un homme,

qu'était-ce que vivre ? Je pressentais que les hommes ne le comprennent pas comme les femmes, et je saisisais trop nettement qu'un seul amour n'avait pas régné sur le cœur de Lucien Lamastre. De combien d'amours fragiles se chargeaient ces années écoulées ? Une autre jeune fille sans doute eût mal réprimé un instinctif dégoût. Hélas ! cette vie tout entière perdue dans les pires jouissances ne m'inspirait aucune horreur : bien plus, j'enviais la fièvre qui l'avait animée et l'espèce de folie dont elle avait brûlé. De tous ceux qui m'entouraient, aucun ne pouvait soutenir qu'il vivait, pas plus l'abbé Guérand que M. Coulandot : l'exactitude la plus minutieuse réglait les moindres incidents de leurs uniformes journées. Alors que j'étais condamnée à la plus monotone des existences, un homme m'apparaissait qui savait tout de la vie, même jusqu'à ses hontes : je l'avais vu quelques minutes à peine, et déjà il préoccupait, comme un être exceptionnel, mon imagination de recluse.

Que cela est tout ensemble ridicule et pitoyable ! Cet homme ne m'était rien, et je désirais pénétrer les causes de son retour à Dijon, et

quels regrets il traînait avec lui, et quels projets d'avenir il construisait. La curiosité me ramena au premier dimanche chez l'abbé Guérand ; mais l'abbé Guérand évitait toute allusion à un sujet qui m'inquiétait si vivement :

— Vous avez beaucoup connu monsieur Lamastre ? lui dis-je en m'enhardissant.

Il répondit :

— Oui... On l'a mal élevé. Il rentre à Dijon parce qu'il a dissipé sa fortune. Il va vivre avec sa mère. Le pauvre garçon !... Enfin, j'espère que tout ira bien.

Je ne réussis pas à lui tirer d'autres renseignements.

Ce fut Noël. Les cloches des églises, à travers la ville, répandirent leur allégresse dans le ciel blanc, où miroitait un soleil frileux, puis les premières neiges tombèrent. M. Coulandot établissait son inventaire annuel. Mademoiselle Mélanie, selon une vieille habitude, assistait pendant neuf jours tous les matins à la messe, pour remercier Dieu de l'année terminée et le supplier de bénir la suivante.

Le magasin ne désemplissait pas. La veille

du nouvel an, M. Coulandot nous accorda à chacun une gratification. Était-ce la fatigue de cette dernière semaine, due à la foule des acheteurs, à l'énervement de leurs demandes, à la confusion de leurs ordres et de leurs récriminations ? Était-ce le simple triomphe de la raison ? Il ne m'arriva pas une minute de songer à ce Lucien Lamastre. En portant mes vœux à l'abbé Guérand, je ne supposais même pas que ce jeune homme serait chez lui.

J'entrai dans le cabinet de travail. Lucien Lamastre était près de la fenêtre ; il me vint une colère mêlée de dépit. Il me sembla d'abord qu'il prenait dans cette maison une place qui m'appartenait, et de plus je lui en voulus de s'imposer encore à mon attention. Il y avait sur la table une bouteille de porto, des biscuits et deux petits verres : l'abbé Guérand buvait avec son ami à la nouvelle année. Je lui avais acheté une gerbe de roses, où l'eau jetée par la marchande laissait comme des gouttes de rosée.

— Comme ces roses sont belles ! dit Lucien Lamastre.

En même temps il les souleva, pour mieux

les examiner. Il me fut odieux qu'il admirât ces fleurs et qu'il les touchât.

— Il faut les mettre tout de suite dans un vase, dis-je à l'abbé Guérand.

Et je m'emparai de la gerbe sur-le-champ. La bonne frappa à la porte. Un malade, rue Jean-nin, réclamait l'abbé Guérand tout de suite : il partit à l'instant.

— Attendez-moi, dit-il, c'est tout près.

Ainsi nous restâmes seuls. Je feuilletais un livre ; nous étions silencieux, mais le regard de Lucien Lamastre pesait sur moi.

— Il y a longtemps, n'est-ce pas, mademoiselle, dit-il enfin, que vous connaissez l'abbé Guérand ?

Sa voix était douce, presque caressante. Comment une voix aussi douce s'échappait-elle d'une bouche aussi dure ? Je répondis :

— Très longtemps.

— Moi aussi. Il était curé dans un village où mes parents avaient une propriété, et il m'a préparé à ma première communion. Quel saint homme ! On m'a beaucoup parlé des saints dans mon enfance, et je ne peux me les représenter que sous les traits de l'abbé Guérand.

Comme je me taisais, il continua :

— Je l'ai vu ensuite très rarement. Mes parents lui reprochaient des idées trop larges ; il était trop indulgent, trop clément...

Je redressai la tête cette fois, contre ma volonté peut-être. A cette heure, je ne m'explique pas encore ce que j'éprouvais : une sorte d'exaspération parce que j'étais seule avec lui et qu'il commençait des confidences, puis un plaisir très grand à écouter sa voix, et une gêne extrême qui rendait mes gestes incertains et oppressait ma parole.

— Oui, dis-je, moi aussi, je l'aime beaucoup.

— Je le sais, dit-il. L'abbé Guérand m'a parlé de vous... Oh ! c'est moi qui suis le coupable. Vous êtes la première personne que j'ai rencontrée chez lui... Excusez-moi ; tout naturellement... je lui ai dit : « Qui est donc cette jeune fille ? » Il m'a répondu — il avait de la joie à faire votre éloge...

Un brusque étonnement se peignit sur mon visage.

— Vous me reprochez cette indiscretion ? demanda-t-il.

— Mais non, mais non, lui dis-je en affectant une parfaite indifférence.

J'atteignis ma jaquette pliée sur une chaise, il s'avança :

— Vous partez ?

— Oui, il est tard.

— Voulez-vous me donner la main ?

Je lui tendis le bout des doigts. Dehors, je levai les yeux vers la maison, il était à la fenêtre, et je regrettai un mouvement machinal qu'il pouvait mal interpréter.

VII

COMBIEN m'eût bouleversée cet événement, si un autre objet n'avait alors occupé mon imagination ! A vrai dire, je sentais bien en moi-même du trouble, mais, intéressée depuis quelques semaines à un roman dont Louis Coulandot était le héros, je n'avais pas conscience de tout ce qui se déposait au fond de mon cœur. Depuis son retour à Dijon, Louis Coulandot était sombre et nerveux. Il avait une de ces natures que domine le besoin de se confier. A qui se serait-il confié ? Il redoutait la rudesse de son père, sa mère était incapable de le conseiller, et pour les vieilles demoiselles, il les confondait dans la même horreur. Il me raconta tout naturellement, parce que j'étais jeune, un peu triste aussi, et qu'il devinait que j'aimais l'amour, une très simple histoire. Malgré mes reproches, il refusait de la révéler à son père ;

il se désolait à toute heure du jour, au magasin, près de moi, me montrait les lettres qu'on lui écrivait, et les lettres qu'il envoyait. Combien m'enchantaient ces confidences chuchotées, innombrables et pourtant toujours identiques ! Je ne songeais guère que nos longs entretiens pouvaient éveiller l'attention.

Un samedi de février, M. Coulandot m'appela dans son bureau et me demanda, avec un ton brusque qui dissimulait mal une mauvaise humeur soucieuse, d'obtenir de l'abbé Guérand qu'il le reçût le lendemain.

— Vous irez chez lui cet après-midi... vous insisterez... c'est très urgent.

L'abbé Guérand, si étonné qu'il fût par cette visite, me chargea de répondre à M. Coulandot qu'il le recevrait après la grand'messe. Je n'assistais pas à cette entrevue, mais l'abbé Guérand me l'a rapportée d'une façon si minutieuse, que je peux la reconstituer dans toute son exactitude.

Vers onze heures, comme l'abbé Guérand allait et venait dans son cabinet, la bonne, qu'il avait oublié de prévenir, annonça avec stupéfaction M. Coulandot. M. Coulandot, son chapeau à

la main, la redingote boutonnée, fit un pas dans la chambre et s'arrêta.

— Bonjour, monsieur l'abbé, dit-il.

— Bonjour, monsieur Coulandot.

M. Coulandot et l'abbé Guérand se regardèrent un instant. M. Coulandot, un peu gêné de se trouver là, tout seul en face d'un prêtre, dans une chambre si différente de celles qu'il habitait, détourna les yeux vers le grand crucifix d'ivoire, puis les fixa malgré lui sur l'abbé Guérand. L'abbé Guérand souriait; M. Coulandot sourit à son tour.

— Nous ne nous serrons pas la main, monsieur Coulandot? dit l'abbé Guérand.

— Oh! bien volontiers, monsieur l'abbé, dit M. Coulandot.

Ils s'étaient serré la main, mais cette première marque de courtoisie ne les rapprochait pas encore beaucoup.

— Posez votre chapeau sur un meuble, reprit l'abbé Guérand.

M. Coulandot obéit. Il enleva aussi ses gants, car il avait mis, comme l'exigeait la solennité de cette visite, une paire de gants noirs. Cepen-

dant son aisance habituelle lui manquait encore, et pour gagner du temps il examinait la pièce.

— Vous êtes bien logé, monsieur l'abbé, dit-il.

Puis, comme de gros flocons de neige tombaient en se pressant et courbaient les sapins de la place tout blancs, il ajouta :

— Quel mauvais temps !

— C'est l'hiver, fit d'un geste conciliant l'abbé Guérand.

— C'est l'hiver, répéta M. Coulandot avec un geste approbateur. (

Il y eut un nouveau silence. L'abbé Guérand montra à M. Coulandot un fauteuil près de la cheminée ; M. Coulandot s'assit ; l'abbé, les mains dans les poches de sa soutane, s'appuyait à la table.

— Eh bien, monsieur Coulandot ?

Ces simples mots, prononcés d'une bonne voix franche, détruisirent le dernier embarras de M. Coulandot. Il ne vit plus cette robe noire, qu'il avait en aversion, mais seulement cette figure noueuse de paysan penchée vers lui, et, au lieu d'un prêtre, un homme comme lui, pareil à lui, de même origine.

— Eh bien, monsieur l'abbé, mademoiselle Claire vous a dit que je désirais vous parler...

— Oui...

— Vous avez de l'influence sur elle, vous la dirigez...

— Oh ! non, monsieur, je n'exerce aucune influence sur elle ; son orgueil n'accepterait l'influence de personne ; et je ne la dirige pas non plus, car je n'ai jamais dirigé un seul de mes paroissiens. Elle était pieuse en arrivant à Dijon, aujourd'hui elle ne l'est plus... Vous voyez à quoi se réduit mon action... Mais c'est donc de mademoiselle Claire...

— Oui, c'est d'elle que je veux vous parler...

L'abbé Guérand à cette minute ne put cacher son profond saisissement. Quand je lui avais communiqué le désir de M. Coulandot, nous n'avions pas supposé qu'il s'agissait de moi. Nous avions tout simplement pensé que M. Coulandot recherchait le concours de l'abbé pour une bonne œuvre.

— Je l'aime beaucoup, mademoiselle Claire, reprit tout de suite M. Coulandot, comme pour rassurer l'abbé. Durant les premiers mois, je ne la connaissais pas... je la jugeais mal enfin... Maintenant, je sais ce qu'elle vaut...

— Mais que voulez-vous me dire à son sujet ? interrompit l'abbé Guérand.

— Eh bien, fit-il avec effort... j'ai un fils, qui est architecte à Dijon, depuis octobre dernier... Mademoiselle Claire et lui ont toujours été de bons amis... Seulement j'ai peur que leur amitié...

— Eh bien ?

— J'ai peur que leur amitié ne devienne maintenant de l'amour.

— Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper, monsieur Coulandot ?

Une rougeur subite couvrit le visage de M. Coulandot.

— Non, monsieur l'abbé, je ne le crois pas, et voici ce qui se passe. Je ne m'étais aperçu de rien : c'est ma plus ancienne demoiselle de magasin, mademoiselle Mélanie, qui m'a averti. C'est une brave et honnête fille... elle était déjà chez les Martin frères... Je sais bien que mademoiselle Claire et elle ne s'entendent pas très bien... mais mademoiselle Mélanie ne peut pas mentir. Or, depuis décembre, mon fils poursuit toutes les occasions de rester seul avec mademoiselle Claire. Très souvent, en semaine, après

dîner, ils s'attardent tous deux dans la salle à manger. Mademoiselle Mélanie entrait parfois : aussitôt ils se taisaient. Mon fils accourt même au magasin dans la journée, il cause avec mademoiselle Claire à voix basse, il s'en va quand arrivent des clients, puis revient dès qu'ils sont partis. Enfin il lui remet sans cesse des lettres, et mademoiselle Claire aussi.

L'abbé Guérand avait écouté attentivement ce récit. Les bras croisés, il réfléchissait. M. Coulandot, la redingote ouverte, les mains gonflant les poches de son pantalon, les jambes tendues et écartées, était debout. L'abbé Guérand se souvenait de nos plus récentes conversations, et s'inquiétait trop de m'entendre si ardemment désirer vivre, c'est-à-dire aimer, pour ne pas redouter que mon cœur peut-être en effet ne battît d'amour pour ce jeune homme. Toutes les preuves qu'apportait M. Coulandot le frappaient. Cependant il hésitait encore... Si j'aimais, j'aimais au moins depuis six ou sept semaines ; alors pourquoi aurais-je souhaité de toutes mes forces un bonheur que, d'après M. Coulandot, je possédais déjà ?

— Et que me demandez-vous ? dit-il.

— Je voudrais être sûr qu'ils s'aiment vraiment. Oh ! je ne m'oppose pas à un mariage entre mademoiselle Claire et mon fils, parce que mademoiselle Claire est une simple demoiselle de magasin et mon fils un architecte. S'il n'y a entre eux qu'une amourette, je ne tolérerai pas que mon fils s'amuse à tourner la tête à l'une de mes employées. Si au contraire ils ont l'un pour l'autre un sentiment profond, j'exigerai qu'ils me l'avouent, parce que c'est un sentiment honnête, et je le favoriserai. Sans doute, je rêvais pour mon fils un autre mariage ; mais je ne sacrifierai jamais le bonheur de mon enfant à sa fortune.

— Et pourquoi ne les interrogez-vous pas vous-même ? dit l'abbé Guérand. L'un est votre fils et l'autre votre employée.

— Et c'est justement pour cela, fit M. Coulandot, en agitant les bras, que je ne peux pas les interroger moi-même. Un fils ne se confie jamais absolument à son père ; encore moins une employée à son patron... Mais l'un et l'autre ont un ami pour lequel rien n'est secret. Vous êtes l'ami de mademoiselle Claire... Et puis je m'y

prendrais sans habileté... je suis bourru... violent même... Et vous avez l'habitude, vous, de sonder les âmes.

— Eh bien, je vous promets de parler à mademoiselle Claire aujourd'hui même, si elle vient ici.

Le clocher de Saint-Benigne sonna midi. Il neigeait toujours. De temps en temps, sur la place, une branche de sapin, trop chargée de neige, pliait et laissait tomber son fardeau. Saint-Michel répondit à Saint-Benigne, et le jacquemart de Notre-Dame rythma les douze coups avec son marteau.

— C'est l'*Angelus*, monsieur Coulandot, dit l'abbé Guérand en se signant.

— Allons, fit M. Coulandot, je vous quitte, monsieur l'abbé. Je vous remercie de tout cœur.

Comme l'abbé le reconduisait, il s'arrêta à la porte, et lui secouant la main :

— Ah ! dit-il, si tous les prêtres vous ressemblaient !...

— Si tous les libres penseurs étaient comme vous ! répliqua l'abbé Guérand.

M. Coulandot me dit simplement au déjeuner :

— J'ai vu l'abbé Guérand ce matin.

Puis, comme son fils déjeunait avec nous, il l'emmena aussitôt après le café. Je dînais chez les Aubin. C'était un après-midi triste de février ; la neige ne tombait plus. Que faire jusqu'à sept heures, sinon me rendre chez le vieux prêtre ? Il était fort absorbé.

— A quoi pensez-vous, monsieur l'abbé ?

— A vous, mon enfant. Je me suis rappelé aujourd'hui une conversation que nous avons eue en décembre. Vous n'étiez pas heureuse ; vous vouliez vivre. Et je me demande si vous trouverez jamais ce que vous rêvez, ou si, plus sage, vous vous contenterez d'une existence médiocre. Un vieux prêtre a le droit de vous interroger : aimez-vous quelqu'un ?

« Il croit que j'aime Lucien Lamastre. » Ce fut là tout d'abord ce que je me dis. Quelle autre raison pouvait déterminer l'abbé Guérand à me poser une telle question ? Aussi je lui répondis d'une voix qui devait le tranquilliser :

— Je n'aime personne.

— Vous n'aimez pas Louis Coulandot ?

En une seconde tout s'éclaircit.

Mes longues causeries avec Louis, ses visites

au magasin avaient inquiété M. Coulandot. Eh ! quoi, je voulais peut-être épouser son fils ! M. Coulandot, si détaché de tous préjugés qu'il s'affirmât à l'ordinaire, ne se souciait plus que de ruiner une pareille ambition, avant même qu'elle se fût exprimée. Le libre penseur implorait l'alliance du prêtre : il n'osait pas s'adresser à moi directement, en toute loyauté ; il s'abaissait à des moyens détournés, presque honteux...

— Vous pouvez rassurer monsieur Coulandot, répondis-je avec colère, je n'aime pas son fils et son fils ne m'aime pas.

— Calmez-vous, mon enfant. C'est pour me parler de cela que monsieur Coulandot est venu ce matin. Il se figurait que son fils vous aimait, et que vous l'aimiez peut-être, vous aussi. Il répugnait à vous interroger lui-même, justement parce qu'il est votre patron. Vous êtes souvent avec son fils, paraît-il, vous causez tous deux ensemble, vous échangez des lettres... Mademoiselle Mélanie vous a vus...

— Mademoiselle Mélanie, naturellement ! Eh bien ?

— Ne vous fâchez pas ; écoutez-moi. Monsieur

Coulandot veut être renseigné, simplement. Il redoutait que son fils voulût... vous séduire... Ma foi, tant pis, le mot est lâché !

— Le pauvre garçon !

— Mais s'il était certain qu'un amour sincère vous entraînât l'un vers l'autre, il ne susciterait aucun obstacle à votre mariage.

— Il vous a dit cela ? m'écriai-je. Ainsi il ne s'opposerait pas à ce qu'une demoiselle de magasin épousât son fils, un architecte ?

— Mais non.

— Ah ! comme je suis heureuse !

— Vous aimez !

— Mais non, mais non ! Voici la vérité. Louis Coulandot a connu dans les derniers mois où il habitait Paris une jeune fille, vendeuse au Bon Marché... Elle est d'une humble famille, de très braves gens d'ailleurs ; elle n'a pas un sou, mais elle est charmante. Il l'a aimée — elle s'est éprise de lui... Mais ils se sont aimés honnêtement. Louis, depuis qu'il est établi à Dijon, l'aime davantage. Seulement il a peur de son père. Il m'a choisie pour confidente. Il me montrait les lettres qu'il écrivait et celles qu'il recevait. Que de fois je lui

ai conseillé de tout avouer à son père ! C'est une nature craintive. Il était persuadé que son père n'admettrait jamais la possibilité de ce mariage. Ah ! mademoiselle Mélanie sera furieuse !

La honte prochaine de mademoiselle Mélanie me causait une telle joie que j'en oubliais mon injuste indignation contre M. Coulandot, et même le futur bonheur de Louis et de sa petite amie. L'abbé Guérand me ramena à de meilleurs sentiments. Puis il me raconta, sans rien omettre, l'entrevue du matin. Le jour déclinait, la bonne ferma les rideaux ; l'abbé, à cette heure, se plaisait à travailler ; il me tardait aussi de porter à Louis cette bonne nouvelle. La pluie tombait ; je n'avais pas de parapluie ; et comme, au tournant de la rue, je me décidais à rentrer chez l'abbé, je me heurtai à Lucien Lamastre. Je poussai un cri, je m'excusai, mais lui s'inclina et me dit :

— Permettez-moi de vous accompagner et de vous abriter.

Tout spontanément, je répondis :

— Mais oui, je veux bien.

Et je marchai à son côté.

Il ne me venait pas à l'esprit de lui refuser,

parce que je ne songeais pas une seconde que je pouvais mal faire en acceptant. Il tenait très haut son parapluie, afin de ne pas toucher mon chapeau, et il le penchait en avant, car la pluie s'abattait contre nous. Mes bottines glissaient sur le pavé trempé. Alors il me saisissait le bras. Quand une flaque de boue s'étendait sur la chaussée, il me prenait la main, afin que je pusse l'enjamber. Nous ne nous parlions pas. Mes yeux ne distinguaient devant moi que le doux visage du jeune architecte, et une voix intérieure me répétait sans cesse : « Comment ont-ils pu croire que j'aimais Louis Coulandot ? » Le chemin n'est pas long de la place des Ducs à la rue des Godrans. Nous fûmes bientôt à quelques pas du magasin. Comme je remerciais Lucien Lamastre de son amabilité, il me regarda si impérieusement que je courbai la tête, en proie à une subite faiblesse. Cela ne dura qu'un instant. Devina-t-il ce que j'éprouvais ? Il me salua et partit. Il remontait la rue de la Liberté à travers les groupes qui encombraient le trottoir, forcé parfois de descendre sur la chaussée. Il m'était facile, grâce aux lumières, de le suivre. Il me semblait que je le détestais pour avoir senti sa

volonté plus forte que la mienne. Soudain il disparut, et je m'aperçus que j'étais restée devant la porte de la maison, uniquement afin de le voir le plus longtemps possible... J'eus peur de l'aimer...

VIII

OUI, je l'ai aimé très tôt... Maintenant je me rends compte qu'en craignant de l'aimer, je l'aimais déjà, et qu'il n'était plus utile de craindre. Comment l'ai-je aimé, pourquoi l'ai-je aimé ? Je ne sais plus... Je l'ai vu, à peine m'a-t-il parlé, tout ce que j'ai appris de lui aurait dû m'éloigner... et déjà mon cœur battait plus fort... il n'était pas beau, son visage était sombre souvent, et toujours tourmenté, avec des yeux durs, une bouche amère, mais son regard impérieux me dominait. J'ignorais s'il m'aimait. Pourtant le lendemain du jour où il m'avait conduit jusqu'au magasin, il passa, vers midi, rue de la Liberté, et leva les yeux vers le premier étage. J'étais par hasard à la fenêtre ; il me salua, je le saluai à mon tour. Le lendemain il passa à la même heure ; j'étais encore à la fenêtre, mais non plus par hasard. Dès lors, il passa tous les jours. J'allais chaque dimanche

chez l'abbé Guérand. Lucien Lamastre y était aussi ; il y arrivait à l'ordinaire une demi-heure après moi et demeurait jusqu'à mon départ. Parfois, il m'accompagnait quelques instants. Nous parlions tous trois de choses assez générales. « Il ne m'aime pas », me disais-je. Et je me rappelais ses phrases indifférentes et de quel air froid il les prononçait. Pourquoi en effet m'aurait-il aimée, et que pouvais-je être pour lui ? Mais tout aussitôt, je me disais : « Il m'aime, il m'aime ! » Pourquoi passer tous les jours devant le magasin s'il ne m'aimait point, et venir tous les dimanches chez l'abbé Guérand ?

Un après-midi de mars, l'abbé Guérand fut appelé auprès d'un malade... C'était un dimanche. Il fallait sortir de Dijon, gagner un village assez lointain ; l'abbé Guérand serait absent jusqu'à la nuit.

— Que faites-vous ? me demanda Lucien Lamastre.

— Je suis tout près du musée, répondis-je, je vais y entrer quelques instants.

— Laissez-moi y entrer avec vous.

Ainsi nous visitâmes le musée. Lucien Lamastre

marchait derrière moi et ne s'arrêtait jamais devant les tableaux qui m'intéressaient. Il est vrai que des curieux erraient dans les salles de peinture. Dans la salle des Gardes seulement, nous fûmes seuls. Alors il se rapprocha de moi. Oh ! il ne me disait rien que personne ne pût entendre. Nous examinâmes les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur ; il m'en montrait toutes les différences, et combien le premier, avec sa délicate galerie ajourée et les arcades ogivales de son cloître, surpassait le second, trop chargé d'ornements. Il me racontait aussi leur histoire agitée, la création de la chartreuse de Champmol où Philippe le Hardi voulait établir sa sépulture et celle de ses descendants, la stupide fureur de la Révolution détruisant les merveilles ainsi assemblées, et le culte pieux d'un conservateur du musée réunissant, restaurant et sauvant les débris oubliés. Je savais tout ce qu'il m'expliquait, et pourtant je l'écoutais avec un plaisir si particulier, qu'il me semblait que j'avais toujours ignoré ces détails. Il disait les choses les plus simples du monde : elles me paraissaient admirables. Parfois, comme nous nous penchions pour mieux voir, nous nous

touchions, et le même trouble me saisissait — plus fort peut-être — que le jour où il m'avait accompagnée sous la pluie jusqu'au magasin. Puis, comme nous nous quittions, il me dit, bien plus avec l'accent d'un ordre que d'une prière :

— A dimanche, n'est-ce pas ?

Je répondis :

— Mais oui, à dimanche.

Et comme je lui offrais la main, il la porta brusquement à ses lèvres.

Ce dimanche-là, comme j'achevais de m'habiller, mademoiselle Berthe frappa à ma porte :

— Voici une lettre, dit-elle. Le facteur me l'a remise il n'y a qu'un instant. J'ai pensé que vous seriez heureuse de la lire tout de suite.

L'écriture de l'enveloppe m'était inconnue, et pourtant je devinais quelle main l'avait tracée. Je posai la lettre sur le lit. Mademoiselle Berthe allait et venait dans la chambre.

— Je puis rester, n'est-ce pas, un petit moment auprès de vous?... Votre chambre est si bien arrangée !... Ah ! vous brodez toujours ? Comme c'est joli, cette rose !

Une si vive amabilité m'inquiétait. Mademoi-

selle Berthe s'appuya au lit, aperçut la lettre encore fermée :

— Ah ! dit-elle, en essayant de rire, vous ne vous pressez pas d'ouvrir vos lettres !

— C'est une lettre des Aubin ; je sais ce qu'elle contient.

Elle étudiait l'écriture.

— Madame Aubin a tout à fait une écriture d'homme. Au reste, ce n'est pas surprenant, avec son physique, son caractère...

— Donnez, lui dis-je.

Et comme elle me tendait la lettre, je la glissai dans la poche de ma jupe. Elle sourit, de ce sourire si longtemps mystérieux pour moi, où je démêlais maintenant par une expérience déjà longue une haine prudente et une surnoise humilité.

— Je m'en vais, dit-elle, je vous gêne.

Je laissai plusieurs minutes s'écouler avant d'ouvrir la lettre, dans la crainte que mademoiselle Berthe ne rentrât sous un futile prétexte. Elle était bien de Lucien Lamastre, courte, cinq ou six lignes au plus, et volontaire :

« Il faut que je vous voie seule, il faut que je vous parle. Je serai ce soir à cinq heures, au

Parc, près de la rivière ; je vous attendrai jusqu'à la nuit. Vous viendrez. »

La lettre tremblait entre mes doigts, mes yeux se voilèrent. Il ne me suppliait pas, il ordonnait, et, loin de m'irriter ou de m'indigner, ces phrases impératives me bouleversaient autrement que le plus sentimental aveu. Il n'avait même pas écrit qu'il m'aimait, et pourtant je sentais à chaque mot l'ardeur violente de son amour. « Il m'aime, il m'aime ! » C'était là ce que je répétais dans une sorte d'enchantement ; car pour moi, je l'aimais tellement que je n'avais plus à m'étonner de mon amour. Est-ce que je rêvais ? Ainsi, après tant de larmes, tant de colères, tant d'humiliations, l'amour illuminait cette pauvre chambre mansardée ! Sans doute je n'avais jamais désespéré d'aimer, mais toujours, hélas ! qu'on m'aimât. Ah ! comme ce matin-là, il me sembla doux et beau de vivre ! Par ce matin triste de mars, le ciel était gris, l'air froid, la lumière sombre, mais nul matin d'été rayonnant ne m'a donné cette plénitude de bonheur. Il est, au contraire, des journées ensoleillées, bourdonnantes et légères dont je n'ai vu ni la clarté dorée ni la fièvre joyeuse. Nous

portons en nous-mêmes toute la beauté de la nature. Le ciel de cette journée, un ciel d'hiver, où rien n'annonçait le printemps si prochain, demeure dans ma mémoire le plus magnifique. Mon cœur emplissait ma poitrine, le sang coulait plus riche dans mes veines, une force étrange m'envahissait qui m'eût rendue capable des plus fous héroïsmes... Cependant je ne songeais même pas à décider si j'irais à ce rendez-vous que Lucien Lamastre m'imposait. Mille raisons, suggérées par mon éducation, par mes principes religieux encore mal étouffés, et par ces préjugés de moralité qui toujours nous poussent à réprimer nos élans les plus spontanés, combattaient mon désir fiévreux d'obéir.

Le déjeuner finit plus tôt qu'à l'ordinaire. Comment employer cet après-midi ? J'avais mis un joli chapeau que je m'étais fait moi-même, un feutre noir avec un grand nœud écossais ; j'avais aussi arrangé ma robe noire pour qu'elle eût un air de fraîcheur. Je m'aventurai d'abord chez les Aubin ; ils se querellaient. Jeanne reprochait encore à son mari de s'enterrer à Dijon, alors qu'un artiste pouvait seulement réussir à Paris ; les frisures de

son front déroulées, les joues rouges, sa grosse poitrine trop serrée dans une chemisette blanche, elle s'emportait, criait, tapait du pied. Lui, assis près de la fenêtre, pliait, sans mot dire, sous l'orage, trop peu sûr de son talent pour ne pas s'effrayer des projets de sa femme. On ne comptait pas sur ma visite, on ne me le dissimula pas, et je partis, sans qu'on insistât pour me retenir. Je m'acheminai vers la maison de l'abbé Guérand. Il n'était pas encore rentré, et je restai plusieurs minutes toute seule dans le cabinet de travail, le front contre la vitre de la tourelle, livrée à la même incertitude. Enfin l'abbé Guérand arriva.

— Lucien Lamastre ne viendra pas aujourd'hui, fit-il, après m'avoir demandé de mes nouvelles ; il n'est pas libre.

Je me taisais... il hocha la tête ; il y eut un instant de silence ; puis, il me questionna sur le magasin, sur les vieilles demoiselles, sur mes parents.

— Mon enfant, dit-il tout à coup, il faut que nous causions en toute franchise. Si je vous blesse, vous ne m'en garderez pas rancune. Me le promettez-vous ?

— Mais oui.

— J'ai interdit ma maison à Lucien Lamastre... Nous avons eu mercredi dernier une scène violente...

Il marchait comme à l'ordinaire ; mon cœur oppressé battait lentement ; il s'arrêta tout près de moi, les mains enfoncées dans les poches de sa soutane.

— C'est à votre sujet, dit-il, que cette scène s'est produite.

— A mon sujet ! m'écriai-je.

Comprit-il ce que mon cri trahissait de moi-même ? Il se détourna, et recommença à marcher, mais d'un pas réfléchi sous lequel gémissait le parquet, la tête baissée, fixant obstinément les boucles de ses souliers.

— Oui... à votre sujet... J'observais Lucien depuis plusieurs semaines... Un dimanche soir, comme vous me quittez, je l'ai vu qui vous abordait au coin de la place et de la rue. C'est tout ce que j'ai vu d'ailleurs, mais c'en est assez. Il est venu mercredi, par hasard. Je l'ai interrogé... il ne m'a pas menti... il m'a avoué qu'il vous aimait... Je lui ai demandé s'il vous l'avait dit... Il ne vous l'avait pas dit... Mais il m'a affirmé

qu'il vous le dirait. Je lui ai ordonné de se taire... Puis je lui ai parlé doucement... je lui ai dit tout ce que dit un prêtre en de pareilles circonstances... le trouble qu'il jetterait dans une âme de jeune fille... l'action mauvaise qu'il commettrait... J'ai même — et je vous prie de me le pardonner — supposé que vous l'aimiez un jour, et je lui ai montré quelle responsabilité il encourait... Aucune de mes paroles ne le touchait. Il s'est irrité, à son tour il m'a dit tout ce que dit en pareilles circonstances un homme possédé par l'amour. Enfin, il est parti... il ne reviendra pas... C'est une mauvaise nature.

Ah ! ce que l'abbé Guérand appelait une mauvaise nature, comme elle me semblait en cet instant belle, forte, généreuse ! Lucien m'aimait, et il l'avouait hautement. Une joie délicieuse me pénétrait, avec une alanguissante envie de pleurer.

— Et vous, mademoiselle Claire, l'aimez-vous ? fit avec rudesse l'abbé Guérand.

— Oui, dis-je simplement.

— Ah ! c'est bien ce que je craignais. Et saviez-vous qu'il vous aimait ?

— Je le sais depuis ce matin.

— Il vous a écrit ?

— Oui.

— Et que vous dit-il ?

— Il veut que je le retrouve ce soir à cinq heures au Parc.

— Vous n'irez pas ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas !

Il me regardait stupéfait. Et moi, je le regardais aussi, mais sans crainte, sans honte, parce que rien ne me paraissait plus naturel que d'avouer, moi aussi, mon amour. Il eut un geste découragé, et s'assit en face de moi.

— Voyons, mon enfant, vous ne devez pas hésiter. Il ne faut pas y aller. Écoutez-moi, ce n'est pas seulement un vieux prêtre qui vous parle. Je vous ai connue toute petite, je suis votre plus vieil ami ; je remplace votre père, j'ai charge de votre âme ; je dois vous parler comme je le fais. Laissez-moi vous exprimer toute ma pensée. Je connais bien Lucien Lamastre : le sentiment qu'il a pour vous est violent, mais éphémère. Vous vous préparez de la souffrance... Et si un amour légitime, consacré par l'Église, est

la plus noble des passions humaines, qu'est-ce qu'un amour illégitime, que le mariage ne sanctifie pas ? Est-ce cet amour-là que vous poursuivez ?

— Oh ! non, m'écriai-je.

— Alors, qu'espérez-vous ?

— Mais il m'épousera, puisqu'il m'aime !

— Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant ! Vous croyez au premier homme que votre jeunesse attire. Mais vous-même, votre amour n'est qu'imagination. Lucien vous a remarquée, vous êtes jeune, vous êtes jolie, intelligente. Vous avez été flattée par les prévenances qu'il vous témoignait, et c'est là tout votre amour. Vous n'irez pas à ce rendez-vous. C'est toute votre vie que vous engagez. J'ai le devoir de vous en empêcher, je n'y manquerai pas. Combien coupable je suis déjà d'avoir eu si longtemps les yeux fermés !

Je plains l'abbé Guérand de se complaire dans un doute, aussi bien injurieux pour Lucien que pour moi. Une colère grandissante sourdait en moi.

— Écoutez-moi encore, continua-t-il. Je reverrai Lucien, je l'interrogerai... S'il veut vraiment

vous épouser, il en avertira sa mère et il s'adressera à vos parents. Mais vous ne pouvez pas consentir à un rendez-vous qui, tout de suite, avilit votre amour et le rabaisse à ces aventures coutumières dans les ateliers et les magasins. Voyons, mademoiselle Claire, vous n'êtes pas une employée pareille aux autres... Vous appartenez à une famille de paysans honnêtes, vous avez été élevée dans les principes de la sainte religion, vous êtes instruite, vous avez des goûts affinés, de la fierté, de l'orgueil, vous ne pouvez pas faire ce que font les ouvrières perdues de la ville.

— J'aime Lucien Lamastre de toute mon âme, lui dis-je.

Il se tordit les mains.

— Ah ! je ne sais pas vous dire ce qu'il faudrait. Répondez-moi franchement, mademoiselle Claire, irez-vous au Parc ?

Je ne répondis rien. Il crut que je taisais simplement une réponse qu'il détestait.

— Mais il ne vous aime pas ! s'écria-t-il.

— Il m'aime.

C'en était trop. Que l'abbé Guérand s'efforçât

de me persuader que je n'aimais pas Lucien... je le supportais encore. Il m'était impossible d'endurer qu'il niât l'amour de Lucien. En un instant, toute ma respectueuse affection s'évanouit. Il ne fut plus que l'ennemi acharné de mon bonheur.

— Mon enfant, je vous en supplie, calmez-vous... vous savez combien je vous aime... Vous êtes si jeune, si ignorante ! Je suis vieux déjà ; je connais les hommes, je connais Lucien...

L'abbé Guérand, les mains jointes, un peu courbé, se tenait devant moi ; une extrême pâleur couvrait son visage, et son regard me suppliait avec une tristesse infinie. Que discerna-t-il sur ma figure ? Il se redressa subitement, étendit les bras :

— Je vous défends, cria-t-il, d'aller à ce rendez-vous.

Je me levai, frémissante de colère. Cette défense m'indignait, tout mon orgueil s'insurgeait, ma volonté, hésitante une minute plus tôt, se décidait irrévocablement. L'abbé Guérand me suivait atterré ; je descendais l'escalier ; il m'appela doucement :

— Mademoiselle Claire...

Je me retournai :

— Promettez-moi que vous n'irez pas, dit-il en se penchant, la main sur la rampe.

Je secouai la tête d'un petit mouvement hautain.

— J'irai.

Et je poussai la porte de la rue. Il me restait encore une demi-heure. Le tramway me déposa place Saint-Pierre, et de là je montai à pied l'avenue du Parc.

Dans le ciel gris, deux ou trois lignes bleues très minces s'allongeaient ; il soufflait un vent aigre d'hiver. De rares promeneurs revenaient vers la ville ; le Parc était désert. Les feuilles mortes finissaient de pourrir ; de grandes plaques moussues s'attachaient au tronc des arbres, que le lierre enlaçait, mais les branches noires des tilleuls portaient déjà de tout petits bourgeons. Je descendis vers la rivière qui limite le Parc ; elle baigne, verte, claire et silencieuse, un manoir endormi sur l'autre bord, la Colombière, puis coule entre des rives basses, d'où s'élancent quelques peupliers, et se perd dans les prés. Le calme était profond ; les bruits mêmes, qui le troublaient

parfois, un sifflet enroué de chemin de fer, un cri d'oiseau, ne le rendaient que plus profond, en le rendant plus sensible. Dans une prairie coupée de ruisseaux, des bouleaux s'alignaient à intervalles réguliers, et la première brume du soir voilait à l'horizon les collines plantées de vignes. Je n'apercevais pas Lucien, mais lui me voyait, caché à quelques mètres derrière moi par les sapins qui de chaque côté de la grande allée étendent leur ombre triste. Je crus qu'il ne viendrait pas ; je ressentis aussi de ma hâte un dépit assez vif, et cependant pour rien au monde je n'aurais renoncé à l'attendre. Brusquement le sable craqua ; je reconnus son pas, et m'obligeai à ne pas bouger. Dans le fond limpide de la rivière, des herbes souples se couchaient.

— Mademoiselle Claire, dit-il.

Alors je me retournai ; et simplement, comme lui, je dis :

— Monsieur Lucien.

— Je n'espérais pas, fit-il, que vous vous seriez décidée... Je ne le prévoyais pas, oh ! pas du tout... Je vous ai vue arriver... j'étais là derrière les sapins.

Sa voix était énervée, irritée presque, comme s'il m'adressait des reproches. Sans doute, sa naissance, son instruction, sa vie même, celle de naguère et celle d'aujourd'hui, lui permettaient de me parler ainsi, mais j'étais étonnée, et je lui dis avec douceur :

— Mais je suis là... vous me parlez comme si vous regrettiez ma présence...

— Pourquoi êtes-vous venue ? me demandait-il avec autorité.

— J'ai reçu votre lettre...

— Elle pouvait vous froisser, vous blesser... je l'appréhendais. Vous ne m'aviez donné aucun droit de vous écrire ainsi, de réclamer un rendez-vous. Vous n'ignorez pas à quoi s'expose une jeune fille... On peut nous voir... Vous avez songé à tout cela ?

— Non ; je n'ai pas songé que je faisais quelque chose de mal.

— Alors pourquoi êtes-vous venue ?

— Et vous, pourquoi m'avez-vous écrit ?

— Moi, je vous aime.

Il avait dit cela avec un geste brusque, et ce geste qui révélait une âme si violente m'é-

mut plus encore peut-être que les mots eux-mêmes. Il m'aimait plus que je ne l'espérais, avec le besoin et comme l'ordre que je l'aime moi aussi. Pour la première fois, un homme me disait : « Je vous aime. » J'avais toujours imaginé qu'il me le dirait autrement, avec tendresse, avec crainte, et Lucien me le disait d'une façon si contraire à mon rêve que ce n'était pas l'aveu qui me bouleversait, mais la façon dont cet aveu s'exprimait.

— Le premier jour où je vous ai vue, je vous ai tout de suite comprise. Le métier que vous exercez ne vous convient pas. L'abbé Guérand m'a raconté votre vie, votre enfance, vos malheurs... J'ai commencé par vous plaindre. Un beau jour il ne m'a plus rien dit ; je vous aimais, il le devinait... Et je vous aimais non pas seulement pour votre beauté, mais parce que vous êtes intelligente... et fière. Oui, je vous aime, je vous aime, je n'ai pas peur de vous le dire... Et pourquoi cacherais-je un sentiment aussi sincère ? L'abbé Guérand m'accuse de faire le mal... Je ne fais pas de mal, puisque je vous aime.

Il ajouta avec une sorte de fièvre :

— Ah ! oui, je vous aime...

Puis, sans m'interroger, me regardant fixement, comme s'il lisait dans mon cœur, et avec une assurance où il ne se mêlait même pas de vanité :

— Et vous, vous m'aimez aussi, dit-il.

— Oui.

— Depuis longtemps.

— Comme vous, depuis le premier jour où je vous ai vu.

Nous avions quitté le bord de la rivière, et nous allions à travers le Parc, sous les arbres. Je marchais sans rien voir, je l'aurais suivi au bout du monde. Parfois nous nous touchions. Il me semblait que je rêvais... Il m'aimait, il m'aimait... Comment pouvait-il m'aimer ! Tout mon orgueil s'évanouissait ; si fière de moi hier encore, je ne sentais plus que l'humilité de ma condition, l'humilité de mon intelligence, l'humilité de mon savoir. Qu'étais-je à côté de lui ? Il appartenait à l'une des plus vieilles familles de Dijon, il avait dû beaucoup étudier, beaucoup apprendre, il avait vécu enfin... Et il m'aimait, moi qui ne savais rien et qui ne vivais

pas ! Tant d'autres femmes pouvaient l'aimer... Il pouvait aimer tant d'autres femmes !... Et c'était moi, c'était moi !... Comme je le trouvais beau, et fort, et bon ! Il s'arrêta au bout de quelques instants, dans une manière de rond-point où de vieux bancs de pierre s'appuyaient à des arbres. Dans le Parc solitaire une ombre incertaine flottait.

— Vous connaissez, fit-il, tout le mal qu'on dit de moi... Et l'on n'a pas tort... Mes parents m'ont élevé trop sévèrement... Libre à vingt et un ans, je ne me suis refusé aucun plaisir. Pourtant j'ai travaillé durant quelques années, j'ai lu ; mais que peut-on apprendre dans les livres, alors qu'il y a la vie ! J'ai vécu... Pour les âmes faibles, c'est un crime que de vivre. On me l'a durement reproché. Enfin j'ai dévoré presque tout ce que je possédais, et je suis revenu à Dijon, le cœur lassé, le corps fatigué... Je comptais bien y vivre tranquille, oublié de tous comme de moi-même... Et puis je vous ai rencontrée... et ç'a été comme si je n'avais jamais rencontré de femme.

Je m'étais assise ; toutes les paroles de Lucien gonflaient mon cœur à le faire éclater, et par-

fois je fermais les yeux, comme si je défaillais.

— Oui, reprit-il, j'ai retrouvé toute une jeunesse que je croyais perdue. Je regretterai toujours d'avoir cherché si loin un bonheur si près de moi. J'aime pour la première fois... pour la première fois... Et je vous aime justement pour tout ce qu'il y a en vous de jeune, d'innocent, d'ignorant.

— Aimerez-vous toujours, lui dis-je, ce qui vous a séduit un moment ?

— Je vous défends de douter de moi. Je vous aime de toute mon âme, et pour toute ma vie...

De quelle douceur, aujourd'hui encore où je ne peux que me rappeler, me pénétrer cette violence ! Quel bonheur m'envahissait ! A cette heure, vraiment, nous deux seuls existions sur la terre ; et la terre, ses arbres, ses fleurs, toute sa grâce et toute sa richesse ne s'épanouissaient que pour nous. J'aimais Lucien emporté, tyranique... Timide, suppliant, je ne l'aurais jamais aimé. Mais il affirmait son amour, il me l'imposait, il affirmait aussi que je l'aimais ; et sans lutter, je cédaï à cet orgueil plus puissant que

le mien. Ce qui se passa ensuite, je ne le sais plus bien... Il parlait... je l'écoutais... l'ombre était moins indécise... Quelque temps il demeura debout... puis il s'assit sur le banc... nos mains se joignirent... les miennes étaient glacées, et les siennes étaient tièdes... Comme mes mains confiantes devenaient petites dans ses mains ! Tout se taisait... Un gardien parcourait le Parc... Il nous aperçut ; il ne me connaissait pas, mais il connaissait Lucien, et il lui adressa, en le saluant, un petit clin d'œil malin, qui me révolta. Mais déjà Lucien m'entraînait. Nous nous séparâmes à la grille...

Le soir, à table, M. Coulandot, qui m'observait, me dit tout à coup :

— Mademoiselle Claire, on jurerait qu'il vous est arrivé un grand bonheur.

Je rougis, je balbutiai. Oui, il m'arrivait le plus grand des bonheurs : l'homme que j'aimais m'aimait. Ce bonheur transforma toute ma vie. Le palais le plus splendide n'égalait pas le magasin ; tous mes rêves décorèrent ma pauvre chambre ; j'eus de la tendresse pour mademoiselle Mélanie et mademoiselle Berthe.

Pour la première fois la douceur du printemps m'attendrit, parce que mon cœur s'éveillait. Combien de fois répétais-je en pliant des coupons, ou le soir, dans mon lit : « Il m'aime, il m'aime ! »

Souvent mademoiselle Berthe blâmait mes négligences ou ma distraction :

— Voyons, mademoiselle Claire, occupez-vous donc des clientes.

La nuit, je laissais allumée la bougie et je songeais à lui. Alors, à travers la porte, mademoiselle Mélanie me criait :

— Il est plus de onze heures. Éteignez donc.

Et ces continuelles observations, qui jadis m'auraient tant irritée, me ravissaient, parce qu'elles marquaient l'obsession de mon amour.

Je revis Lucien le dimanche suivant, à la même heure, au Parc. Il me dit qu'il ne concevait pas la vie sans moi, et qu'il m'épouserait. Alors, plus que jamais, mon ignorance m'épouvanta. Je tendis tous mes efforts à apprendre ; je voulais me perfectionner pour être digne de lui. Les vieilles demoiselles, hostiles à mes premières avances, ne me parlaient que pour les nécessités

du magasin, et feignaient le reste du temps d'ignorer mon existence. Mais que m'importait tout cela ! Ne m'évaderaient-ils pas bientôt de cette prison, pour vivre avec lui, toujours ?

Des mois s'écoulèrent. Nous nous voyions rarement ; c'était l'été déjà, avec ses longues journées ; l'ombre propice des dernières soirées d'hiver ne nous protégeait plus. Nous ne nous rencontrions qu'avec une inquiète prudence ; à Dijon, le scandale eût été rapide. Il m'écrivait une ou deux fois la semaine, afin de ne pas exciter l'attention ; il descendait tous les jours la rue de la Liberté, à midi, alors que déjeunaient les autres employés et que je pouvais être à la fenêtre sans redouter la surveillance de mademoiselle Berthe. Avec quelle fièvre j'attendais ce moment ! Cependant une impatience, qui ne me tourmentait pas, se trahissait chez Lucien. Jamais nous ne nous étions embrassés ; il caressait souvent mes mains et les parcourait de baisers, mais c'était tout. Une fois pourtant, il voulut me baiser aux lèvres. C'était, à quelques kilomètres de Corcelles, dans un petit chemin creux, bordé d'arbres rabougris, qui tourne au pied

d'une colline abrupte et couronnée par un fort. On était aux premiers jours de mai ; il avait plu le matin, et sous le soleil la terre mouillée exhalait une odeur âcre. Nous nous promenions ; son bras entourait ma taille. Le soleil se coucha ; la douceur était partout, dans l'air, dans les arbres, dans les herbes ; brusquement il m'attira vers lui, il se courbait... Toute ma raison engourdie se ranima soudain... Je lui échappai d'un bond. Il n'essaya pas de me ressaisir, mais il brisa d'un coup sec de sa canne une ombelle.

— Vous prétendez que vous m'aimez, dit-il avec ironie.

Il ne fit jamais d'allusion à cet incident ; il affectait même, en marchant à mon côté, de ne pas me toucher et de se comporter avec moi comme un frère avec une sœur qu'il n'aimerait pas très ardemment. Ce furent mes premières souffrances d'amour, non pas que je doutasse de lui, mais je lui devinais des intentions que mon innocence jugeait méprisables, et je me désolais de ne plus être en sûreté auprès de lui. Il n'était plus question de notre mariage, mais l'idée ne me venait pas une seconde qu'il pouvait

mentir à ses serments. Vers la fin de juillet, je ne le vis pas durant dix jours. Affolée, je parvins cependant à me maîtriser. Plusieurs fois, après dîner, je prétextais le besoin urgent d'une course en ville, et je rôdais autour de sa maison. Sa chambre n'était pas éclairée, seule une lumière brillait dans la chambre de sa mère. Au bout de dix ou quinze minutes, je rentrais plus accablée encore. Enfin, un samedi, je reçus une lettre : il me fixait en quelques mots un rendez-vous pour le lendemain matin à la Chartreuse de Champmol.

La Chartreuse de Champmol s'étend derrière la gare, sur la route de Plombières, au bout d'un quartier assez triste... des maisons d'ouvriers, une caserne de cavalerie, un lavoir. Il ne subsiste de la Chartreuse que des pierres, et aux lieux mêmes où elle s'élevait on a bâti un asile d'aliénés. Dans le jardin, qui descend vers une petite rivière, une tour en ruine rappelle ce qu'avaient édifié les artistes les plus célèbres de Philippe le Hardi. C'est un endroit très calme, où ne vont que les étrangers de passage à Dijon. Quelques fous tranquilles, vêtus de toile bleue, s'y chauffent au soleil. Derrière la chapelle, dans un étroit espace enclos de

murs, on montre un puits célèbre, le puits de Moïse. Un pilier hexagonal sort de l'eau ; chaque face, abritée par les ailes d'un ange, porte sculptée la statue d'un prophète. Autrefois un calvaire le surmontait. M. Coulandot m'y avait conduite un dimanche et m'avait longuement, au moyen d'un livre, expliqué l'influence de cette œuvre sur la Renaissance française, et les attributs des prophètes, et les paroles gravées sur les rouleaux qu'ils tiennent à la main.

Lucien était devant le portail de l'établissement ; tout de suite, à sa physionomie, je discernai que des choses graves se passaient.

— Pourquoi m'avez-vous laissée sans nouvelles ? lui dis-je.

— Je l'ai fait exprès.

— J'ai horriblement souffert, lui dis-je encore.

— Tant mieux, répondit-il.

Nous entrâmes ensemble. La petite fille de la concierge, une gamine d'une douzaine d'années, se précipita au-devant de nous, une grosse clef à la main. Elle nous précédait, énumérant de sa voix aigrette toutes les vieilles pierres. La grosse

cloche de Saint-Benigne sonna la fin de la grand-messe. C'était une tiède matinée d'été, avec un ciel tout bleu, et l'air parfumé. Quelques fous ratissaient les allées. Devant le puits, la petite fille voulut avec sa clef ouvrir le grillage rivé à la margelle, et poursuivre son boniment, mais Lucien la renvoya.

— Vous m'avez demandé, dit-il, pourquoi je vous avais laissée si longtemps sans nouvelles, et je vous ai répondu que j'étais heureux que vous en ayez souffert. C'est vrai : on ne souffre que si l'on aime vraiment. Ainsi vous avez souffert?...

— Oui.

— Et qu'avez-vous cru?... Vous n'avez pas cru que je ne vous aimais plus?

— Non.

— Enfin, cela se pourrait.

— Si vous cessiez de m'aimer si vite, c'est que vous ne m'auriez jamais aimée.

— Et si c'était vous qui, par votre conduite...

— Ma conduite !

— Vous avez une façon d'aimer qui ne donne rien de vous-même.

Il me regardait avec une froide colère ; je poussai un cri indigné. Il répéta ce qu'il avait dit.

— Mais, Lucien, balbutiai-je, puisque je dois être votre femme.

Il haussa les épaules.

— Ma femme ! Je ne peux pas vous épouser.

— Pourquoi ?

— Ma famille a de vieilles idées, des préjugés ; c'est une famille de province, bourgeoise à l'excès, plongée dans la dévotion et d'une vanité imbécile. J'ai soutenu avec ma mère de violentes discussions à votre sujet. Je lui ai tout avoué ; je lui ai montré qui vous étiez, et ce que vous valiez...

Je devinais maintenant ce qu'il allait dire, mais je tenais à l'entendre de sa bouche. Sa voix était courte, sèche, et pourtant hésitante. Nous marchions lentement autour du puits.

— Ma jeunesse, continua-t-il, demeure pour ma mère une cause persistante de tristesse et de honte. Je n'ai pourtant rien fait de grave... tout ce que font les jeunes gens riches élevés trop sévèrement... Si je lui annonçais ce soir que j'épouse une jeune fille...

Il cherchait un mot qui ne pût me froisser ; j'eus pitié de lui :

— Oui, dis-je, une demoiselle de magasin.

Il baissa les yeux. Je lui souris ; des larmes pourtant se pressaient au bord de mes paupières...

— Eh bien, que ferait-elle ? ajoutai-je, comme il se taisait encore.

Il faillit répondre, mais je le devançai.

— Elle n'admettra jamais, n'est-ce pas ? que vous épousiez une jeune fille de condition si humble.

Il inclina la tête. Je n'éprouvais pas de colère, mais une tristesse lamentable ; l'opposition de sa famille me semblait la plus naturelle du monde, et ma folle imagination n'avait jamais supposé qu'elle tomberait toute seule ; je la prévoyais, mais sans crainte, certaine de m'appuyer, pour la vaincre, sur l'amour le plus fidèle. La mère de Lucien étant très âgée, il m'arrivait aussi de penser qu'une mort prochaine nous délivrerait de toutes les misères d'un pareil combat. Que m'importaient d'ailleurs les années ? Avide du bonheur que je devrais à une existence libre unie à la sienne, je l'aimais néanmoins avec trop de chasteté pour ne pas accepter vaillamment de longues fiançailles. Il

ne me faillait, pour enchanter ma vie présente, que la conviction qu'il m'aimait ; je n'en exigeais pas davantage. J'étais jeune, et je croyais que le cœur des hommes ressemble au cœur des femmes. Et maintenant, il reculait, il renonçait à lutter, il se dérobaît ; bien plus, il ne m'aimait pas comme je l'aimais, et peut-être il ne m'aimait pas d'amour. Je posai la main sur son bras :

— Ce n'est pas bien terrible, lui dis-je d'un air moqueur.

Il ne pénétra nullement ma tristesse.

— Ah ! vous ne connaissez pas ma mère ! Le simple désir de vous épouser dépasse toutes les actions anciennes qu'elle me reproche. Elle ne me pardonnerait pas de lui infliger cette douleur, après tant d'autres. Je n'ai pas le droit d'être cruel envers elle, même si elle a tort. Elle est vieille... je suis son fils...

Nous tournions, dans ce petit enclos, comme dans une cellule. Les murs très hauts, en masquant l'horizon, nous isolaient de la vie. Nul bruit, mais seulement, apportées par l'air léger où elles se prolongeaient, les sonneries lointaines des églises. Nous nous accoudâmes à l'enceinte ma-

connée du puits. Derrière la grille noire, les statues se penchaient au-dessus de l'eau sombre. Lucien, qui s'énervait, arrachait de petits morceaux de plâtre qu'il jetait dans le puits.

— Pourquoi vous inquiéter ? lui dis-je, nous attendrons.

— Ah ! vous ne m'aimez pas ! s'écria-t-il.

— Moi, je ne vous aime pas !

— Non, vous ne m'aimez pas... Quand on aime, on n'attend pas. Mais vous, vous attendriez des années. Notre bonheur est presque impossible, du moins un bonheur complet ; je vous montre tous les obstacles, je vous dévoile l'avenir. Vous me répondez sans émotion, tranquillement : « Nous attendrons », comme s'il s'agissait de demain !... Vous ne m'aimez pas, j'ai été fou de croire que vous m'aimiez !... C'est toujours la même chose : je vous plaisais, je vous ai aimée ; vous étiez fière aussi qu'un homme de la société vous aimât, et vous avez pensé que ce serait un joli mariage.

Comment ne suis-je pas tombée ? Était-il sincère ? Mentait-il ? J'espérais que la peine l'égarait.

— C'est justement parce que je vous aime, lui dis-je, que j'aurai le courage d'attendre.

— Attendre quoi?... Que ma mère soit morte ! Quand mourra-t-elle, et comment pouvez-vous souhaiter sa mort ? Ceux qui aiment n'attendent pas. Vous parlez comme une enfant ; l'avenir vous paraît infini. Où serons-nous demain ? Et nous nous aimons comme on s'aime à quinze ans.

— Eh bien, lui dis-je, que voulez-vous ?

Il me serra les mains.

— Vous m'aimez, Claire ?

Je répondis gravement :

— Je vous aime, Lucien.

— Alors il faut que vous soyez ma maîtresse.

— Votre maîtresse !

Sa maîtresse, sa maîtresse ! Il voulait que je devienne sa maîtresse ! En effet, un homme de la société n'épouse pas une fille de paysan, demoiselle de magasin chez M. Coulandot. Il en fait sa maîtresse ! Son amour est une grâce. Qu'avais-je rêvé ? Je rêvais d'unir ma vie à la sienne, et il m'offrait de me séduire ! Je rêvais de l'épouser, et il m'offrait la honte...

— Mais oui, reprit-il, avec une passion sans

cesse grandissante, ma maîtresse, ma maîtresse ! Je vous aime, je vous adore. Vous serez ma maîtresse, vous serez ma maîtresse !...

— Taisez-vous, lui criai-je, jamais, jamais !

Il me saisit. Son bras droit courbait ma taille, sa main gauche me tenait la nuque ; il m'attirait contre lui ; et bien que renversée de toute ma vigueur, je voyais inclinés vers mes yeux ses yeux brillants, et je sentais sur ma bouche le souffle de sa bouche. Nous luttions, sans un mot, sans un cri, sans une plainte. Le silence était absolu. Mes forces m'abandonnaient cependant, car, malgré ma terreur, je ne cessais pas une minute de l'aimer. Il m'effrayait, il me désespérait, je le détestais pour la bassesse de son sentiment et parce qu'il détruisait ma plus chère illusion ; mais j'aimais ainsi qu'auparavant son visage si près du mien, ses mains qui m'emprisonnaient, son corps volontaire. J'eus peur de moi-même ; — subirais-je donc la honte d'être sa maîtresse ; et, si je le devenais, quelle misère me réservait l'avenir ! — je me raidissais. Il me dominait ; un sourire flotta sur ses lèvres. Alors, comme s'il me faisait mal, je jetai un cri ; effrayé, il me lâcha. Je reculai :

il s'appuyait à l'enceinte du puits, stupéfait et furieux, comprenant que pour un gémissement mensonger il laissait échapper une femme qu'il ne reprendrait jamais plus. En effet, maintenant qu'arrachée de son étreinte je me délivrais du trouble qui m'envahissait contre lui, il m'apparaissait dans toute l'horreur du désir. Sa maîtresse, sa maîtresse ! Il voulait que je devienne sa maîtresse, et il essayait de m'y réduire par la force ! Toute la brutalité de l'amour, tout ce qu'il dissimule de misérable, toute l'hypocrisie des phrases habiles et des serments éternels, toute sa lâcheté tyrannique, tout cela surgissait soudain. En quelques minutes, j'en apprenais plus sur l'amour que durant les longs mois où mon cœur battait de tendresse.

— Claire ! dit-il.

Il fit un mouvement, puis se contint. La petite fille de la concierge revenait en courant. Elle promena de l'un à l'autre un regard surnois. Alors nous partîmes ; Lucien était derrière moi, à une assez grande distance. A la porte de la Charreterie, il me rejoignit ; mais, le seuil franchi, je hâtai le pas et je rentrai toute seule.

IX

MON inexpérience, mon orgueil et l'asservissement aux préjugés avaient déterminé cette révolte qui pouvait me conduire à me servir d'une arme, si je l'avais eue. Je me revois dans ma petite chambre, étendue sur le lit, le corps brisé, incapable de pleurer et poussant des soupirs haletants, avec, dans mes yeux fermés, l'obsession des yeux ardents de Lucien. Le lendemain, Lucien m'écrivit. Il me suppliait toujours d'être sa maîtresse, puisque je ne pouvais devenir sa femme. Je lui aurais mal pardonné d'espérer me ramener à lui par de mensongères promesses ; sa franchise me fut douce, mais je ne répondis pas. Il m'écrivit encore cinq ou six lettres. Je m'obstinai dans mon silence ; pourtant je commençais à l'approuver de ne pas m'épouser. C'est à la vie que j'en voulais, à la vie qui me plaçait dans une humble condition, alors qu'elle le plaçait trop au-dessus de moi, à la vie

qui nous rapprochait l'un de l'autre, pour nous séparer ensuite plus cruellement.

L'été s'acheva. En septembre, M. Coulandot m'accorda trois semaines de congé. Comme je traversais Vernay pour gagner Gernin, les cloches sonnaient à toute volée ; les paysans montaient, avec des bouquets, vers la petite église. Mademoiselle Alquier se mariait ; elle épousait par amour M. de Lure, un riche propriétaire de l'Est, et le village la fêtait ainsi qu'une reine. Combien j'ai pleuré en écoutant ces cloches ! Un jour, à Gernin, comme elle était avec son mari dans une petite charrette anglaise, elle arrêta la voiture et causa quelques instants avec moi. Je ne me lassais pas de contempler sa beauté, mais je n'étais pas jalouse de son bonheur. Elle devina que je souffrais, et sans m'interroger, elle me donna un peu de courage. Rentrée à Dijon, j'appris que Lucien partait pour très longtemps. Ah ! je ne l'ai jamais tant aimé que du jour où je me suis arrachée de lui... Ainsi je ne le reverrais plus, je ne l'apercevrais même pas dans la rue, parmi la foule des indifférents ; il n'habiterait même plus dans la ville que j'habitais ; il serait loin, très loin, je ne saurais

jamais où ! Je voulus courir chez lui : j'étais folle ; je me serais jetée dans ses bras. Les clients encombrèrent le magasin jusqu'au soir ; je dus rester. Je lui écrivis ; j'implorais un rendez-vous ; je n'eus jamais de réponse. Plus tard, j'ai raconté à une amie cette pauvre histoire. Cette amie considérait comme un grand malheur pour moi d'avoir aimé cet homme violent, égoïste et dissolu. Ah ! que m'importent les défauts, les vices même qu'on peut flétrir en lui, et que m'importe sa trahison ! Il m'a aimée, quelques jours peut-être, mais il m'a aimée, je l'ai aimé, je l'aime encore. Le cœur ne s'inquiète pas de ce qu'il aime ; si méprisable que soit son objet, il s'y attache éperdument. Maintenant que je sais mieux la brièveté de la vie et combien rarement le cœur se passionne, je ne lui en veux presque plus de sa brutalité.

La vie continua, régulière et monotone. Ce fut octobre, avec ses vents attiédís, puis l'hiver avec des pluies glacées. Chaque matin, à sept heures, mademoiselle Mélanie ouvrait la porte de sa chambre, et mademoiselle Berthe, qui était enrhumée, toussait interminablement. J'arrivais la seconde au magasin, car mademoiselle Berthe

s'habillait avec lenteur. Le caissier, déjà installé à son pupitre, relevait la tête, puis la baissait d'un petit coup sec pour me saluer. Les jeunes commis disposaient au dehors l'étalage ; les arabesques tracées par l'entonnoir du balayeur mouillaient le plancher, mademoiselle Berthe me rejoignait, nous échangeions quelques paroles insignifiantes. J'attendais la clientèle. Vers dix heures, M. Coulandot apparaissait ; et les jours de grand marché, où se réunissaient à la ville paysans et propriétaires des environs, il demeurait au milieu de nous. Midi sonnait. Mademoiselle Berthe mangeait avec M. Coulandot, sa femme et le caissier. J'étais seule dans cette vaste pièce du premier, où l'odeur pesante des vêtements entassés alourdissait l'air. Dans la rue, se répandaient les employés des autres magasins, hommes, femmes, fillettes. Je les connaissais presque tous, je savais quelles femmes les hommes cherchaient, et quels adolescents suivaient les apprenties, j'imaginai les petites aventures sentimentales qui embellissaient leur existence, et je les enviais. Souvent, j'évoquais dans cette foule le visage de Lucien. Mademoiselle Berthe revenait, et je déjeunais avec made-

moiselle Mélanie. Mademoiselle Mélanie parlait des clients de la matinée, racontait leurs achats, puis nous redescendions au magasin. J'exécutais mon travail comme une automate. Que pouvait m'apporter désormais l'avenir ? Une grande lumière m'avait éblouie ; tout à coup elle s'évanouissait, une ombre épaisse m'enveloppait. Ainsi, jusqu'à la vieillesse, si j'y parvenais, j'accomplirais aux mêmes heures les mêmes choses au milieu des mêmes êtres. Je vivais, alors qu'un homme pensait à moi ! Combien maintenant je me sentais mourir !

Je contemplais mademoiselle Mélanie avec épouvante. J'aurais un jour ce visage plissé et creux, ce corps desséché, ces lèvres blanches, ces yeux éteints, ces gestes mécaniques, ce petit rire craintif. Et j'étais jeune, pleine de force, avide de liberté... Lucien avait empli mon existence ; il l'emplissait encore, mais comme le souvenir douloureux d'un rêve. Je me rappelais le passé. Je composais à ma fantaisie l'avenir... Bientôt, je retrouvais Lucien ; j'étais indépendante... il m'épousait... Suis-je bien sûre qu'il m'épousait ?... Puis je retombais dans ma détresse. Le rêve le plus beau s'épuise, le souvenir le plus profond

s'endort. Que ma vie misérable était inutile ! Si encore elle m'avait permis de secourir mes parents, je l'aurais acceptée sans me plaindre... Mais je gagnais neuf cents francs par an. Des mois passèrent encore. De vieilles femmes poussaient dans la rue leurs petites voitures chargées de violettes. Sur les branches des arbres qui ornaient les places, des bourgeons cotonneux éclataient. Une torpeur m'engourdissait... Si je restais davantage, c'en serait fini, je ne pourrais plus m'en aller. Parfois je me surprénais à répéter tout haut : « Il faut que je parte... Il faut que je parte !... »

Depuis ma rupture avec l'abbé Guérand, je fréquentais davantage les Aubin. Madame Aubin ne me plaisait pas ; sa tenue négligée, ses allures et ses propos, son extraordinaire confiance en elle-même, tout m'empêchait de l'aimer. Cependant elle m'amusait. Timide, bon et faible, le mari tremblait devant elle. La taille de sa femme, sa corpulence, l'éclat de sa voix, la vivacité de ses gestes, la crudité de ses paroles, tout en elle l'émerveillait et le terrorisait : il ne lui résistait jamais. Un artiste d'ailleurs, un véritable artiste, fin, délicat, épris de son art, indifférent aux hon-

neurs, sans ambition, heureux seulement dans son atelier, avec sa cire, son plâtre et ses outils. Madame Aubin avait, je ne sais comment, pénétré mes sentiments pour Lucien ; peut-être nous avait-elle un jour rencontrés. Elle m'en plaisanta une fois ou deux ; j'aurais dû m'en fâcher, et je me confiai à elle, qui était là, et parce que je ne connaissais personne d'autre. Elle railla ma naïveté, ma tendresse, ma mémoire trop fidèle. Ah ! l'on n'agissait pas ainsi avec les hommes ; il fallait les mater. Elle employait des mots de dompteuse.

— Vous êtes une grande bête, Claire. Demandez un peu à mon mari comment je m'y prends avec lui. Aussi il ne bouge pas ; n'est-ce pas, Albert ? Il fait ce que je veux.

Albert, une grande blouse blanche sur le dos, un ébauchoir entre ses mains salies, souriait, puis m'adressait un petit signe :

— Elle est étonnante, disait-il, avec admiration.

Et il avait raison : commune, vulgaire, elle parlait de mon secret de la façon la plus propre à me meurtrir, et elle ne me blessait pas. Cette grosse hilarité et cette manière de traiter les choses sentimentales avec un si lourd mépris m'excitaient

à rire, et je regrettais presque de ne pas lui ressembler. Ainsi naquit entre nous, et malgré moi, une intimité que je déplorais, une fois hors de chez elle.

Madame Aubin ne voulait à aucun prix se confiner à Dijon : « C'était, disait-elle, pour un artiste, un avenir sans horizon. » Il fallait habiter la capitale ; là seulement on apprécierait le talent de son mari. Son mari opposait encore à ce désir quelque résistance. Il aimait Dijon ; il prévoyait qu'à Paris il sacrifierait souvent sa conscience d'artiste au besoin d'arriver, et les luttes qu'il faudrait livrer effrayaient la mollesse de son caractère. Madame Aubin le malmena si rudement qu'il se soumit. Ils quitteraient Dijon dès qu'un député, leur protecteur, aurait obtenu à Paris pour Albert une place. Cette résolution augmenta ma tristesse. Que deviendrais-je après leur départ ? Ma solitude serait absolue. Madame Aubin m'exhortait bien à les accompagner, certaine qu'on aimerait beaucoup mes broderies dans les grands magasins. Mais je me défiais de ces belles paroles. Que savait-elle d'une ville où elle n'avait jamais été qu'en promenade ? M. Aubin me morigénait.

— Je cède à ma femme, disait-il, parce que je suis son mari ; mais vous, une cousine éloignée, pourquoi lui obéir ?

L'idée cependant me travaillait. Au fond de mon cœur s'éveillait l'espérance de me créer une situation indépendante. Lucien était à Paris peut-être... l'amour étouffa les dernières craintes de ma raison. A la fin d'avril, comme j'entrais chez les Aubin, je trouvai l'appartement bouleversé, les tapis décloués, les malles dans l'antichambre. Docilement, Albert clouait des caisses, tandis que madame Aubin vidait armoires, placards et commodes.

— Albert, cria-t-elle, Albert est nommé professeur à l'École des arts décoratifs. Nous partons jeudi.

Albert, plus tristement, répéta :

— Nous partons jeudi.

— Eh bien, cria-t-elle encore, venez-vous, cette fois ? Vous descendrez chez nous ; une amie nous a loué un petit pavillon à Malakoff. Nous travaillerons ensemble. Et quand vos affaires marcheront, vous vous installerez de votre côté.

Albert, à la porte de l'atelier, remuait la tête,

pour me conseiller de refuser. J'acceptai. Madame Aubin se jeta à mon cou, me jura une éternelle amitié, puis me pria de lui avancer une petite somme d'argent ; les appointements de son mari ne dataient que du mois prochain ; d'ailleurs elle me rendrait cela à Paris. C'était la moitié de mes économies ; je la lui envoyai le lendemain.

Ils partirent. Madame Aubin m'accablait de lettres, et je reculais chaque jour le moment d'informer M. Coulandot. Enfin, un après-midi, je frappai à la porte du petit bureau.

— Que voulez-vous donc ? fit-il avec un peu d'impatience, car je l'interrompais dans sa correspondance.

— Oh ! rien, dis-je tout intimidée ; vous êtes occupé, je m'en vais.

— Mais non, mais non ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je quitte le magasin, monsieur Coulandot.

— Vous voulez nous quitter ! Vous voulez quitter le magasin ! Qu'est-ce que cette histoire ?

Il ferma du pied la porte entr'ouverte :

— Expliquez-vous...

— Je vais à Paris ; si je reste ici, je mourrai

de consommation. Que puis-je espérer ici ? le sort de mademoiselle Mélanie et de mademoiselle Berthe. Les Aubin ont quitté Dijon, il y a deux semaines ; je dois les rejoindre, m'installer chez eux ; c'est entendu. J'ai prévenu mes parents.

— Et qu'est-ce que vous ferez, s'il vous plaît, à Paris ?

— Je travaillerai...

— Et à quoi ?...

— Je ferai de la broderie. Vous-même vous louez mes dessins. Je ferai des broderies pour des écharpes, des corsages, des manteaux. D'ailleurs, les Aubin...

Il haussa les épaules :

— Ah ! les Aubin... les Aubin ! voilà des gens qui ne me plaisent pas. Ce sont eux qui vous entraînent. L'homme, c'est un niais. Et quant à sa femme... Ah ! elle ne vous offre pas l'hospitalité par pure affection... il y a quelque chose là-dessous... Vous ne vous doutez de rien... Oh ! non... vous avez toujours confiance, vous... Tenez, vous iriez chez des parents, chez d'autres amis, je ne m'inquiétera pas tellement. Parbleu ! vous n'êtes pas faite pour vivre ici, au magasin, entre

quatre murs, à vendre des soieries. Vous ne ressemblez pas à tout le monde ; vous avez besoin de liberté, d'indépendance ; vous avez besoin de vivre, comme vous dites...

Rien n'aurait pu changer ma résolution. Le châle de M. Coulandot avait glissé ; il le remit sur ses épaules ; et les bras sur la table, il continua :

— Et la broderie, croyez-vous que ça ira tout seul ? Il y en a des brodeuses à Paris, avec du talent, beaucoup de talent. A qui vendrez-vous vos dessins ? Vous n'avez pas de relations. Ce ne sont pas les Aubin qui vous serviront à grand-chose. Et puis, on vous payera mal, très mal. Ce n'est pas commode de se former une clientèle. Vous ne réfléchissez pas à tout cela. Les Aubin vous montent la tête. On dirait vraiment que vous n'avez pas d'affection pour moi.

— Ah ! monsieur Coulandot, vous ne devez pas penser cela !

— Je vous aime beaucoup, moi, mademoiselle Claire, et je ne me représentais pas votre avenir sous des couleurs si sombres. Vous vous seriez mariée. Monsieur Henry, le caissier, a pour vous

un sentiment très profond. J'augmenterais vos appointements. Vous habiteriez au dehors... enfin vous seriez libre ; c'est votre plus cher désir, n'est-ce pas ?

Je ne pus m'empêcher de sourire tristement.

— Je ne me suis jamais doutée que monsieur Henry pensait à moi, lui dis-je, et je ne pense jamais à lui. Et puis, je veux une vie complètement libre, je ne veux plus être une employée. Non, tout ce que vous me direz ne me convaincra pas. Seulement, je vous prie de croire à ma reconnaissance, à mon affection...

Il sonna, une apprentie accourut ; il lui donna des lettres. Je ne bougeais pas. Il affecta de chercher quelque chose sur son bureau, puis il se retourna :

— C'est bien, n'en parlons plus, dit-il sèchement. Quand voulez-vous partir ?

— Samedi.

— Nous serons le 21. Je vous payerai le mois entier. Vous n'avez rien d'autre à me dire, n'est-ce pas ?

— Je voudrais qu'on ne sût pas à l'avance

dans le magasin mon départ... On me questionnerait, on...

— C'est entendu.

J'ouvrais la porte.

— L'orgueil vous perdra, mademoiselle Claire, dit-il.

Le samedi suivant je partis. M. Coulandot avait tenu sa promesse ; tout le monde ignorait notre conversation. Agenouillée devant une malle, je pliais le peu de choses qui m'appartenaient, quand mademoiselle Berthe entra.

— Où allez-vous donc ? fit-elle ; à Gernin, chez vos parents ?

— Non, lui dis-je d'une voix indifférente, à Paris.

— A Paris ! s'écria-t-elle. Et pour longtemps ?

— Pour toujours.

Elle leva les bras vers le plafond, appela mademoiselle Mélanie, et toutes deux me contemplaient, avides de me questionner, et n'osant pas.

— Enfin, demanda mademoiselle Berthe, pour quoi allez-vous à Paris ?

Je rabaissai le couvercle de la malle, et je fermai la serrure.

— On me propose une très jolie situation comme brodeuse...

Je me vengeais, en quelques secondes, de toutes leurs méchancetés ; elles ne me pardonneront jamais sans doute d'avoir si habilement déjoué leur vigilante curiosité. Je les accompagnai dans la salle à manger ; il me restait fort peu de temps, car je prenais le premier train. Bientôt l'omnibus de l'hôtel se rangea contre le trottoir. Madame Coulandot m'embrassa, je serrai la main de M. Henry qui trembla dans la mienne. J'embrassai mes deux vieilles ennemies. Le ciel était bleu, l'air infiniment doux, un délicieux matin de mai. Le fouet du cocher claqua. Des gamins s'attroupaient.

— Bonne chance, mademoiselle Claire ! me dit M. Coulandot, debout sur le marchepied.

— Vous avez toujours de l'affection pour moi, monsieur Coulandot ? lui demandai-je.

— Mais bien sûr, toujours autant, dit-il.

La voiture s'ébranla.

Ah ! comme j'étais légère ! Légère, oui, je ne découvre pas un mot qui exprime mieux cette fièvre joyeuse. Je partais, je partais ! J'étais seule,

libre ; je m'élançais vers l'inconnu, un inconnu charmant. Avec quelle puérile gaieté je payai mon billet et enregistrai ma malle ! Soudain, j'aperçus l'abbé Guérand qui, appuyé au mur du quai, lisait un journal. Un homme d'équipe, en dégageant un chariot, me força à passer contre lui.

— Mademoiselle Claire ! fit-il.

Je m'arrêtai ; il me tendit la main.

— Où allez-vous ? me dit-il, comme si nous nous étions séparés la veille.

— A Paris.

Il me regarda avec étonnement.

— Monsieur Coulandot vous envoie à Paris ?

— Oh ! non... Je ne suis plus chez monsieur Coulandot et je vais chercher fortune, toute seule.

J'insistai sur ces derniers mots, car je devinais la question qu'il évitait de me poser... Pourtant il devait bien connaître les détails de ma rupture avec Lucien... Il avait dû le revoir... l'interroger...

— Et que ferez-vous à Paris ? dit-il.

— De la broderie ; je voudrais avoir des ouvrières ; je dessinerais... elles broderaient... En attendant, je descendrai chez les Aubin... Ils sont, eux aussi, à Paris.

Un employé appela les voyageurs.

— Dans quelle classe voyagez-vous ? dit-il.

Je lui montrai mon billet de seconde.

— On arrive aussi vite en troisième, dit-il, et c'est moins cher.

Puis il chercha un compartiment de dames seules. La locomotive siffla...

— Allons, du courage, mon enfant....

Il m'attira contre lui, m'embrassa ; et tout émue, je l'embrassai sur ses deux joues qui n'étaient pas rasées et me piquaient.

— Ah ! fit-il, en riant pour cacher son attendrissement, vous pouvez bien embrasser un vieux prêtre comme moi.

Il m'aida à monter, ferma la portière, et se haussant sur la pointe des pieds :

— Mademoiselle Claire, dit-il, si vous avez de la peine, n'oubliez pas qu'à Dijon il y a un vieil abbé qui ne cessera jamais de vous aimer...

X

LES Aubin habitaient dans la banlieue de Paris, à Malakoff.

— Vous verrez, me dit Albert qui m'attendait à la gare, c'est la campagne.

On chargea la malle sur un fiacre découvert ; mais le cocher, entendant une si lointaine adresse, refusa de s'y rendre. Le pauvre Aubin, réunissant tout son courage, le somma d'obéir ; il n'obtint pour réponse qu'une pluie d'insultes. Un sergent de ville s'avança, des voyageurs se rassemblaient ; debout sur le siège, le cocher montrait la malle, puis désignait un point incertain de l'espace :

— Malakoff ! criait-il avec une exclamation méprisante.

On riait.

— Ce sont des provinciaux ! dit un gamin.

Nous étions ridicules. Enfin un vieux cocher

haillonneux, la moustache trempée par le jus de tabac, tout voûté, se rangea contre le trottoir. Il menait une voiture à galerie, lavée par la pluie, brûlée par le soleil, qui oscillait sur les ressorts grinçants et que tiraient deux petits chevaux maigres dont la longue queue blanchie par la poussière touchait presque le pavé. D'un geste décidé, M. Aubin l'appela ; le cocher consentit par un grognement à nous conduire. Les rires augmentèrent. La voiture se mit en marche ; elle allait lentement, balancée tantôt à droite et à gauche, et tantôt en avant et en arrière ; le cocher baissait la tête, les petits chevaux baissaient la tête ; sur le toit, la malle répétait tous les mouvements du coffre. Un honte assez puérile me rejetait, toute resserrée, dans le coin, comme si les passants devaient nous poursuivre et nous huer. Enfin, vers quatre heures, nous franchîmes le mur d'enceinte.

— Nous arrivons, dit M. Aubin.

Nous descendions une rue mal pavée, bordée par des jardinets desséchés, des baraques en planches et des guinguettes misérables, ou par un terrain vague, semé de chiffons, de papiers

et de loques. Puis ce furent des maisons maussades, irrégulières et appuyées comme des infirmes l'une contre l'autre. De temps en temps, un homme traversait la chaussée. Brusquement, la voiture s'engagea en tournant dans une rue exposée tout entière au soleil. Des gamins de tout âge l'encombraient, jouant et se disputant. Les mamans assises contre les murs raccommo-daient en causant des vêtements. La voiture suscita une grande curiosité, et les enfants coururent autour des chevaux en faisant la nique au cocher. Au bout de la rue, un champ s'étendait, comblé d'ordures et coupé par un chemin étroit ; on y avait construit trois ou quatre tonnelles en treillage où grimpait de la vigne vierge :

— N'est-ce pas, c'est la campagne ? dit M. Aubin.

Je n'eus pas le temps de lui répondre ; la voiture s'arrêtait devant une porte cochère teinte en rouge. Il sauta ; la porte s'ouvrit, et madame Aubin se précipita vers nous. Elle ressemblait aux femmes qui travaillaient dans la rue, et peut-être même était-elle plus négligée encore. Ses cheveux, mal relevés par un peigne, s'é-

parpillaient sur son front et ses joues ; sa poitrine, que ne retenait pas un corset, tombait dans une chemisette blanche où les taches s'accumulaient ; elle nouait sur son jupon un tablier bleu ; ses pieds traînaient dans des savates. Elle m'embrassa éperdument. Nous entrâmes dans la maison. C'était, au bout d'une cour, un petit pavillon sombre : au rez-de-chaussée, une salle à manger et la cuisine ; au premier trois chambres ; l'une d'elles m'était réservée. M. Aubin, aidé par le cocher, montait la malle ; on la hissa avec beaucoup de peine par l'escalier en colimaçon.

— Qu'on est bien ici ! fit-il quand il l'eut poussée dans un coin. De l'air, une maison seule, des arbres, de la verdure. C'est le rêve.

De la fenêtre, je voyais seulement un hangar dans le toit duquel on avait percé deux baies vitrées :

— C'est mon atelier, dit-il.

— Et les arbres, lui dis-je, où sont-ils ?

— Comment ! je vous les ai montrés tout à l'heure, au bout de la rue.

— Ah ! tenez, s'écria madame Aubin en haussant les épaules, Albert était comme vous les

premiers jours... Il cherchait les arbres et la verdure ; il trouvait le pays affreux. Il a fallu que je me fâche. Aujourd'hui, par exemple, il est enchanté.

Mon installation me demanda seulement quelques heures. Je pensais donc tout de suite travailler le dessin avec M. Aubin, broder quelques échantillons et courir les magasins, pour les offrir ; mon ardeur égalait mon inexpérience. Comme madame Aubin, depuis un mois qu'elle habitait Malakoff, ne réussissait pas à ordonner sa maison, elle m'y employa. Un menuisier de l'endroit avait juste cloué les rideaux ; les meubles se mêlaient dans les pièces avec les malles défilées et les caisses défilées. Son mari passait les journées dans l'atelier, et trois fois par semaine, le matin, faisait un cours à l'École des arts décoratifs. Il mangeait dans la salle à manger où les assiettes s'empilaient sur le tapis, et couchait dans une chambre où le sommier posait sur le plancher. En réalité, j'accomplis toute la besogne, car, à cause de sa corpulence, madame Aubin se fatiguait très vite. Quand tout fut terminé,

M. Aubin se rappela sa promesse. Mais à peine avions-nous commencé la première leçon, que sa femme pénétra dans l'atelier :

— Voyons, Albert, et tes médailles ? Tu t'occuperas de Claire quand elles seront prêtes. Elle a le temps, elle.

Chaque leçon ramena la même scène. M. Aubin ressaisissait avec la docilité d'un enfant son ébauchoir. Je lui proposai de le payer afin qu'il ne perdît pas inutilement les heures qu'il me consacrait. Il refusa... mais sa femme accepta. Dès lors nous pûmes travailler ensemble dans le calme. Ce petit homme peureux, qui n'osait pas soutenir une opinion contraire à celle de sa femme, était un excellent professeur. Tout ce qu'il disait était clair, intelligent et fin. Il ne songeait guère aux honneurs, et sa femme le lui reprochait durement. N'avait-il quitté Dijon que pour s'enfermer entre quatre murs ? Ne devait-il pas se produire, intriguer ? Qui se douterait de son existence, si on ne le voyait pas ? Cet « on » mystérieux représentait les puissants du jour, fonctionnaires des Beaux-Arts, membres des commissions et des jurys, hommes politiques, qui

distribuaient les commandes et les croix. Est-ce que les autres artistes n'intriguaient pas?... On intriguait d'abord, on travaillait ensuite, avec l'assurance d'un bénéfice. C'était très joli, l'art pour l'art, mais ça ne rapportait rien. Elle se lamentait ; puis, sa nature grossière déchaînée, elle accablait son mari d'injures. Comment des artistes peuvent-ils avoir de tels soucis ? M. Coulandot ne parlait pas de ses marchandises comme madame Aubin parlait des œuvres de son mari. Lui écoutait, la figure résignée, approuvant, par de petits mouvements de la tête, les moindres paroles. Elle invoquait mon témoignage, réclamait mon assentiment. Doucement j'essayais de la calmer ; elle s'irritait. La mesure de mon langage l'indignait ; elle n'estimait les gens qu'à l'abondance de leurs gros mots. Elle me prédisait en même temps le plus sinistre avenir, persuadée que je manquais justement de toutes ces qualités d'intrigue qui violentent le succès. Au reste, cette étrange femme ne m'accordait nulle liberté ; si je m'isolais dans ma chambre, elle m'obligeait à causer avec elle ou à l'aider dans le ménage. Ses discussions forcenées avec la bonne m'em-

pêchaient même de travailler. Comme elle dessinait fort habilement, je la priai un jour d'imaginer quelques dessins que je broderais ensuite. Elle éclata de rire et haussa les épaules.

— Vous a-t-on commandé ces broderies ? Seront-elles payées ? Non, n'est-ce pas ? Laissez-moi donc tranquille. Je n'irai pas dessiner pour rien.

L'automne répandit sa première mélancolie sur la campagne environnante. Ce n'étaient pas les teintes rouges qui en octobre colorent les forêts de Gernin ; l'herbe rase et brûlée des fortifications se confondait avec le sol ; les petites tonnelles montraient sous leurs squelettes de lattes vertes leurs tables bancales avec des tessons de bouteilles ; les buissons des haies revêtaient le ton sombre du bois mort... Le refus brutal de madame Aubin m'éclaira. La stupéfaction continuelle, et, si je puis dire, l'espèce d'ahurissement où je vivais depuis mon arrivée à Malakoff, avaient paralysé mon énergie et mon intelligence. Ce village de banlieue était, en vérité, au bout du monde, plus éloigné de Paris que Dijon. Retenue sans cesse au pavillon par des travaux

domestiques, ou tâchant avec peine dans ma chambre à utiliser les leçons de M. Aubin, je n'étais que rarement allée dans Paris, et encore accompagnée par madame Aubin. Je louai une chambre rue de la Tour, dans une maison d'ouvriers. Cette nouvelle déterminait tout d'abord chez madame Aubin une grande colère. Elle m'accusa d'ingratitude ; puis ma brusque révolte, en l'étonnant, l'adoucit peu à peu. La vie devint plus supportable. Je travaillais du matin au soir, dessinant, brodant, et je prenais mes repas chez elle. Quand j'eus confectionné une vingtaine de broderies, arrangements de fleurs, de boutons et de feuilles pour des robes, des cols, des ombrelles, des sacs de bonbons, des écharpes, je demandai à M. Coulandot quelques lettres de recommandation. Il m'en envoya quatre pour des magasins situés l'un faubourg Saint-Honoré, près de la rue Royale, l'autre Chaussée-d'Antin, le troisième boulevard de Clichy, le quatrième boulevard Malesherbes. Un beau matin, mes plus beaux modèles rangés dans une longue boîte de carton, je descendis. J'étais pleine d'espoir ; bien mieux, j'étais sûre que mes broderies plai-

raient, et j'entrai dans le magasin du faubourg Saint-Honoré avec une parfaite assurance. Des jeunes femmes examinaient des coupons de dentelle. Une jeune fille s'avança :

— Que désirez-vous, mademoiselle ?

— Parler à votre directrice.

— Vous voulez dire : à la première, sans doute ; mais je pourrais peut-être, si vous...

— Non, non, c'est la première que je veux voir.

— Voulez-vous me suivre ?

Une grande femme, un lorgnon campé au bout du nez, me toisa d'un air impertinent. Je tendis la lettre de M. Coulandot. Elle la lut, ouvrit ma boîte, remua mes broderies :

— Je regrette infiniment, mademoiselle, mais nous avons nos fournisseurs, et ce que vous me proposez n'est pas assez parisien. C'est lourd, c'est provincial !...

Je me retrouvai dehors, marchant sans savoir où j'allais, répétant seulement les paroles que j'avais entendues, riant parfois, comme une égarée, de ma confiance si vite détruite. A quoi bon me présenter ailleurs ? Ne recevrais-je pas la même

réponse partout ? Comme ma chambre de Malakoff m'a semblé triste ce soir-là ! Il pleuvait ; à la clarté de la lampe, je contemplais mes broderies étalées sur la table. Oui, elles étaient pesantes, communes, affreuses ; oui, je n'avais rien de ce qu'aiment les raffinés. Et brusquement, je m'assieds, je me mets à travailler ; je commence une guirlande de boutons d'or...

Quand j'eus terminé cette broderie, j'en fis d'autres ; puis de nouveau je me dirigeai vers les magasins. Le cœur me battait. M. Coulandot, à Paris, n'est pas un homme très influent. Chaussée-d'Antin, on me fit la même réponse qu'au faubourg Saint-Honoré. Boulevard de Clichy, on n'ouvrit même pas ma boîte. Boulevard Malesherbes, chez un confiseur, on garda le modèle d'un sac à bonbons et l'on promit de m'écrire.

L'hiver s'acheva. M. Aubin eut une commande importante de l'État ; sa femme triomphait. J'attendais vainement la lettre promise. Cependant je m'obstinais ; je cherchais des dessins plus élégants, des couleurs plus harmonieuses, et je frappais à d'autres portes ; à peine regardait-on ce que j'apportais. La fatigue et le dé-

sespoir me consumaient ; il ne me restait presque plus d'argent ; madame Aubin, qui prétendait m'avoir remboursé, en me nourrissant, tout ce qu'elle me devait, ne voulait plus me donner une place à sa table aux mêmes conditions. Combien de moqueries lui fournissait l'inutilité de mes efforts ! J'avais quitté Dijon depuis bientôt un an. Qu'avais-je fait, sinon perdre la sécurité du lendemain pour l'incertitude incessante, dissiper mes économies si péniblement amassées, et sentir plus durement que jamais, en face de la vie mauvaise, la faiblesse lamentable d'une isolée trop orgueilleuse !

Je ne savais pas combien l'on aime inconsciemment le pays de ses jeunes années. C'est vers lui que dans ma détresse retourna ma pensée. Cette campagne misérable de Malakoff éveillait le souvenir des bois alourdis par la neige, et le tumulte de Paris évoquait les petites rues silencieuses de Dijon qui enserrent le couvent des Visitandines. Je revoyais le visage bourru de M. Coulandot, l'abbé Guérand appuyé à la cheminée de son cabinet, les mains dans les poches de sa soutane, et les vieilles demoiselles debout à leurs rayons.

Ainsi le passé me rappelait à lui, au moment où j'avais besoin de toutes mes forces pour conquérir l'avenir. Je n'eus pas le courage d'entendre la cloche grêle de Malakoff célébrer par-dessus les cris des gamins les fêtes de Pâques... Mon cœur écoutait à travers l'espace la voix grave de Saint-Benigne. Je partis tout au matin, le jeudi saint, sans avertir autrement les Aubin que par une lettre. Je ne pouvais plus vivre dans ce village de banlieue, près des Aubin, lassée, épouvantée par les difficultés, sans soutien, sans appui.

Comme deux heures sonnaient, j'arrivai à Dijon, et je me trouvai sur la place de la gare, ma petite valise à la main, un collet sur mes épaules, mouillée par une pluie fine, telle enfin que le jour où j'étais descendue du train pour entrer chez M. Coulandot. Alors je n'osai plus avancer... Je me rappelais avec quelle fièvre joyeuse, un an auparavant, je m'étais élancée vers Paris, et voilà que je revenais, déçue, découragée, aux lieux mêmes que j'avais voulu fuir... Que dirais-je à M. Coulandot? que dirais-je à l'abbé Guérand?... Et j'avais cru naguère, en partant, me venger de mademoiselle Berthe et

de mademoiselle Mélanie ! De quels sourires ironiques elles accueilleraient mon retour, et avec quelle perfide compassion elles apprendraient mon insuccès ! Non, non, je ne voulais pas que mes vieilles ennemies pussent triompher de moi... je cacherais mon désespoir, je mentirais si l'on m'interrogeait... D'ailleurs, pourquoi m'en aller jusqu'au magasin ? Qu'avais-je à faire à Dijon ? ne valait-il pas mieux tout de suite gagner Gernin ? Dans quelques minutes un train s'ébranlerait...

Cependant je ne bougeai pas : une force mystérieuse me retenait là, et il y avait en moi un inévitable besoin de revoir ce que j'avais quitté... Le tramway, qui se rend à la place d'Armes, passait devant moi : j'y montai. Bientôt il s'arrêta au carrefour que forment la rue de la Liberté, la rue des Godrans et la rue Bossuet, devant la maison de M. Coulandot. Les deux mêmes jeunes gens surveillaient les étoffes exposées sur le trottoir. Je poussai la porte du magasin. Mademoiselle Mélanie était à son rayon, aussi maigre, un peu plus grise, le nez plus pointu ; comme elle servait une cliente, elle eut un mouvement étonné, puis

me fit un signe de tête. Le caissier me serra les mains. Les apprenties accouraient, elles aussi. Rien n'avait changé... des coupons identiques occupaient les mêmes places avec les mêmes petites étiquettes carrées, blanches d'un côté, vertes de l'autre... Les vitrines étalaient encore leur exposition du printemps. Les chaises se rangeaient toujours parallèlement au mur. Je me réjouis que tout conservât les mêmes aspects. Il me sembla simplement que j'allais continuer ma vie ancienne. Vêtue de la même robe noire sans plis, ses longs cheveux clairs collés les uns aux autres, mademoiselle Berthe accrochait des vêtements. Elle se précipita vers moi, son nez d'étourdie relevé au-dessus de la bouche molle, et me pressa de questions... Je devinais sa pensée... tant de tendresse m'entraînerait sans doute à des confidences... mais je dis seulement :

— Oh ! oui, je suis très contente, très heureuse.

— Eh ! fit tout à coup une grosse voix, voilà mademoiselle Claire !

C'était M. Coulandot... Lui non plus n'avait pas changé. Comme au jour de mon arrivée,

sa longue jaquette lui battait les jambes, un châle beige réchauffait ses épaules et un petit feutre ramolli couvrait ses cheveux, et il marchait pesamment, en se frottant les mains.

— Vous voyez, dit-il en riant, on ne vous a pas remplacée... et si cela vous chante... Oh ! non, murmura-t-il comme je secouais la tête, Paris ne vous lâchera pas.

Il m'avait emmenée dans son cabinet.

— Eh bien, pourquoi ce retour à Dijon ?

Je lui exposai que fatiguée par un travail incessant, je venais me reposer une semaine ou deux à Gernin... Et puis, avec précipitation, alors qu'il ne m'interrogeait pas, je lui retraçai ma vie, sans que rien subsistât de la vérité... Les Aubin étaient charmants... les premières semaines avaient été dures... Je racontai mes études de dessin, mes visites dans les magasins... On m'accablait de commandes... Il me faudrait bientôt m'installer dans Paris même avec des ouvrières.

— Vous ne savez pas mentir, mademoiselle Claire, dit-il enfin.

— Mais je ne mens pas ! m'écriai-je.

— Vous ne voulez pas avouer, dit-il, que vous êtes malheureuse.

Je ne persistai pas dans mon entêtement.

— Je m'en doutais, répétait-il, en tirant sa moustache, je m'en doutais.

Il marchait à grands pas, haussant les épaules, agitant les bras...

— De la broderie, de la broderie ! Vous avez cru que vous vivriez en brodant. Et les Aubin, un joli ménage : l'homme, un idiot ; la femme, une mégère... Ah ! ma pauvre enfant ! Et qu'est-ce que vous comptez faire maintenant ?

Ah ! je n'en savais rien.

— Voulez-vous rentrer ici?... Votre place est libre.

Quelques instants plus tôt, j'acceptais déjà la possibilité de cette solution, car personne d'autre que moi ne me la suggérerait, mais il suffisait que M. Coulandot me la proposât pour que je la repoussasse de toutes mes forces. Eh ! quoi, mademoiselle Mélanie et mademoiselle Berthe connaîtraient la défaite de mon orgueil et l'écroulement de mon ambition... Vaincue, humiliée et repentante, je reprendrais pour toujours une place

abandonnée avec tant d'enthousiasme ! Quelle revanche pour elles !... Et puis, non, non, je ne voulais pas revivre dans ce magasin, derrière ce comptoir, derrière cette grande baie vitrée par laquelle naguère à midi je regardais passer Lucien. Oui, j'aimais mieux la misère que cette tranquillité pareille à une mort consciente.

— Allons, dit M. Coulandot, vous n'êtes pas encore préparée à cette idée. Reposez-vous à Gernin et réfléchissez.

Je demeurai deux jours dans la maison, couchant dans mon ancienne chambre, mangeant à la table commune, tout comme autrefois, et souvent il me disait avec un clin d'œil :

— Eh bien, mademoiselle Claire, vous décidez-vous maintenant ?

Madame Coulandot, qui n'était pas bavarde, essayait, elle aussi, de me convaincre, mais la pauvre femme manquait d'habileté.

Les vieilles demoiselles se parlaient souvent à voix basse ; souvent aussi, toutes mielleuses, elles essayaient en me questionnant de découvrir en entier une vérité qu'elles devaient soupçonner.

L'abbé Guérand ignorait mon retour. Il ne

manifesta cependant aucune surprise, et me reprocha simplement de l'avoir laissé sans nouvelles. Il ne jeta pas d'exclamations ; il hochait la tête machinalement, sans que sa figure exprimât le moindre étonnement, tout comme au récit de choses très naturelles. Je lui confiai enfin ce que souhaitait M. Coulandot.

— Oui, dit-il, monsieur Coulandot vous conseille de rester chez lui. Sans doute c'est le salut... du moins c'est la gêne éloignée, le calme recouvré... Mais j'estime, ma chère enfant, que vous désespérez bien vite de vous-même. Il n'est pas impossible de gagner sa vie avec des broderies, il est difficile seulement d'y réussir tout de suite... Vous étiez pressée de triompher, et par suite vous vous êtes lassée trop rapidement... Il ne faut pas se décourager... Ah ! sans doute, les Aubin ne vous ont pas gâtée... Moi, j'aurais préféré vous savoir dans une de ces pensions que patronnent certaines dames de la société et qui offrent aux jeunes filles isolées dans Paris un abri familial... Ce n'est pas cher. Vous vous seriez créé là des relations... ces dames vous auraient présentée dans les magasins où elles achètent... elles auraient

peut-être utilisé elles-mêmes votre talent, vous auriez attendu ainsi des commandes plus importantes... Je crains trop qu'aussitôt rentrée à « l'Épée de Bois » vous ne brûliez de vous en évader... Moi, je vous exhorterais...

— Mais, interrompis-je, comment pourrai-je attendre des commandes ? Je n'ai plus d'argent.

— Ah ! fit-il.

Il se tut, et je ne lui arrachai dès lors que des paroles insignifiantes.

Je m'en allai à Gernin. Avril finissait. Les seigles et les blés verts sortaient du sol, et sur les forêts blondes l'ombre des nuages glissait lentement. Plus grise, ses lézardes plus grandes, la maison se penchait au bord de la route, avec son toit de chaume, et ses volets qui étaient verts autrefois. Un lilas blanc fleurissait contre le mur. Maman était venue me chercher à la gare du Tilloy, mais la carriole qu'elle conduisait appartenait au curé du village : elle avait dû vendre la sienne et le vieux cheval qu'elle y attelait. Ma mère ne m'avait pas accueillie avec de grands transports d'affection ; mon père me témoigna beaucoup de froideur. Le besoin de me reposer au

milieu de l'année leur semblait à tous deux singulier. Le premier jour, ils me posèrent quelques questions, mais comme j'arrangeais tout à ma façon, trop sûre que mon père ne me pardonnerait pas d'avoir échoué, ils se contentèrent de mes explications. Ils ne se querellaient plus, mais ne se parlaient presque jamais. Je repris la petite chambre, à la fenêtre de laquelle je m'accoudais quand j'étais enfant, les nuits d'hiver, pour regarder le ciel étoilé, la lune bleue, la forêt couverte de neige, et pour mieux entendre le vent se plaindre et s'irriter, et personne ne s'inquiéta de moi. De temps en temps néanmoins, aux repas, mon père me demandait :

— Quand retournes-tu à Paris ?

Je ne savais que répondre, il haussait les épaules et me laissait. Ainsi livrée à moi-même, je parcourais la campagne, partagée entre les conseils de M. Coulandot et les conseils de l'abbé Guérand. Que la terre où nos premiers pas ont tremblé se fait tendre à nos cœurs pesants ! Jamais cette nature si pauvre, si ingrate, ne m'avait paru plus belle : le printemps, qui lui apportait la vie, la rendait charmante, douce, délicate, et sa propre

mollesse m'alanguissait... J'étais dehors tout le jour : je m'enfonçais dans les bois, au hasard des petits chemins qui se perdent dans les fougères et dans les ronces... les bourgeons éclataient sur les branches ; les violettes, les muguets, les nénuphars embaumaient l'air. Je revenais par les prés et les labours, à l'heure où descendait le crépuscule... J'avais chassé toute pensée douloureuse, comme si je devais toujours vivre là, au milieu des champs et des forêts, oisive, sans désir, sans rêve.

Une lettre de Paris secoua ma torpeur : la confiserie du boulevard Malesherbes qui avait promis de m'écrire me commandait quatre-vingts sacs de bonbons pour le mois d'août. Cette lettre me causa quelques minutes de joie... mais cette joie fut courte ! Je calculai les frais exigés par une telle commande... Il faudrait employer une ouvrière. A qui demander de l'argent ? Je ne pouvais m'adresser ni à mon père ni à ma mère. L'image de madame de Lure flotta dans mon esprit. Si j'allais la trouver... elle était si bonne... mais tout aussitôt je me vis devant elle... je n'oserais jamais... Non, tout était inutile. Il fallait retourner au

magasin. Dans quelques jours j'écirais à M. Coulandot.

Je n'eus pas à lui écrire. Il arriva un après-midi à Gernin. Une voiture de paysan s'arrêta devant la porte et M. Coulandot en descendit. Je courus vers lui...

— L'abbé Guérand, dit-il, est venu chez moi. Oui, c'est lui qui est venu... Nous avons parlé longtemps de vous, et je suis de son avis maintenant... Vous devez encore tenter la chance à Paris. L'abbé Guérand m'a dit combien il aurait désiré vous savoir dans une de ces pensions de famille que dirigent certaines dames de la société. Et justement une de mes nièces, qui préparait l'an dernier une agrégation de lettres, habitait au faubourg Saint-Antoine un cercle réservé, pour des conditions très modestes, aux jeunes filles françaises et étrangères. Elle m'a envoyé tous les renseignements... voulez-vous y aller ?

— Mais, lui dis-je tristement, cela ne suffit pas...

— Ah ! fit-il, je comprends, mais j'ai là quelque chose à vous remettre de la part de l'abbé...

Et me tendant une enveloppe :

— ... Voici cinq cents francs.

— Mais je ne veux pas, je ne peux pas accepter ! m'écriai-je.

— Pourquoi donc ?

— L'abbé Guérand donne le peu qu'il a aux pauvres de la ville. Je n'ai pas le droit de les frustrer. Je suis jeune, je suis valide...

— Mademoiselle Claire, hier soir, j'ai aperçu chez un antiquaire de la rue Verrerie la grosse commode renflée aux appliques de cuivre qui était dans le cabinet de l'abbé Guérand. Cette enveloppe contient la somme que lui a payée l'antiquaire. Mais l'abbé ne vous la donne pas, il vous la prête, et il entend bien que vous la lui rendiez un jour.

M. Coulandot toussa deux ou trois fois.

— Et maintenant, êtes-vous décidée ?

— Je partirai après-demain.

XI

— Voici votre chambre, mademoiselle Fournier, me dit en s'effaçant au premier étage devant une porte étroite la vieille demoiselle qui me conduisait, mademoiselle Cendre.

C'était une chambre claire, tapissée d'un joli papier bleu. Elle donnait sur un grand jardin calme, et de la vigne vierge s'enroulait le long de la fenêtre autour de ficelles bien tendues. Un lit en fer, une armoire et une toilette en pitchpin, une table et une étagère, un fauteuil de cuir, une chaise formaient tout l'ameublement. Des roses blanches s'épanouissaient dans un vase de porcelaine.

— Ce sont les jeunes filles du cercle, reprit mademoiselle Cendre, qui vous offrent ces fleurs.

Puis elle ajouta :

— Voulez-vous que nous visitions la maison ?

On apportait la malle.

— Le garçon, dit-elle, la mettra dans un cabinet voisin. Ainsi, elle ne vous gênera pas.

Petite, ses cheveux bruns grisonnant, mademoiselle Cendre marchait d'un pas rapide, un peu voûtée, et la tête inclinée. Son visage déjà ridé gardait une sorte de gaieté désabusée : si vifs et si enjoués que fussent ses yeux, il y avait sur ses lèvres un sourire triste qui avouait les regrets mal étouffés d'une âme déçue. Elle avait de silencieuses chaussures en drap et un de ces amples corsets qui élargissent la taille. Une poche cousue sur le côté de la robe contenait un trousseau de clefs qui remuaient, et la ceinture de son corsage ne pouvait pas s'appliquer sur la ceinture de la jupe. Comme la directrice ne venait au cercle que deux ou trois après-midi par semaine, mademoiselle Cendre l'y remplaçait avec le titre de secrétaire générale. Elle y habitait depuis la fondation, debout dès l'aube et couchée la dernière, veillant à tout, recevant et installant les nouvelles pensionnaires, composant les menus des repas, ordonnant et réglant tous les achats ; son activité était inimaginable.

Tout d'abord, nous traversâmes un long cou-

loir, où se trouvaient une dizaine de chambres pareilles à la mienne et que terminait une salle de bain un peu exigüe... Elle ouvrait une porte : « Vous voyez », disait-elle, puis la refermait et en ouvrait une autre. L'escalier était un vieil escalier de pierre avec une rampe en fer forgé. Mademoiselle Cendre, fière de toutes les beautés de la maison, ne manqua pas de le vanter. « Il est ancien », expliqua-t-elle. Tout à coup elle se tut : quelqu'un montait. Elle se pencha, eut un sursaut, puis descendit au galop. Bientôt j'entendis sa voix irritée :

— Mais non, mais non, monsieur, il faut vous en aller au salon. Les hommes n'ont pas le droit de monter dans les appartements.

Quand elle me rejoignit, sa figure était rouge, mais elle ne me fournit aucun détail, et notre promenade continua. Dans la cour d'entrée, à gauche, on avait construit le réfectoire. De longues tables étaient rangées les unes derrière les autres, déjà dressées pour le repas du soir : sur une nappe très blanche, devant les verres sans pied et la serviette serrée dans un rouleau de bois, les couverts, en métal anglais, étaient disposés à intervalle régulier.

— Voici votre place, fit mademoiselle Cendre, en indiquant à la première table le couvert du milieu. Vous verrez comme on est bien.

Elle poussa encore une porte : c'était une vaste pièce, toute meublée de petites tables, que chargeaient des livres, des revues, des encriers et du papier. Un canapé de velours occupait le fond, et trois ou quatre fauteuils semblaient perdus au milieu de la salle. Une table, isolée des autres, disparaissait sous des jeux de dames, de jacquet et d'échecs.

— C'est le salon, dit avec orgueil mademoiselle Cendre.

Par les fenêtres, très hautes, on n'apercevait que les fleurs et le feuillage du jardin. Des jeunes filles lisaient, assises sous les arbres. On se croyait loin de Paris, très loin, en pleine campagne, et non au milieu du quartier Saint-Antoine.

— Vous verrez comme on est bien, répéta mademoiselle Cendre.

Les titres des revues m'étaient inconnus ; arides et graves, elles étudiaient presque toutes des problèmes sociaux ou politiques. C'était donc là ce que lisaient les pensionnaires du cercle !

Comme je m'effrayais de mon ignorance et des humiliations que sans doute elle me causerait, mademoiselle Cendre me toucha le bras :

— Maintenant, il faut remplir quelques formalités.

Elle m'emmena dans un petit bureau, près du salon, puis elle chercha une paire de lunettes, l'assujettit tout contre les yeux, essuya une plume légèrement à un petit éléphant de peluche et la trempa dans un encrier de verre. Alors commença un véritable interrogatoire. Mon nom, mon âge, le lieu de ma naissance, la demeure de mes parents, la durée de mon séjour à Dijon et à Malakoff, mademoiselle Cendre ne me fit grâce d'aucune question, inscrivant d'une écriture menue chaque réponse sur un gros registre noir. L'interrogatoire terminé, elle me pria de lui verser l'argent du premier mois, cinquante francs.

— Pour la nourriture, ajouta-t-elle, vous payez à la carte ce que vous mangez.

Elle releva ses lunettes sur le front, et le porte-plume en l'air :

— Avez-vous un frère ?

— Non.

— Les seules personnes de l'autre sexe qui peuvent rendre visite aux jeunes filles et uniquement dans le salon, ce sont les pères et les frères.

Elle piqua le porte-plume dans une houppe de crin, glissa ses lunettes dans un étui.

— Ces petites formalités, dit-elle, ont leur importance.

A ce moment, la directrice la demanda.

— On dîne à sept heures et demie, fit-elle.

Et elle me laissa.

Quand retentit la cloche du dîner, mademoiselle Cendre, qui m'attendait au bas de l'escalier, m'accompagna jusqu'au réfectoire.

— Voici une nouvelle amie, dit-elle aux jeunes filles.

Aussitôt les plus proches me tendirent la main, tandis que les autres me saluaient avec un petit mouvement aimable de la tête. La plus jeune comptait vingt ans, et la plus âgée vingt-cinq. Aucune ne se distinguait par une remarquable beauté. Leur visage réfléchi avait seulement la fraîcheur propre à leur âge, et leurs robes étaient les plus simples du monde. Beaucoup exerçaient déjà des professions ou des métiers ; certaines étaient

dactylographes, institutrices... d'autres préparaient des examens ; quelques-unes étaient étrangères. Celle qui se tenait à ma droite, une grande fille blonde aux yeux bleus, causa tout de suite avec moi : elle s'appelait mademoiselle Vasseur et courait le cachet en ville. Comme elle me nommait ses voisines, une jeune fille, plus jolie que les autres, me regarda tendrement. Mademoiselle Vasseur nous présenta l'une à l'autre : c'était une provinciale comme moi, mademoiselle Nollens, qui se destinait à l'enseignement. Une pensionnaire arriva en retard, vêtue avec moins de recherche encore et de manières plus libres, mademoiselle Bernard, une orpheline riche de quelques rentes et qui vivait au cercle dans la plus complète indépendance, consacrant aux œuvres socialistes son temps et son argent. La carte du dîner offrait à notre choix deux potages, deux viandes, deux légumes, deux desserts, pour des prix modestes. Chacune proportionnait son repas à l'état de sa bourse. Une domestique servait par table. Le bruit des voix fut à un moment si fort que mademoiselle Cendre réclama un peu de calme, mais personne ne l'écouta.

J'étais pour la première fois au milieu de jeunes filles, et celles-ci ne parlaient guère de ce qui passionne d'habitude la vingtième année : l'amour, la toilette, le plaisir. Leurs conversations étaient d'un tour singulier. Il y avait chez presque toutes un besoin extrême d'analyse et de discussion : elles s'analysaient elles-mêmes, comme elles analysaient leurs professeurs, leurs élèves, leurs patrons, et elles discutaient librement, et avec âpreté parfois, des sujets scientifiques et sociaux. Éprises du peuple, soit parce qu'elles en sortaient, soit parce que volontairement elles s'éloignaient des classes aisées auxquelles elles appartenaient, elles méprisaient tout ce qui méprisait le peuple. On découvrirait chez elles de la révolte et de la vanité, avec un désir de dévouement peut-être encore trop théorique, mais elles devaient s'aimer facilement et facilement s'entr'aider. Elles étaient mobiles d'ailleurs, sérieuses comme des hommes, et tout à coup éclatant de rire pour la cause la plus futile, comme de petites filles.

Après le dîner, la plupart se réunirent dans le salon. Mademoiselle Cendre avait fait allumer les becs de gaz ; mais, comme ils étaient rares, la

semi-clarté qu'ils répandaient laissait dans l'ombre certaines parties de la salle qui, malgré sa grandeur, devenait ainsi presque intime. Les unes lisaient, d'autres jouaient, quelques-unes se promenaient dans le jardin. Mademoiselle Nollens s'assit auprès de moi.

— Voulez-vous que nous causions un peu ? me dit-elle.

Sa voix était un peu alanguie, comme ses yeux.

— Mais oui.

— Alors vous êtes arrivée aujourd'hui ?

— Oui, cet après-midi.

— Moi, je suis arrivée en avril. J'étais auparavant sous-maîtresse dans un lycée de filles... mais je n'avais pas le loisir de travailler. Je suis une fille de cultivateurs, mes parents habitent le Morvan... Pour mon malheur, j'étais intelligente. Alors, après mon certificat, on m'a conservée à l'école, puis on m'a accordé une bourse pour le lycée. J'avais toujours la malchance d'être l'élève la plus forte... Moi, j'aimais la campagne, la ferme, mais ça flattait mon père que sa fille fût un jour professeur... Je n'ai pas de volonté, je cède toujours... Aussi je n'ai jamais vécu une heure comme

je l'aurais désiré. Maintenant il faut que je sois reçue l'an prochain à Sèvres... et je continuerai à mener avec soumission une existence que je déteste.

— Je suis aussi une fille de cultivateurs...

Je lui racontai brièvement les années écoulées. Elle m'écoutait, les mains croisées, et parfois elle m'interrompait en disant : « Oh ! oh ! » sur un ton à la fois étonné et pitoyable, puis elle arrangeait d'un geste pressé ses cheveux blonds un peu défaits et reprenait sa pose attentive. Tout d'abord j'éprouvais de l'orgueil parce qu'elle m'écoutait avec tant d'intérêt, j'entendais moi-même les phrases de mon récit, et je m'efforçais de les rendre saisissantes. Puis, tout naturellement, je ne vis plus dans cette attention muette que le prélude charmant d'une amitié nouvelle.

— Voulez-vous que nous soyons amies ? fit-elle.

— Mais oui, je le veux bien.

Le salon était désert, les jeunes filles gagnaient la fraîcheur du jardin. Nous restions seules dans l'embrasement d'une fenêtre.

— Vous verrez, dit-elle, comme on est bien ici.

— C'est la phrase de mademoiselle Cendre...

— Oh ! c'est notre phrase à toutes.

— Est-ce un cercle protestant, ou un cercle catholique ?

— Oh ! mon Dieu, je ne sais pas très bien. Parmi les dames du comité, les unes sont protestantes, les autres sont catholiques... il y a même une juive, et il y en a aussi qui ne pratiquent pas... Mais ces dames ne pensent pas à recruter des prosélytes ou à exciter les croyances endormies... Elles ont fondé ce cercle, voilà cinq ans, afin de procurer un asile à des jeunes filles comme vous et moi... Que nous pratiquions ou non une religion, personne ne s'en inquiète... Tenez, mademoiselle Vasseur, une catholique convaincue, est très liée avec mademoiselle Bernard, qui est, elle, selon son expression, une libérée. Elles discutent très souvent, et je parierais qu'en ce moment...

Mademoiselle Vasseur et mademoiselle Bernard se promenaient en effet dans le jardin. Elles passèrent devant notre fenêtre. Mademoiselle Bernard argumentait et mademoiselle Vasseur secouait la tête d'un air moqueur.

— Et vous ? lui dis-je.

— Oh ! moi, je ne fréquente plus les églises. Ma foi n'est pas assez solide, mais je ne manque jamais le matin et le soir de prier la Sainte Vierge... une prière que les sœurs m'ont apprise autrefois.

Elle me contemplait.

— Vous, vous êtes une fanatique, ou bien vous ne croyez plus du tout... Mais ce n'est pas la voix sage de la raison qui vous guide, ce sont les premiers mouvements de votre cœur.

— Pourquoi cela ? dis-je stupéfaite. J'ai cessé pourtant de prier Dieu, parce que l'homme le meilleur que j'aie connu ne croyait pas en lui ; son exemple me prouvait qu'on pouvait être vertueux sans religion. La raison seule m'a guidée.

— Je ne peux pas croire que la raison seule guide vos actions. Votre visage est maigre, avec des lignes accusées ; il y a dans vos yeux une flamme...

Mademoiselle Cendre entraînait de son pas silencieux :

— Mesdemoiselles, dix heures sonnent, je vais éteindre...

Nous nous étions levées. Mademoiselle Nollens tendit la main à mademoiselle Cendre :

— Au revoir, mademoiselle Cendre, et bonne nuit.

— Est-ce que je puis vous embrasser ? me dit mademoiselle Nollens devant ma chambre.

Puis, comme nous nous séparions, elle ajouta :

— Je voudrais que vous m'aimiez comme je sens déjà que je vous aime.

Elle se tut un instant, puis elle dit :

— Je m'appelle Marie.

Je n'ai jamais dormi une nuit plus douce ; mais le lendemain me réservait une première tristesse. La patronne de la confiserie, qui m'avait commandé les sacs de bonbons, était morte subitement, et comme elle n'avait pas d'enfants, les héritiers procédèrent à la liquidation. Tous mes projets d'avenir follement bâtis s'écroulaient. Le cercle me sauva de la misère. On sut mes terreurs, et les jeunes filles voulurent que je leur montrasse mes modèles. Mademoiselle Cendre, le bras maternellement passé autour de ma taille, jetait à chaque objet de petits cris d'admiration. En une demi-heure, on me fit tant de commandes que mademoiselle Cendre dut en écrire la liste. Comme je cherchais

dans le quartier un magasin où m'approvisionner de soie et d'étoffes, elle me loua, rue des Archives, celui de M. Rubinet. Puis, quelques jours plus tard, elle me procura une ouvrière à la semaine.

Mademoiselle Vasseur connaissait, rue de Châteaudun, M. Léon Dalbrin, le propriétaire d'un vaste magasin de nouveautés. Un jour, comme elle portait un de ces cols à pendentif que je lui avais brodé au point à l'aiguille, il s'enquit tout surpris de l'endroit où elle avait bien pu l'acheter. Elle s'amusa d'abord à exciter sa curiosité, puis me nomma. Il la pria de me conduire chez lui. C'était un garçon blond, un peu bedonnant, aux cheveux ras, à la moustache maigre, avec des yeux bleus très durs, les pommettes rosées, les lèvres minces. Il me reçut en homme affairé, examina mes échantillons, en rangea quelques-uns de côté, repoussa les autres, me dit simplement : « Trois douzaines de ceux-ci, une douzaine de ceux-là, quatre de ceux-ci encore... », me salua et disparut. Je ne prêtai pas attention à la brusquerie de ses manières, trop heureuse d'obtenir cette commande. Seulement, plus tard, il me questionna sur mon passé, et sur l'avenir que j'espérais me créer...

Son regard me gênait... Un soir, à table, mademoiselle Vasseur me dit tout haut :

— Eh bien, mademoiselle Claire, vous avez conquis monsieur Dalbrin... Il ne tarit pas en éloges sur vous. Oui, oui, vous avez produit une profonde impression sur lui.

Toutes les jeunes filles riaient. Mademoiselle Nollens se pencha vers moi :

— Il vous aime peut-être ? dit-elle en baissant la voix.

L'amour ! comme ce mot-là sonnait d'une façon bizarre dans ce cercle à la fois sévère et joyeux. L'âme d'une femme demeure toujours prompte aux nouvelles illusions. Si durement que le destin l'ait traitée, sa première naïveté lui laisse en disparaissant le triste don des espérances successives : elle sait la tristesse de la vie et cependant elle ne se déprend jamais d'espérer sans cesse autre chose. La plupart des jeunes filles qui m'entouraient ne songeaient pas à l'amour : du moins libérées de la décevante domination qu'il exerce à l'ordinaire, elles ne considéraient pas qu'il fût le principal objet de l'existence. Celles-là même qui reconnaissaient son pouvoir ne voulaient se

soumettre qu'à un amour consacré par les lois, et les plus révoltées contre la société n'auraient pas consenti à s'unir librement à un homme, trop certaines que cette société lui permettrait de les déshonorer, puis de les abandonner, sans qu'il encourût le moindre blâme : l'homme leur apparaissait un ennemi contre les lâches entreprises duquel il fallait se défendre par tous les moyens possibles. Tout d'abord de pareils principes m'étonnèrent jusqu'à l'indignation : trop souvent encore je regrettais d'avoir, en opposant mon orgueil au désir de Lucien, accompli mon propre malheur. Le remords d'avoir perdu par ma seule volonté la possession des plus grandes joies me portait à défendre toutes celles qu'on juge des égarées, parce qu'elles cèdent aux mouvements de leur cœur. On riait de m'entendre : « Mademoiselle Claire, disait-on, c'est une romanesque. » Mademoiselle Nollens seule m'approuvait en inclinant ses longues paupières. Puis, sans même m'en apercevoir, je devins peu à peu moins romanesque. Il est vrai que les soucis du présent me forçaient à songer moins fortement au passé. Le souvenir de Lucien s'endormait : les traits même de son visage

s'effaçaient, comme si une ombre les couvrait, chaque jour plus épaisse. Bientôt il me sembla que la vie pouvait devenir passionnante sans que l'amour s'y mêlât, et qu'il n'était point nécessaire, pour goûter un tranquille et noble bonheur, qu'un homme occupât notre pensée, ou partageât notre destinée. Oui, j'ai pensé cela, sous la lente influence de mes compagnes. Le travail exigeait toute leur énergie et absorbait tous leurs instants : l'ambition d'apprendre soutenait les unes ; les autres, éprises avant tout d'indépendance, désiraient tenir de leur propre labeur les moyens de vivre ; d'autres ne rêvaient que de pouvoir un jour répandre le bien autour d'elles et propager des idées qui leur étaient chères ; toutes repoussaient avec mépris la sujétion honteuse où la société place les femmes, soit qu'elles attendent des hommes la nourriture quotidienne, soit qu'elles tremblent d'émotion entre leurs bras. Je vivais comme elles petitement, mais sûrement, de ce que je gagnais, j'ai pensé cela comme elles... Gaies, elles prétendaient que leur gaieté naissait du calme de leur cœur... Leur vie était simple, régulière, et elles la trouvaient belle, parce que

chaque jour leurs efforts les approchaient davantage du but qu'elles tendaient à atteindre. La jeunesse de certaines pourtant attirait les regards... Oui, j'ai pensé cela... L'une se maria : elle épousa sans l'aimer un professeur. Maintenant, je ne les comprends plus. J'aime bien mieux vivre toute seule jusqu'à ma mort, que d'épouser un homme sans l'aimer. Toute seule, je peux au moins espérer l'amour : espérer l'amour c'est encore vivre d'amour.

Au mois d'août, le cercle fut désert. Mademoiselle Nollens seule ne partit pas en vacances, et souvent nous sortions ensemble. Comme son instruction ne lui enlevait pas sa simplicité, elle était une compagne délicieuse. Nous visitions les musées, les monuments, tout comme des provinciaux débarqués d'un train de plaisir. Mademoiselle Nollens ne ressemblait guère aux autres jeunes filles. Son corps frêle abritait mal un cœur fragile. Elle avait une âme mélancolique, à la fois effrayée et attirée par la vie. Comment pourrait-elle supporter l'âpre destinée qu'on lui réservait ? J'avais toujours imaginé une institutrice sous les traits d'une pauvre fille flétrie, habillée d'une façon

ridicule, un lorgnon sur le nez, délaissée et revêche. Celle-là possédait tout le charme d'une délicate jeunesse, et aussi, répandue sur toute sa personne, une grâce craintive... Qu'elle aurait peu de courage, si l'amour la surprenait ! Certains soirs, où nul souffle n'agitait les arbres du jardin, à l'heure pleine de mystère où l'on parle à voix basse, tout l'amour qu'elle rêvait sans doute gonflait déjà son cœur et alourdissait ses pas. Puis tout à coup elle changea ; elle demeura silencieuse... elle me fuyait... et si je voulais pénétrer son secret, elle me disait simplement : « Je n'ai rien, je n'ai rien », mais parfois elle pleurait.

Un jour, avant le dîner, comme j'entrais dans sa chambre, elle sanglotait, le front dans les mains. Je me précipitai vers elle. Elle me regarda comme pour m'implorer, puis, tendant les bras :

— Claire, Claire, balbutia-t-elle...

Elle se serrait contre moi et gémissait ainsi qu'une enfant. Je l'embrassais et je répétais : « Ma petite Marie, ma petite Marie », mais elle n'entendait rien et ne pouvait que redire mon nom. J'aperçus alors une lettre sur la table :

— Est-ce que cette lettre ?... demandai-je.

— Oui, s'écria-t-elle... c'est la lettre... il se marie, il est marié depuis une semaine.

Ses larmes redoublaient. Je ne comprenais rien aux mots qui lui échappaient avec un tel désespoir.

— Mais qui ça ?... Qui donc se marie ?

— Louis...

Elle ajouta :

— Oui, c'est vrai, vous ne saviez pas...

Je n'osais pas l'interroger, confondue par cette douleur dont je démêlais mal la raison. Sans doute aimait-elle dans son pays un jeune homme qui lui avait promis de l'épouser et mentait à sa promesse.

— Oh ! c'est tellement simple, dit-elle... Je l'ai connu à l'université, alors que j'étais encore répétitrice au lycée. Un jour, nous nous sommes parlé à la bibliothèque... Il préparait une thèse de doctorat... Je l'ai tout de suite aimé... Lui aussi il m'aimait, du moins je l'ai cru... Et puis il me parlait comme jamais on ne m'avait parlé. Et puis je suis devenue sa maîtresse... Oh ! je savais bien que je faisais mal... Mais je n'avais pas de regret.

Elle ne pleurait plus... De temps en temps seulement un hoquet brisait sa voix...

— Ma chérie, lui disais-je, ma chérie, du courage...

— Oh ! je n'ai pas de courage, je ne peux pas avoir de courage... Et maintenant vous ne m'aimerez plus.

Des larmes jaillirent de mes yeux, je la pressais dans mes bras, je couvrais son pauvre visage de baisers. Ah ! je la chérissais bien plus et bien mieux, depuis qu'elle souffrait pour avoir trop aimé. Celles dont le cœur se domine exigent peut-être l'admiration ; celles que vainc la faiblesse de leur cœur, celles-là seulement emportent la tendresse. Elle ne voulut pas se rendre au réfectoire. Je l'aidai à se déshabiller, je la bordai dans son lit, et je restai à son chevet.

— Et je ne savais rien, disait-elle ; je n'étais qu'une distraction pour lui... Depuis un mois je ne l'avais pas vu. Il m'avait dit qu'il s'en allait à la campagne. Et tout à l'heure j'ai reçu sa lettre.

La cloche sonna le dîner. Elle me demanda d'ouvrir la fenêtre, car elle étouffait. Les premières étoiles brillaient dans la nuit tiède... Elle s'endormit en me tenant la main.

XII

UN an s'écoula, dans cette fuite régulière et calme des heures dont naguère l'abbé Guérand me vantait le charme modeste, et ce fut de nouveau l'automne. La vigne vierge, qui s'enroulait le long de ma fenêtre, rougit ; les dernières roses blanches laissèrent tomber leurs pétales flétris, et le jardin, que les pluies détrempaient, s'emplit de tristesse. Je me rappelle que le premier jour où j'étais entrée dans ma chambre, elle m'avait paru délicieuse : si petite, ne contiendrait-elle pas dans l'avenir, m'étais-je demandé, un grand bonheur ? Le bonheur ! combien je l'avais désiré, poursuivi ! Un instant je l'avais presque tenu, puis je l'avais rejeté. Alors que je pénétrais dans une demeure où tout m'était étranger, c'était encore vers lui que s'élançait ma pensée : ne le retrouverais-je plus jamais ? Hélas ! ce rêve, mon cœur, en cet instant même où il s'y abandonnait, le savait irréalisable.

Parce que j'avais à peine connu Lucien, il restait l'être merveilleux qu'on ne rencontre jamais deux fois. J'aimais l'amour, et sans doute je ne pourrais jamais plus aimer. Je ne savais pas encore que les anciennes amours elles-mêmes ne renaissent pas, et que la beauté du passé n'est souvent que l'œuvre de notre imagination.

Un matin d'octobre, vers onze heures, une semaine environ avant la Toussaint, je regagnais le cercle par la rue du Cloître-Notre-Dame. Le ciel était bas, gris et compact ; il pleuvait, une pluie fine et glacée ; les maisons semblaient toutes noires ; je me hâtais. Soudain, comme j'atteignais la grille qui entoure le square de l'Archevêché, une voix m'appela : « mademoiselle Claire, mademoiselle Claire », faiblement d'abord, puis si forte que je me retournai malgré moi. Un cri de stupeur m'échappa : Lucien Lamastre était devant moi. Comme il avait changé ! Ce n'était plus cet homme élégant et robuste, au visage tourmenté, à la bouche amère, aux gestes impérieux, qui m'avait tout de suite dominée. Tout en lui exprimait une lassitude infinie, et comme un dégoût de toutes choses ; déjà il se voûtait, ses cheveux grison-

naient, il était vieux. Quels vils plaisirs avaient ainsi irrémédiablement détruit sa jeunesse ! Et j'avais pitié de lui comme d'un malheureux, mais il ne se mêlait pas d'amour à ma pitié.

Il dit, sans me regarder :

— Je vous ai aperçue, tandis que vous traversiez la place Notre-Dame, et je vous ai suivie.

Comme je me taisais, il reprit :

— Je voudrais seulement quelques minutes...

Il n'acheva pas, il était entré dans le square, et j'y étais entrée avec lui. Il n'y avait personne. Les feuilles mortes couvraient le sable, où nos pas enfonçaient, les branches des arbres étaient complètement dénudées, la pluie devenait plus violente et, tachés de boue, sans couleurs, les bégonias, au-dessus desquels s'élevait une Vierge de pierre, pliaient et se brisaient sous le poids de l'eau ; de la Seine montaient des fumées. Un sergent de ville, la tête cachée par son capuchon, allait et venait sur le trottoir.

J'avais parfois supposé que je rencontrerais peut-être Lucien à Paris, je l'avais même espéré, et je me figurais que cette rencontre, si elle se produisait, me bouleverserait... Il serait près de moi,

il me parlerait, il m'aimerait encore : ah ! combien j'avais peur d'être faible !... Ce jour était venu, il n'y avait en moi qu'une calme mélancolie... Et je me rappelais mes larmes, mes souffrances, mon désespoir... j'avais pleuré à cause de lui, et j'avais souffert, et je m'étais désespérée, à cause de lui, à cause de lui. Il était maintenant près de moi, je ne pleurais pas, je ne souffrais pas, je ne me désespérais pas... il n'y avait que le vide dans mon cœur.

— Êtes-vous heureuse ? me demanda Lucien.

— Je ne suis ni malheureuse, ni heureuse, lui dis-je.

— Vous habitez encore Dijon ?

— Non.

— Vous êtes de passage à Paris ?

— Non.

— Vous y êtes fixée ?

— Oui.

— Pour toujours ?

— Pour toujours, je pense.

— Depuis longtemps ?

— Depuis un an.

— Et qu'y faites-vous ?

Je le lui expliquai en quelques mots. Il hochait la tête, tandis que je lui racontais mon départ de Dijon, et mon installation au cercle. Il m'interrogeait, je lui répondais : c'était la triste et banale conversation que peuvent avoir deux êtres qui ne sont rien l'un pour l'autre. Si quelque client familier de M. Coulandot m'eût croisée dans Paris, il m'eût, après m'avoir saluée, ainsi questionnée. Pourquoi Lucien m'avait-il suivie ? pourquoi m'avait-il abordée ? Je sentais bien que non seulement il ne m'aimait plus, mais aussi qu'il ne conservait même pas de notre passé un tendre souvenir. Était-ce la curiosité qui l'avait poussé vers moi ? Était-ce un autre sentiment ? Je n'en sais rien, et je ne suis jamais arrivée à le savoir. Nous tournions autour de la Vierge de pierre, comme naguère autour du puits de Moïse. Une femme du peuple traversa le jardin, s'arrêta à la porte et regarda tout étonnée ces lents promeneurs que la pluie ne chassait pas : elle a cru sans doute que nous étions des amoureux, car avant de s'en aller elle sourit doucement.

— Et vous, dis-je à Lucien, que faites-vous à Paris ?

Il eut un mauvais sourire.

— J'ai recommencé la vie que j'y menais autrefois.

Comme j'étais silencieuse, il ajouta, sur un ton méprisant :

— Je ne suis pas né décidément pour les chastes amours.

Il dit encore :

— Si je vous avais épousée, comme vous l'exigiez, vous m'auriez vite détesté, car j'aurais vite cessé de vous aimer... Nous nous étions trompés sur nous-mêmes, et c'est justement que la vie nous a séparés.

Était-il sincère ? mentait-il ? voulait-il m'éprouver ? voulait-il me faire du mal ? Pourquoi avait-il eu ce besoin de me parler ? Je me figure qu'il ne me pardonnait pas de lui avoir résisté autrefois et qu'il désirait se venger et m'humilier, en raillant notre ancien amour, en le ramenant à une simple et courte erreur, en me laissant comprendre aussi qu'il s'était adonné au plaisir avec une passion nouvelle, et que l'amour ne valait pas le plaisir.

Que m'importait ce qu'il disait ? Que m'importait ce qu'il pensait ? J'étais à ses côtés, et j'étais

si loin de lui ! Je revoyais un parc désert, où les feuilles jaunies finissaient de pourrir, mais dont les tilleuls portaient déjà de tout petits bourgeons. J'étais au bord d'une rivière silencieuse, devant un manoir solitaire, en face de prairies que baignaient lentement les premières brumes du soir, et j'attendais Lucien. De quels coups précipités battait mon cœur ! Il venait : maintenant nous marchions à travers le Parc ; parfois nous nous touchions ; puis nous nous asseyions sur un vieux banc de pierre... l'ombre s'épaississait... il prenait mes mains. Il me semblait alors que je rêvais... Oui, c'était un rêve, un beau rêve, un rêve si court, dont il ne me restait que des souvenirs... L'homme que j'avais aimé n'existait plus... Ce n'était pas celui qui était là, si près de moi, et me parlait : ce n'était même pas son fantôme. Je ne reconnaissais ni sa voix, ni ses yeux... Pourquoi me serais-je étonnée qu'il ne m'aimât plus, puisqu'il n'était pas celui que j'avais adoré ? et pourquoi en aurais-je souffert ?

Midi sonna ; la rue se remplit d'ouvriers, le jardin fut envahi.

— Adieu, lui dis-je.

Il me tendit la main ; je ne voulus pas lui refuser la mienne, il la prit et la retint un moment.

— Vous ne me dites rien ? demanda-t-il.

— Je n'ai rien à vous dire, lui répondis-je.

Une larme mouilla ma voilette ; je n'avais jamais pensé que mes lèvres pourraient un jour prononcer de tels mots ; il ne vit pas que je reprenais des pleurs.

— Adieu, dit-il brusquement.

Et nous nous séparâmes.

Je ne l'ai jamais revu, et, bien qu'il sût où j'habitais à cette époque, il n'a jamais tâché de me revoir ; j'ai toujours ignoré ce qu'il était devenu, et je n'ai jamais essayé de dissiper cette ignorance... Il se cachait dans mon cœur un deuil mystérieux... j'avais aimé un homme qui pour moi était mort... Dans mes heures de tristesse, comme dans mes heures de résignation, c'est toujours de celui-là seulement que j'évoquais la mémoire... En cet instant même où j'écris ces lignes, je ne me suis rappelé que difficilement l'image du passant que j'avais rencontré près de Notre-Dame.

Ce fut en ce temps-là que je me liai davan-

tage avec mademoiselle Bernard. Je ne m'étais pas tout d'abord sentie attirée vers elle. Grande, maigre, le parler dur, toujours agitée, elle m'étonnait à la fois et m'effrayait. Ses allures masculines, son mépris de la toilette, son besoin continuel de dogmatiser et de prêcher, me paraissaient aussi plus volontaires que naturels : ne se composait-elle pas un personnage afin d'acquérir de l'originalité ? A plusieurs reprises, elle avait essayé de causer longuement avec moi : elle avait beaucoup lu, et beaucoup de livres étrangers, des livres de philosophie, de sociologie, et d'économie politique ; les théoriciens du socialisme, et même les théoriciens de l'anarchie, n'avaient plus de secrets pour elle ; je n'étais pas de taille à la suivre dans les conversations où elle s'engageait avec une ardeur inconcevable. Peu à peu cependant je découvris que, sous des dehors si pédants et si rudes, elle cachait la meilleure âme du monde, et qu'elle faisait le bien, simplement, sans le dire, tout comme une petite sœur des pauvres. Elle était d'une famille bourgeoise et aisée. La mort avait enlevé sa mère très tôt ; d'un caractère indépendant jusqu'à l'excès, mademoiselle Bernard n'avait

pas supporté de vivre avec son père ; non seulement il avait des idées et des préjugés qu'elle détestait, mais il voulait encore les lui imposer. Quand elle fut majeure, elle se sépara de lui pour vivre à son gré, selon ses goûts et ses principes : elle avait ainsi été une des premières pensionnaires du cercle. Ce fut là qu'elle commença à s'instruire, comme elle l'entendait, fréquentant la Sorbonne et le Collège de France ; puis, déçue par l'enseignement qu'elle y trouvait, elle fréquenta les universités populaires, les cercles d'études, allant partout où l'on établissait sur les ruines de la société présente l'architecture de la société idéale. C'était une drôle et brave personne : elle entassait de force dans son esprit bien plus qu'il ne pouvait contenir ; tant de choses s'y classaient plus ou moins, au petit bonheur ; elle se figurait qu'à notre époque on ne pouvait secourir les hommes que si l'on avait lu Darwin, Spencer, Karl Marx, Kropotchine, et beaucoup d'autres dont j'ignorais jusqu'au nom. Elle eût donné ses chaussures à un mendiant qui n'aurait pas eu de souliers, mais elle se fût irritée violemment, si on lui eût insinué qu'elle accomplissait là un acte de

charité toute chrétienne. Bien qu'elle eût des rentes, elle n'avait presque jamais d'argent, car tout ce qu'elle possédait s'en allait aux malheureux. Étrange assemblage de bonté passionnée, de fausse intellectualité, de candeur et d'affectation !

Mademoiselle Bernard avait fondé aux environs de la Roquette un dispensaire où elle passait presque toutes ses matinées. Elle m'y conduisit. Nous montions une rue longue, étroite, la rue de Charonne. Les débits de vin y sont innombrables, et sur les comptoirs de zinc on ne voit que petits verres d'alcool et grands verres d'absinthe. Des femmes en cheveux, les pieds traînant dans des savates, un filet à la main, y venaient, leurs provisions achetées, boire un coup. Mademoiselle Bernard me disait, avec le lyrisme d'un poète, la beauté du peuple, la beauté de ses sentiments, la beauté des quartiers qu'il habite, comme la beauté des vêtements qu'il porte. Des enfants dépenaillés jouaient sur la chaussée : de temps en temps une maman surgissait, les poings sur les hanches, criait, glapissait ; l'enfant ne répondait pas ou s'avancait d'un pas rancunier ou

répliquait une injure ; la maman hurlait, tapait et ramenait le gamin par l'oreille. Mademoiselle Bernard célébrait jusqu'aux vertus des malandrins. Dans sa naïveté enthousiaste elle confondait le peuple avec les voleurs et les criminels : on était du peuple à ses yeux dès que, selon une vulgaire et saisissante expression, « on marquait mal ». Elle croyait à la bonté des assassins, et n'accusait de leurs forfaits que la société.

Nous entrâmes, tout en haut de la rue, dans un passage, où s'écrasaient les unes contre les autres des maisons basses, bancales, tout de travers, et je fus stupéfaite de me trouver soudain devant un petit pavillon, peint en blanc, tout propre, et même coquet. Une salle d'attente était pleine d'enfants que leurs mères accompagnaient ; une petite pièce servait aux consultations, et une grande aux pansements. Dans le cabinet de consultation, plusieurs jeunes filles, revêtues d'une blouse blanche, entouraient un médecin. Mademoiselle Bernard endossa aussi une blouse ; moi je m'assis dans un coin.

— Eh bien, dit le médecin, nous pouvons commencer.

On ouvrit la porte de la salle d'attente. Deux fillettes se présentèrent, deux bossues. Mademoiselle Bernard les fit se déshabiller : la timidité les rendait lentes, en un tour de main elle les déshabilla elle-même, une déviation extraordinaire de la colonne vertébrale apparut.

— Oh ! que cela est curieux, s'exclama le médecin, que cela est intéressant.

Les fillettes souriaient tristement. Combien de fois déjà avaient-elles, en se dévêtant, éveillé la même curiosité ! Le médecin les interrogea, les ausculta, dicta des ordres. Un gamin arriva : ses mains étaient brûlées. Mademoiselle Bernard le prend, l'entraîne et le panse : elle voulait tout faire, être partout, ne rien laisser à ses compagnes, et d'une voix paternelle le médecin modérait son ardeur.

— Voyons, mademoiselle, voyons... ayez pitié de ces demoiselles, vous les obligez à demeurer inutiles... ce n'est pas bien, ce n'est pas bien.

Mademoiselle Bernard, alors, s'arrêtait ; d'autres enfants venaient, elle les abandonnait au soin de ses amies. Ah ! combien elle avait l'air de souffrir de cette inaction momentanée ! Et

comme elle les regardait, tandis qu'on les emmenait dans la salle des pansements ! Mais bientôt elle ne se dominait plus et se glissait de nouveau au premier rang, tout près du médecin... Comme elle connaissait presque tous les malades, elle chassait leurs craintes d'une caresse ou d'une plaisanterie, et elle renseignait le médecin sur leurs antécédents, la naissance et les progrès du mal. Une maman poussa devant elle un garçon adolescent : elle expliqua en balbutiant qu'il avait toujours envie de dormir : en pleine fête des Invalides, quand ronflent les orgues des carrousels, quand résonnent les cuivres des parades, quand rugissent les ménageries, si on l'installait sur une chaise, ou même sur le trottoir, il s'endormait aussitôt. A quatorze ans d'ailleurs il était moins intelligent et aussi peu instruit qu'un enfant de cinq. Ses pieds enfin ne cessaient d'enfler, de la cheville aux genoux... Le médecin tirait sa barbe, la mine soucieuse ; le garçon roulait entre les doigts son béret ; la maman, les mains jointes, attentive, regardait le médecin ; les jeunes infirmières contemplaient avec stupéfaction le garçon. Tout à coup une, deux, trois, quatre, dix ques-

tions tombèrent sur la pauvre femme : avait-elle un mari?... où était ce mari? n'avait-il que ce fils?... buvait-il?... c'était mademoiselle Bernard qui, plus redoutable qu'un juge, interrogeait et arrachait une à une les réponses. La maman baisait la tête, toute honteuse, se taisait, puis avouait à demi-voix :

— Il est mort à l'hôpital, dans une espèce de folie, la bave à la bouche.

Et, triomphante, mademoiselle Bernard se retournait vers le médecin, en agitant les bras :

— C'est bien cela... le *delirium tremens*, le *delirium tremens*, je l'avais deviné.

Toute la matinée se succédèrent ainsi petits estropiés, petits infirmes, petits malades, défilé lamentable d'infortunes et d'horreurs. Je pensai à deux reprises me trouver mal, car je ne soupçonnais pas que l'humanité fût à ce point misérable, et la vue soudaine d'un mal affreux qui accablait un innocent me bouleversait. Je n'avais pas cette sublime indifférence qui permet de bien secourir les malheureux. Mademoiselle Bernard, toujours vive, brusque, empressée, se moquait de l'un, embrassait l'autre, bousculait un troisième,

grondait celle-ci, félicitait celle-là, toujours suivie, dans ses allées et venues, par les yeux reconnaissants, rieurs ou attendris de tout ce petit monde. Comment peut-elle, me demandais-je, être aussi gaie ? Et tout d'abord je lui en voulais de cette mobilité et de cette belle humeur... Il fallait simplement l'admirer.

Mademoiselle Bernard devait être souvent dupée, tant elle était bonne ; elle s'en doutait du reste et s'en amusait. Un après-midi, comme j'étais lasse et que je sortais pour me promener, je la rencontre sur le seuil de la porte. Février s'achevait dans une journée de printemps. Le ciel était bleu, d'un bleu tendre qui, peu à peu, s'adoucissant encore, se fondait à l'horizon en pâleur argentée. Un soleil tiède et gai illuminait les rues, et la terre, les maisons, les arbres, tout était blanc.

— Je venais justement vous chercher, me dit-elle. Accompagnez-moi ; je vais chez le père Ledrec.

— Le père Ledrec ? qui est-ce ?

— Ah ! c'est vrai. Je ne vous ai pas raconté. C'est un pauvre vieux de quatre-vingts ans que

j'ai connu tout à fait par hasard, un peu après Noël. Un matin, devant le jardin de Cluny, j'aperçois un bonhomme en haillons qui vendait d'horribles gravures. Les autres marchands lui parlaient avec une grande déférence, et tous l'appelaient père. Je lui achète des gravures, je le questionne, et puis je me renseigne. C'était un très brave homme, né de parents aisés, « le père Ledrec » ; seulement il n'avait jamais eu de chance. Quelle misère ! Il n'avait pas changé de linge depuis six mois. Concevez-vous cela ? Au nouvel an il vend des gravures ; durant la neuvaine de sainte Geneviève, au Panthéon, des almanachs pieux, et le reste de l'année de petits drapeaux et des oiseaux en plumes qu'il fabrique lui-même et qu'il promène dans les rues au bout d'un bâton. Il gagne ainsi, les jours où ça marche, une dizaine de sous. Alors je lui ai donné de l'argent et je lui ai acheté une pacotille. Je pense qu'il est maintenant un peu moins misérable. Voilà quelque temps que je ne l'ai pas vu, et je lui ai écrit qu'il m'attende aujourd'hui à trois heures à la porte de son hôtel meublé, rue Laplace.

— Où est cette rue Laplace ?

— Au quartier latin ; allons, décidez-vous.

Je suivis mademoiselle Bernard ; nous franchîmes la Seine, puis, quand nous eûmes monté le boulevard Saint-Michel et passé devant le Collège de France, nous prîmes une petite rue sombre et resserrée, la rue de Lanneau. Les maisons, avec des fenêtres étroites et sans volets, s'inclinaient en arrière, toutes grises, écrasant de leur poids les pauvres boutiques enfoncées du rez-de-chaussée qui étaient peintes de couleurs sombres. On ne voyait presque plus le ciel ; on n'entendait aucun bruit, tout semblait dormir. Indifférente, je marchai, sans rien dire, à côté de mademoiselle Bernard.

Le ciel réapparut, d'un bleu pâissant, avec un soleil plus timide. Une rue assez large montait et brusquement se heurtait au Panthéon, triste et nu. Du linge troué séchait aux fenêtres où parfois se glissait une tête ébouriffée d'enfant. Un homme, qui poussait une voiture chargée de harengs, l'engagea dans une ruelle bossuée où elle tenait à peine.

— Nous y sommes, dit mademoiselle Bernard. Voici la rue Laplace, et l'hôtel meublé, le n° 19.

C'était une haute bâtisse noire, avec une porte boueuse au-dessus d'une marche branlante. Un écriteau marron portait en grandes lettres jaunes le mot hôtel. A gauche, derrière des vitres humides, un comptoir de zinc brillait parmi des piles de bois et des sacs de charbon. Le père Ledrec n'était pas là. Mademoiselle Bernard entra dans l'hôtel. Quelques femmes sortirent de leurs boutiques et, réunies sur le trottoir, causèrent à voix basse. D'autres se penchaient aux fenêtres. J'éprouvai une gêne subite. Mademoiselle Bernard n'avait trouvé personne dans l'hôtel : elle entra chez le marchand de vins. Un gros homme en manches de chemise s'avança, la figure toute charbonnée, les mains dans les poches.

— Où est donc l'hôtelier ? demanda-t-elle.

— C'est moi, dit-il avec un fort accent auvergnat.

— Savez-vous où est monsieur Ledrec ?

— Ah ! c'est vous la dame qui vous intéressez au père Ledrec !

— Oui... oui... Où est-il ?

— Il est allé manger un morceau, tenez... là... près de l'arbre qui est mort... Et d'ailleurs, le voilà justement.

Un vieil homme traversait la ruelle. Coiffé d'un chapeau melon, il portait, jeté sur les épaules à la manière d'une pèlerine et noué à son cou par une ficelle, un manteau déchiré, lavé par les pluies, brûlé par le soleil. La moitié de son pied gauche seulement pouvait se loger dans un soulier trop étroit, sans lacet et sans talon, et l'autre, plus favorisé, emplissait tout entier un snow-boot éventré. Il vit mademoiselle Bernard. Le corps penché, les jambes à la fois pressées et traînantes, serrant son manteau, il voulait se hâter et marchait sur son pantalon, qui tombait.

— Bonjour, père Ledrec, dit-elle, vous avez reçu ma lettre ?

Il souleva son chapeau.

— Eh ! oui, ma chère demoiselle, ce matin. Et, en vous attendant, j'ai été manger trois sous de viande cuite.

Il hocha la tête.

— C'est ça qui est bon, la viande cuite.

Cependant il me regardait avec curiosité.

— C'est mon amie, dit mademoiselle Bernard.

— Ah ! fit-il.

Il souleva de nouveau son chapeau.

— Elle n'a pas l'air gaie, dit-il encore.

Je lui tendis la main. Une barbe blanche et jaune, toute broussailleuse, qui semblait continuer ses cheveux, lui cachait les tempes et les joues, puis coulait sur la poitrine. Les paupières rougies n'avaient plus de cils, et des rides profondes creusaient les rares parties du visage où le poil manquait sur la peau rétrécie.

— Eh bien, comment ça va-t-il ? reprit mademoiselle Bernard.

— Oh ! ça va bien, ça va mieux... Vous voyez, je suis mieux habillé... Oh ! j'ai toujours mon vieux pantalon, mais dessous il y en a un autre, très bon... et puis j'ai trois chemises l'une sur l'autre... Comme ça, j'ai chaud.

— Vous n'avez donc pas acheté de souliers ?

— Oh ! les souliers neufs, ça fait mal...

— Et votre hôtel, avez-vous payé ce que vous deviez ?

— Oh ! non, pas tout... mais le patron est bien gentil pour moi....

— Combien lui devez-vous exactement ?

— Je ne sais pas... il y a si longtemps... Mais je vais vous expliquer...

Le père Ledrec commençait une longue histoire. Un autre petit marchand très malheureux lui avait emprunté de l'argent, l'argent que lui avait remis mademoiselle Bernard, puis il avait quitté le quartier, sans le lui rendre. Le père Ledrec entassait détails sur détails, les plus petits, les plus insignifiants, racontant toute la vie de ce petit marchand, et comment il l'avait connu et pourquoi il ne s'était pas méfié. Parfois il s'arrêtait, s'exclamant : « Ah ! » avec l'air de dire : « Vous comprenez », et dans sa bouche ouverte une grande dent se dressait, la seule qui lui restât. Ce bavardage, qui ne semblait pas très véridique, m'amusait. Mademoiselle Bernard interrompit le père Ledrec avec nervosité. Cette interruption le blessa.

— Je vous ennuie, ma chère demoiselle, avec mes discours.

— Non, non, mais je n'ai pas beaucoup de temps et je voudrais voir votre chambre. Êtes-vous bien, dans votre chambre ?

— Oh ! je ne suis pas mal.

— Si nous montions ?

— Comme vous voudrez.

Toute la ruelle était en émoi. Mademoiselle Bernard ne s'en inquiétait guère. Chez moi, au contraire, les regards curieux des femmes augmentaient encore la gêne qui m'avait saisie dès les premières minutes. Je ne m'étais jamais égarée parmi les malheureux, et pour la première fois je me trouvais dans un quartier sans air, sans lumière, misérable, et pour la première fois je comprenais que je ne devais pas toujours me plaindre. Elles avaient faim, celles-là, elles avaient froid, elles portaient de pauvres robes rapiécées, de mauvaises chaussures, elles subissaient toutes les dures fatigues de la vie. Avec quelle joie sans nul doute elles eussent changé leur sort contre le mien ! Je n'aurais pas osé leur parler, les prier de me confier leurs peines, les obliger d'un secours : une extrême pudeur m'en aurait empêchée : j'avais honte de ma jupe qui était propre, de mon chapeau qui s'ornait d'une plume, de mes souliers qui étaient solides, j'avais honte de ma jeunesse et de ma santé : celle qui oblige n'est-elle pas toujours un peu une ennemie ? Et devant elles j'inclinais les paupières et je rougissais.

L'hôtelier se tenait au bas de l'escalier avec

une fille au nez cassé, aux dents rares, aux cheveux déroulés. Le père Ledrec lui annonça, en passant, d'une voix assez fière :

— Je vais montrer ma chambre à ces dames.

L'escalier de bois grimpait tout de travers avec une rampe graisseuse et des marches carrelées. Un faible jour glissait à travers des vitres grises de poussière, et sur les dalles des paliers il traînait des flaques d'eau. De temps en temps le père Ledrec disait : « C'est haut, n'est-ce pas ? » Mademoiselle Bernard répondait : « Mais non, mais non », puis se retournait vers moi : « Cela ne vous ennuie pas ? demandait-elle. — Mais non », répondais-je. L'ascension continuait. Enfin, ce fut le dernier étage. Le père Ledrec s'enfonça dans un couloir obscur, mademoiselle Bernard le suivit ; il fouilla longuement dans son pantalon, en tira une clef, poussa une porte. Je voulus entrer aussi. J'aperçus, entre deux murs, un lit de fer que recouvrait du linge sale, puis une assiette remplie de colle de farine et de petits drapeaux, et à terre des chiffons, des croûtons de pain, des papiers, tout un amas de débris qui pourrissaient. Une nausée me saisit, je reculai, et je regagnai d'un pas mal

assuré le palier où il y avait un peu de lumière. Le père Ledrec avait ouvert le vasistas du toit. J'entendais mademoiselle Bernard qui s'irritait :

— Comment pouvez-vous habiter ici ? Il faut enlever ce linge, balayer, aérer ; c'est une infection.

Et le vieux balbutiait, étonné, craintif :

— Oh ! à mon âge, vous savez, on est bien partout.

Mademoiselle Bernard reprenait :

— Vous m'aviez promis de payer votre hôtel. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Et il bredouillait :

— Je ne sais pas ; j'ai payé, par-ci par-là, de petites dettes...

Je revins jusqu'à la chambre, une nausée plus forte me saisit de nouveau ; mademoiselle Bernard sortit, le manchon contre le nez, et m'entraîna. Le père Ledrec refermait sa porte avec soin.

L'hôtelier attendait toujours au bas de l'escalier.

— Il faut nettoyer cette chambre, dit mademoiselle Bernard, elle est dans un état épouvantable.

Derrière elle, le père Ledrec écoutait, timide,

inquiet, les mains jointes, le visage contrit. L'hôtelier haussa les épaules.

— Il ne veut pas qu'on pénètre dans sa chambre : il emporte toujours la clef. C'est un maniaque.

— C'est vrai ? interrogea mademoiselle Bernard.

Le père Ledrec hochait la tête.

— Ah ! ma chère demoiselle, qu'est-ce que ça peut bien faire, tout ça, à mon âge...

Cependant mademoiselle Bernard demandait et réglait son compte, puis exigeait qu'on nettoiyât la chambre tout de suite, annonçant qu'elle reviendrait le lendemain. Il ne voulut jamais remettre la clef, mais jura d'ouvrir la chambre durant le temps nécessaire. Aussitôt l'hôtelier appela pour cette besogne la fille au nez cassé, et docilement le père Ledrec regrimpa avec elle l'escalier.

— Il n'est pas très content, fis-je, qu'on lui nettoie sa chambre.

L'hôtelier se mit à rire. Nous quittâmes l'hôtel. Dehors, les mêmes femmes, rassemblées sur le trottoir, nous examinaient avec les mêmes gestes surpris et les mêmes réflexions]chuchotées. L'une d'elles, postée au coin de la ruelle, nous suivit du regard jusqu'au tournant de la rue Lanneau.

— Je suis un peu mélancolique, me dit mademoiselle Bernard ; je crois bien que le père Ledrec est un farceur.

J'essayais de la tranquilliser.

— J'en suis certaine, me répondit-elle. Il a bu tout l'argent que je lui avais donné.

Elle sourit.

— Ma foi, tant pis ! Le pauvre homme, il y avait peut-être longtemps qu'il n'avait pas bu.

XIII

AU commencement du second hiver, je quittai le cercle. Il ne me fut pas facile d'exécuter cette résolution, longuement réfléchie cependant. Mademoiselle Cendre, en l'apprenant, se lamenta et s'indigna : ce départ s'appelait une désertion... je me trouvais donc bien mal au cercle... à quelles dépenses serais-je entraînée ! A toute heure elle s'évertuait à me convaincre et de ma folie et de mon ingratitude... Mademoiselle Nollens me suppliait, en pleurant, de rester... Mademoiselle Bernard elle-même, qui soutenait toujours qu'on devait laisser agir chacun à sa guise, me démontrait par de copieux raisonnements que j'avais tout intérêt à ne pas m'en aller. Je fus insensible à tout. L'obligation d'employer une ouvrière qui travaillait chez elle, me causait trop d'ennuis. Si je voulais lui donner de l'ouvrage ou hâter celui que je lui

avais confié, il fallait écrire ou courir jusqu'au quartier éloigné où elle demeurerait. Un temps considérable se perdait ainsi. Au contraire, si je louais un logement où l'ouvrière passerait la journée, mon travail se ferait plus vite et plus facilement. Mademoiselle Cendre m'approuva enfin et découvrit elle-même, rue des Francs-Bourgeois, tout en haut d'une vieille bâtisse peuplée de petits ménages, une chambre assez grande, avec un cabinet où tenait fort bien mon lit.

Comme je vivais de ce que je gagnais, je possédais presque en entier l'argent que m'avait remis, à Germin, M. Coulandot. J'achetai dans une maison de crédit un lit en fer, une toilette, une commode, deux chaises, un fauteuil de paille, quelque linge, et dans la grande chambre transformée en atelier, je plaçai devant la fenêtre une large table de tailleur. Mademoiselle Nollens me rendait parfois visite, et à n'importe quelle heure. Comme elle avait du goût, elle me donnait des conseils qui m'étaient précieux.

Le plaisir que me procura cette modeste installation me troubla l'esprit : je m'imaginai que les commandes afflueraient et je pris chez Rubinet

bien plus de fournitures qu'il n'était besoin. La somme à payer m'effraya tout d'abord, mais Rubinet, avec empressement, me fixa des échéances successives. Des échéances ! Ce mot n'avait pas beaucoup de sens pour moi ; il n'engageait que l'avenir, et l'avenir me tourmentait moins que le présent.

L'hiver s'écoula. Je déjeunais à midi au cercle ; le soir j'y dînais encore, puis je causais dans le salon avec mademoiselle Nollens, à moins que nous ne montions dans sa chambre. L'approche de son concours l'empêchait de penser aussi obstinément à son amour trahi. Elle n'avait plus de colère, mais de la mélancolie. Elle disait : « C'est fini, je n'aimerai plus jamais. » Un sourire un peu triste errait un instant sur ses lèvres. Elle ne regrettait pas non plus d'avoir cédé sans résistance à un homme qui l'abandonnait. Alors que dans la première défaillance de la douleur, elle en ressentait de la honte, elle ne le regrettait plus maintenant, puisque au moins l'amour lui avait révélé la volupté avant la souffrance. Et je l'écoutais, comme si elle eût été bien plus âgée que moi, me souvenant combien je me désolais naguère, durant des crises de

désespoir, de m'être si violemment arrachée à Lucien. Mademoiselle Cendre parfois se joignait à nous. Alors nous causions d'autre chose. « Si mademoiselle Cendre, dis-je un jour à mademoiselle Nollens, connaissait votre histoire... » Elle se pencha et baissa la voix : « Quelques jeunes filles du cercle affirment que mademoiselle Cendre a eu un grand chagrin d'amour. Il y a dans sa chambre le portrait d'un jeune homme et toujours devant ce portrait elle met des fleurs fraîches. Elles disent qu'un accident l'a tué, alors qu'ils étaient fiancés. »

M. Dalbrin me témoignait toujours la même amabilité. J'avais tout d'abord attribué cette amabilité à son bon naturel ; maintenant elle commençait à m'inquiéter. Il m'entretenait de lui-même, se plaignait de sa solitude, et, quand il sut que je n'étais plus au cercle, il me plaignit aussi. Ce furent alors d'incessantes questions sur mon petit logement, la manière dont j'arrangeais mon existence, mes goûts, mes habitudes. Il y avait autre chose que de la sympathie dans l'intérêt qu'il me portait. Un après-midi de mai, comme

mon ouvrière était absente, on frappa à ma porte. C'était lui.

— Excusez-moi, dit-il, je me trouvais dans le quartier, je vous fais une visite. Vous ne m'en voulez pas de mon indiscretion ?

— Mais non. Vous voyez, ce n'est pas très élégant.

Il inspecta la chambre.

— En effet... Mais ça changera... vous ne resterez pas toute votre vie ici. Vous rencontrerez bien un brave garçon...

— Un brave garçon ! fis-je en souriant, mais il faudrait d'abord que je puisse le rencontrer. Et puis il faudrait encore que je l'aime ; car si je ne l'aime pas...

— Ah ! s'écria-t-il, vous êtes aussi de celles qui renoncent à tout plutôt qu'à l'amour !

C'était la première fois qu'il me parlait de l'amour. Le ton presque irrité de sa voix m'étonna et me blessa. Il avait toujours été correct dans nos conversations, et tout à coup il semblait me reprocher un sentiment que je ne reconnaissais à personne le droit de juger et dont j'étais fière.

— Ah ! l'amour, fit-il, vous y croyez ! Est-ce

que des gens comme nous ont le temps de s'abandonner à la passion ? La passion, c'est un luxe d'oisifs. Moi, je ne sais pas ce que c'est, et je n'ai jamais cherché à le savoir. J'ai eu des femmes, oui, beaucoup... mais des femmes faciles.

— Et que voulez-vous que cela me fasse ? interrompis-je brusquement, plus stupéfaite encore et pour lui montrer qu'il ne me convenait pas d'écouter plus longtemps de semblables confidences.

— Oh ! sans doute, dit-il de l'air le plus naturel, cela ne vous intéresse pas d'une façon bien particulière... Moi, au contraire... J'ai trop connu de femmes légères pour ne pas souhaiter en connaître d'une autre sorte. Ainsi je désirerais beaucoup pour maîtresse une femme qui n'aurait appartenu à personne, une femme intelligente aussi, une femme que je respecterais, une femme enfin qui m'imposerait. Je voudrais une femme jolie, élégante. Elle serait mon égale ; bien plus, je préviendrais ses moindres caprices. Ah ! mademoiselle Fournier, si j'étais femme et qu'un homme me parlât ainsi, je n'hésiterais pas...

Avais-je mal entendu ? Je le regardai ; il souriait. A peine voilait-il encore une offre qui lui

paraissait toute simple. Mon cœur outragé bondit. Cependant je me contins et comme si je ne comprenais pas :

— Vous n'hésiteriez pas, dis-je... à quoi faire ?

— Mais à accepter, s'écria-t-il.

Il marcha, puis il s'arrêta devant moi :

— Tenez, mademoiselle Fournier, vous me mettriez en colère... Vous devinez fort bien que c'est vous...

Je devins toute pâle ; je m'étais levée subitement.

— Moi... ! Comment, c'est moi ! Et vous osez...

— Eh bien, oui, répliqua-t-il, le poing fermé, c'est vous ! Il y a déjà longtemps que je voulais vous dire cela... Ma foi, aujourd'hui, je ne sais pas comment, ç'a été tout seul. Et tant mieux. Il n'est plus besoin d'inventer des phrases. Voilà ce que je vous propose : acceptez-vous ?

Ah ! l'abominable individu ! Il découvrait enfin la raison honteuse de sa longue bienveillance. Nulle passion ne le transfigurait : il penchait la tête en tortillant la pointe de sa moustache ; ses pommettes se coloraient d'une teinte rose plus vive ; de l'index seulement, avec un petit geste sec, il accentuait ses paroles ; il exposait une affaire.

Et il ne doutait pas qu'il réussirait; il était le seul à me fournir du travail, et il comptait sur ma détresse.

— Je préfère travailler, lui dis-je.

Il discutait, il s'efforçait à me convaincre, il avançait des arguments, il développait des objections.

— C'est fort méritoire, ce que vous faites, j'en conviens. Vous avez un très joli talent, et vous voulez que ce talent assure votre existence. Mais il faudrait toute une organisation, sept ou huit ouvrières, une entente avec des commissionnaires, des commandes régulières pour les grands magasins. Il y a deux ans que vous avez quitté Dijon... où en êtes-vous? Vous habitez un méchant logement dans un quartier de pauvres gens où les clients ne s'égarent pas, et cette robe vous l'avez depuis que je vous connais. Je parie que vous ne mangez jamais à votre faim, et quand, chaque semaine, il vous faut payer votre ouvrière et vos fournisseurs, ah! vous ne devez pas vivre des heures très drôles. Et Rubinet, combien lui devez-vous? Oh! je suis renseigné... Et il n'est pas commode, Rubinet, il vous saisira, si vous ne

payez pas ses billets, et pourtant il n'y a pas grand'chose à saisir ici... Allons, mademoiselle Fournier, soyez raisonnable ; il en est temps. Je vous propose quelque chose de plus solide que l'amour. Une femme seule a toujours besoin d'un homme.

Je lui montrai la porte, et je lui dis :

— Je vous prie de sortir.

Il haussa les épaules ; à la porte, il se retourna :

— Réfléchissez, mademoiselle Fournier.

Combien j'ai pleuré ce jour-là, et les jours qui suivirent ! Je me croyais libre, je croyais ne dépendre que de moi-même ! Et un homme, parce qu'il payait mon travail, s'arrogeait le droit de me contraindre à choisir entre la honte et la misère ! Voilà donc où aboutissait le stérile effort de ma vie, voilà donc où échouaient tous les désirs et tous les rêves de mon orgueil ! Qu'allait-il advenir ? Tout d'abord, M. Dalbrin affecta de me continuer la même sympathie, puis quand il présuma que j'avais assez réfléchi pour accepter sa proposition, il réclama une réponse. Ce n'était pas celle qu'il souhaitait, mais il dit avec assurance qu'il patienterait. Des mois s'enfuirent. Ses com-

mandes devinrent moins importantes, mais enfin elles me permettaient encore de vivre. Je préparais moi-même mes repas avec une lampe à esprit-de-vin. J'avais congédié ma femme de ménage et mon ouvrière. Parfois, au cercle, une amie offrait du thé, et je complétais ainsi un repas trop succinct. J'avais l'angoisse continuelle du lendemain. En août, M. Dalbrin villégiatura en Normandie, ne me laissant qu'une insignifiante commande. J'étais toute seule. Les jeunes filles du cercle avaient regagné la province ou l'étranger. Mademoiselle Nollens, reçue à ses examens, se reposait chez ses parents. Les chaleurs de Paris m'épuisaient; ma faiblesse physique augmentait encore ma faiblesse morale.

Un matin, on me remit une lettre de M. Dalbrin : il m'envoyait ce qu'il me devait, une cinquantaine de francs, et m'avertissait de ne plus compter sur lui. Il était facile de prévoir qu'il agirait ainsi. Pensait-il donc maintenant triompher de ma pauvreté ! Oh ! non, je ne céderais pas ; j'étais jeune, je lutterais. Je recommençai dans les magasins les démarches entreprises un an auparavant ; la même crainte me paralysa dès

le seuil ; je balbutiais comme si j'implorais une aumône, et partout on me répondait : « Oh ! mademoiselle, nous avons nos fournisseurs. » La fierté me défendait de m'adresser aux jeunes filles du cercle. L'hiver arriva. Mademoiselle Nollens professait dans un lycée de province. Mademoiselle Bernard étudiait en Allemagne je ne sais quelles organisations sociales. Un samedi de décembre je fus au bout de toutes ressources. Je n'avais pas dîné. La caisse était vide de charbon, et comme je tremblais de froid, j'avais sans succès tâché d'allumer dans la grille de la cheminée tous les papiers qui traînaient dans l'appartement ; ils noircissaient et les premières flammes mouraient aussitôt. Enveloppée d'un châle et d'une couverture, toute resserrée dans mon unique fauteuil, je contemplais à la faible lueur d'une lampe où l'huile allait manquer ce foyer sans feu, où volaient des cendres. Je ne pleurais pas, je n'ai jamais beaucoup pleuré, je n'essayais même pas de combattre cette lassitude désespérée. A quoi bon lutter d'ailleurs, et comment aurais-je lutté ? Toute ma vie n'était qu'une lutte stérile : mon orgueil m'avait toujours entraînée vers des buts

chimériques. Que n'étais-je demeurée demoiselle de magasin chez M. Coulandot ! J'ignorerais la misère, les jours sans pain, les nuits glacées, l'huissier menaçant, l'effort sans cesse renouvelé et sans cesse inutile d'une volonté angoissée... Je vieillirais, pareille à mademoiselle Mélanie ou à mademoiselle Berthe... Peut-être aurais-je épousé M. Henry. Ah ! j'avais désiré vivre, et souffrir ; la vie me prodiguait ses plus humbles souffrances, les plus mesquines et les plus humiliantes, et je ne vivais pas. Oui ! Léon Dalbrin avait raison : une femme seule est perdue.

On sonna. Je ne voulais pas ouvrir ; on sonna encore. J'entr'ouvris la porte. C'était mademoiselle Alquier, je veux dire madame de Lure. Elle m'embrassa et entra. La lampe s'éteignait, madame de Lure eut le temps nécessaire de parcourir la chambre du regard.

— Attendez-moi, dit-elle, je reviens.

Elle descend l'escalier, et moi, toute gênée par mon peignoir, mon châle et ma couverture, je me précipite derrière elle et je crie en me penchant sur la rampe :

— Où allez-vous ? où allez-vous ?

Mais elle était déjà loin. Enfin, elle remonte, suivie d'un garçon épicier qui portait des paquets et d'un garçon charbonnier. Nous sommes dans ma chambre. Elle allume le feu, verse de l'huile dans la lampe, puis se lave les mains, défait les petits paquets pleins de gâteaux secs et prépare le thé. Je me taisais. Le feu éclaire la chambre, l'eau bout, la chaleur se répand, je me demande si je rêve.

— Et maintenant, mademoiselle Claire, dit madame de Lure, je vous dois une explication. Oh ! mon Dieu, c'est très simple. M. Coulandot m'a écrit... J'ai reçu sa lettre tout à l'heure, au dernier courrier. Il est sans nouvelles de vous et il est très inquiet ; il me donne votre adresse, me relate tout ce qui vous concerne, votre départ de Dijon, votre installation à Paris, vos projets. Et puis il s'excuse de m'écrire, le pauvre homme, Alors me voilà, et j'ai beaucoup de peine — et un peu de colère aussi — que vous soyez à Paris depuis deux ans sans même m'en avoir avertie.

Je regardais sa divine beauté, la douceur de ses yeux, la fraîcheur de sa bouche, la tendresse de son sourire. Je me la rappelais jeune fille, je la revoyais

dans le magasin de M. Coulandot, j'entendais les cloches de Vernay sonner son mariage. Et je ne lui répondais rien. Elle embellissait ma pauvre chambre. Alors je lui racontai toute mon existence, et mon amour pour Lucien, et l'horreur de ma vie étouffée, et mon séjour chez les Aubin, mon passage au cercle et l'offre de M. Dalbrin. Elle tenait mes mains dans les siennes, elle s'inclinait vers moi, des larmes brillaient à ses paupières. Et je ne me plaignais plus, puisque je goûtais contre elle un si délicieux bonheur.

— Ma petite Claire, vous auriez dû venir chez moi, dès votre arrivée à Paris. Moi, j'ignorais tout. Voici deux ans que je ne vais pas en Bourgogne. Je vous aurais aidée. Je connais beaucoup de monde. Et puis ma maison aurait été la vôtre. Je vous aime beaucoup, ma petite Claire.

Il était près de minuit quand elle partit. Sa voiture l'attendait dans la rue.

— Voyons, dit-elle, venez déjeuner demain avenue Victor-Hugo, 190. Nous parlerons affaires.

XIV

PAR un don merveilleux, certains êtres apportent, partout où ils s'arrêtent, du bonheur. Ils apparaissent : les misères s'évanouissent, les cœurs troublés s'apaisent, la pauvreté s'enfuit. Madame de Lure avait cette grâce divine. Elle était le plus charmant souvenir de mon enfance, elle avait consolé à Dijon ma vanité douloureuse, je ne rêvais rien de plus aimable au monde, et maintenant je la comparais à ces fées aussi bonnes que belles dont les légendes enchantaient, sans les convaincre, mes jeunes années. Cependant, en allant avenue Victor-Hugo, je ressentais quelque timidité. La crainte me saisissait de montrer chez madame de Lure des manières gênées, qui rappelleraient mon origine. Elle ne m'avait jamais vue que dans le magasin de M. Coulandot, à Gernin, et rue des Francs-Bourgeois : le cadre me convenait. Mais alors qu'elle me traitait comme une amie,

mon maintien, mes réponses, mes gestes même ne lui rendraient-ils pas plus évidente l'infériorité de ma naissance et de ma condition? Combien je la connaissais mal encore! Elle était assise, au fond du salon, dans une bergère. Sa robe noire dégageait son cou et ses poignets. Il ne me semble pas qu'on puisse imaginer un salon d'une élégance plus délicate et d'une plus accueillante intimité : tout y était harmonieux. Elle vint au-devant de moi. Je m'assis près d'elle et ses premières paroles mirent en mon cœur une joie infiniment tendre. Nous avions presque le même âge, mais son regard me caressait d'une maternelle affection qui pourtant demeurerait pleine de jeunesse. Son mari nous rejoignit. Très riche, il exploitait lui-même de grandes propriétés dans l'Est.

— Ah ! fit-il, avec une solide poignée de main, ma femme m'a souvent parlé de vous. J'espère que maintenant nous vous verrons souvent.

Le déjeuner était servi. Je contemplais sans envie l'image d'un bonheur parfait, le plus rare aussi. Pourtant je songeai à Lucien : s'il avait voulu, nous aurions pu vivre notre vie ainsi, fortement appuyés l'un sur l'autre. Il est des bonheurs

étrangers qui font pleurer peut-être de regret, mais qu'on aime comme s'ils vous appartenait. Ne possédais-je pas d'ailleurs à mon tour un grand bonheur, puisque la meilleure, la plus belle et la plus sensible des femmes me protégeait ? Ah ! puisqu'elle m'aimait, et non pas comme une malheureuse qu'on oblige, mais comme une amie perdue et soudain retrouvée, l'avenir s'illuminait. Madame de Lure avait pris ma main dans la sienne, et me conduisait.

En effet, aussitôt tout changea. Madame de Lure, toute simple qu'elle fût, aimait le monde, mais bien qu'on citât ses toilettes comme des modèles inimitables, les éloges, les flatteries et les compliments l'irritaient. Les autres femmes, sans comprendre qu'elle embellissait tout ce qui la revêtait, s'ingéniaient à la copier. Ainsi, par son goût naturel, elle dirigeait la mode dans la société qu'elle fréquentait. « Madame de Lure porte ceci », disait en dernier argument un couturier à une cliente indécise. Cette charmante domination lui parut sur-le-champ le moyen le plus propre à imposer ses broderies. Son activité ne perdit pas un jour. Dès le lendemain, elle m'em-

mena dans ce magasin du faubourg Saint-Honoré où l'on m'avait reçue si dédaigneusement. J'avais composé une boîte d'échantillons. Madame de Lure examina ce que la boîte renfermait ; certains modèles étaient encore trop provinciaux, mais elle ne les retira qu'en me consultant, afin de ne pas me froisser. A peine entrions-nous, qu'une jeune fille se précipita vers elle :

— Ah ! madame, comme il y a longtemps qu'on ne vous a vue !... Que désirez-vous ?

Elle avançait des chaises.

— Je voudrais parler à votre première, dit madame de Lure.

La première accourut : c'était la même grande femme, avec son lorgnon campé au bout du nez. Elle salua madame de Lure.

— Je vous présente mademoiselle Fournier, dit aussitôt madame de Lure.

La première inclina la tête.

— Elle fait des broderies délicieuses, comme personne n'en fait, dit madame de Lure.

— Mademoiselle est déjà venue, dit la première... nous savons...

— Mais non, vous ne savez pas... sans cela,

vous lui auriez certainement donné des commandes... Vous n'avez pas regardé ses modèles... Elle venait toute seule et vous vous en êtes débarrassée d'un mot...

— Je vous assure, madame...

Elle ne la laissait pas continuer ; elle ouvrait la boîte... les modèles, entre ses mains, acquéraient une grâce nouvelle. Je me taisais.

— Voyez comme cette guirlande serait jolie au bas d'une robe... Et ce col, avec ces pensées...

La première se penchait, prenait les modèles, les approchait de ses yeux, puis les éloignait.

— Et cette écharpe en crêpe de Chine !... Mais regardez les fleurs : ce sont des applications de mousseline de soie ; voyez avec quelle vérité elles reproduisent les formes et les couleurs.

Elle avait jeté l'écharpe sur ses épaules, la ramenait en la serrant à la taille, toute drapée de plis que ses doigts réunissaient.

— Ah ! madame, s'écria la première, quelle vendeuse vous feriez !

Madame de Lure ne put s'empêcher de rire.

— ... Mademoiselle ne nous avait pas montré

tout cela... dit la première. Certainement, madame, vous avez raison, c'est très joli... et nous pourrions utiliser ce talent. Mademoiselle exposerait ici, à la vitrine, ses modèles... et s'ils plaisaient, nous lui en commanderions...

— Mais, interrompit madame de Lure, je porte ces cols, et mademoiselle Fournier va me broder une guirlande pour une robe de soirée.

— Oh ! alors, madame, je le dirai. Quand on nomme une femme élégante, c'est toujours vous...

Puis se tournant vers moi, la première ajouta :

— Je compte sur vous, mademoiselle.

Je voulais tout de suite me mettre à l'ouvrage.

— Mais non, mais non, dit madame de Lure, ce n'est pas fini... J'ai une excellente idée, je crois, pour vos petits cols... Il faut qu'une maison de commission vous en commande plusieurs centaines. Seulement il faudrait les simplifier, pour qu'on puisse les vendre bon marché. Allons donc rue du Caire.

Déjà elle donnait l'adresse au cocher. C'était une de ces rares matinées de janvier où l'hiver

ressemble au printemps naissant. Il y avait dans l'air la même gaieté que dans mon cœur.

Ce fut un gros petit bonhomme qui nous reçut : il n'avait plus un seul cheveu sur la tête, une grosse moustache blanche retombait sur sa bouche, des lunettes d'argent abritaient ses yeux, une chaîne d'or, bien droite, se tendait sur son ventre rondelet. Un vrai personnage de roman anglais, et lesté avec cela, bien qu'il eût les jambes les plus courtes du monde, mais demeurant toutefois, malgré sa vivacité, plein d'importance. A peine madame de Lure eut-elle prononcé quatre paroles, que déjà il s'inclinait jusqu'à terre, tout en se frottant les mains.

— Parfait, parfait ! disait-il.

Madame de Lure ajoutait un mot ; il saluait de nouveau :

— Parfait, parfait, répétait-il.

Enfin il resta quelques moments tranquille, et madame de Lure put achever d'exposer le motif de sa visite.

— J'ai pensé que ces petits cols pourraient se vendre facilement... Seulement, tels que vous les voyez, ils sont trop riches... et trop chers... Il

faudrait qu'ils fussent achetés par des ouvrières, des femmes du peuple... il faut donc qu'ils coûtent peu de chose.

Le commissionnaire relevait ses lunettes sur son front, examinait les cols, tripotait ses moustaches, griffonnait des chiffres.

— C'est parfait, c'est parfait.

Madame de Lure désirait une réponse moins vague et moins brève.

— Mais, fit-il, tout étonné, comme s'il venait de parler très longuement... c'est entendu, entendu... Que mademoiselle m'apporte un modèle plus simple le plus tôt possible, et je lui commanderai plusieurs centaines de cols.

Madame de Lure le remerciait. Il s'indigna. N'était-il pas l'obligé de M. de Lure, qui jadis, parce qu'il était son compatriote, l'avait tiré d'un fort mauvais pas ? Était-ce donc une mauvaise affaire que lui proposait madame de Lure ? Et n'était-ce pas lui qui devait se montrer enchanté ? Non, non, il ne voulait pas de remerciements, et il étendait brusquement le bras pour repousser ceux que madame de Lure souhaitait qu'il acceptât. A la porte, je lui promis de me dépêcher.

— C'est parfait, c'est parfait, recommença-t-il.

Et, après un grand salut, il s'éloigna.

Il était temps, car j'aurais éclaté de rire à son nez.

XV

MADAME de Lure, en quelques semaines, m'a sauvée. Partout où elle m'a présentée, elle a réussi à m'obtenir des commandes, et loin de moi elle me sert encore, en se parant de mes ouvrages. Mon logement de la rue des Francs-Bourgeois était trop étroit, et j'ai dû le quitter.

Nous avons cherché un petit appartement ; madame de Lure voulait qu'il fût à peu près dans le même quartier que le sien, et nous l'avons trouvé à deux pas du Trocadéro, dans une petite rue bordée de jardinets, dont le nom ignoré éveille la surprise et qui semble construite afin d'uniquement abriter des rendez-vous d'amour. Cette tranquillité me plaisait. De mes fenêtres, je vois les tours barbares du palais émergeant des arbres et la Seine doucement agitée par les bateaux. Deux fois par semaine, à jour fixe, un orgue de

Barbarie gémit sur le trottoir, et tous les vendredis, vers cinq heures, un petit vieux, cassé, voûté, tête nue, les jambes traînantes, tire d'un violon usé des notes chevrotantes. Les habitants mêmes, âgés pour la plupart, ont des airs surannés et s'habillent aux anciennes modes, et les enfants des concierges jouent sur la chaussée, avec autant de sécurité que dans un square bien clos.

L'appartement comprend trois pièces et une antichambre : j'ai ainsi une salle à manger, un atelier, et une chambre à coucher. Tout y a été disposé d'après les conseils de madame de Lure : nous avons acheté ensemble les meubles, les papiers, les rideaux, les tapis. Aussi, avec quelques fleurs, un rayon de soleil qui entre par la fenêtre, il est gai, simple et charmant, et je ne le changerais pas contre le plus somptueux des palais. Madame de Lure y vient souvent guider mon inexpérience du goût mondain : elle s'assied à la table de l'atelier, dessine une broderie qu'elle a imaginée, puis en combine harmonieusement les couleurs. Elle reste parfois tout l'après-midi à travailler avec nous, l'aiguille à la main, si nous

sommes en retard pour quelque commande, et tout de suite les ouvrières l'ont adorée.

— Si vos amies vous voyaient, lui dis-je, qu'est-ce qu'elles penseraient de vous ?

Elle rit :

— Voilà qui m'est bien indifférent...

Et, d'une voix très sérieuse, elle ajoute :

— Je m'amuse beaucoup, ici...

Un jour elle a apporté un tablier, des ciseaux, un dé, une boîte de soies, afin d'avoir tout ce qui lui était nécessaire pour nous aider, et de ne plus rien nous emprunter. Quand elle part, je fais de tout cela un petit paquet, et je le range dans un placard de l'antichambre où tous les soirs chaque ouvrière met le sien. Le bonheur enfin habite sous mon toit, et sinon la richesse, une aisance du moins qui me paraît une prodigieuse fortune : pour la première fois, j'ai pu envoyer de l'argent à mon père et à ma mère. Que ma vie est douce ! et pourtant comme elle est tranquille ! comme elle est régulière ! Je brode le matin, souvent toute la journée. Je vais après déjeuner, s'il en est besoin, dans les magasins, ou, s'il y a par exemple une exposition de dentelles

anciennes, de vieilles broderies, je la visite : j'y découvrirais peut-être un joli modèle. Le dimanche soir, je dîne chez madame de Lure ; dans la semaine elle m'emmène une ou deux fois au théâtre. L'autre semaine, j'ai retrouvé chez elle, sans m'y attendre, M. Coulandot : il passait à Paris, et madame de Lure l'avait invité sans me prévenir afin de me faire une surprise. J'ai été bien contente de le revoir : il a un peu blanchi, et ses longues moustaches gauloises grisonnent. Lui aussi était content... Quel brave homme !... Nous avons parlé de « l'Épée de Bois », et nous avons été brusquement si émus que nous pleurions un peu... Mademoiselle Mélanie quitte le magasin et se retire à Talant, chez sa sœur... M. Henry va se marier ; il voudrait devenir l'associé de M. Coulandot, et M. Coulandot n'a pas encore accepté. Où est-il le temps où je préférerais la mort à une calme existence ? Il m'arrive de remonter le cours des années : je suis comme un voyageur parvenu en haut de la côte, et qui se retourne pour regarder le chemin parcouru... J'aperçois au loin une jeune fille romanesque, dont le cœur est gonflé de désirs, d'illusions et de rêves... Elle se hâte, elle se hâte,

vers un but lointain, et qui toujours s'éloigne, elle tend les bras, elle appelle, je la reconnais à peine, et tout étonnée je me demande : est-ce bien moi vraiment ?...

Le manuscrit de Claire Fournier s'arrête ici.

Il est, hélas ! des êtres sans cesse battus par la vie. L'espérance pour eux ne brille qu'un moment ; ils n'atteignent jamais la terre souhaitée où mourrait leur détresse, et si parfois ils y parviennent, ils n'y font que passer. Un matin de juin, une ouvrière de Claire avertit madame de Lure que la jeune fille était malade et désirait la voir. L'ouvrière ne pouvait la renseigner sur le genre de la maladie ; elle disait simplement que mademoiselle avait beaucoup changé. Et en effet, quand madame de Lure pénétra dans la chambre, elle fut bouleversée. Le nez pincé, les cheveux défaits et emmêlés, les bras inertes sur la couverture, Claire sommeillait, tout son corps allongé avec une lassitude infinie, et si maigre qu'il soulevait à peine le drap. Son visage était presque jaune. Le bruit de la porte la réveilla :

— Que vous êtes bonne ! dit-elle.

Madame de Lure l'embrassa — la fièvre brûlait le front de Claire — puis elle s'assit au chevet, se forçant à dissimuler une trop cruelle impression.

— Je n'ai pas de chance vraiment, fit Claire en tâchant de sourire. Tout allait si bien. Et me voilà malade maintenant.

— Mais ce n'est rien, dit madame de Lure.

— Cela m'a prise avant-hier... J'avais si mal à la tête ! Une fois couchée, j'ai saigné du nez, j'avais la fièvre... J'ai pensé que c'était un simple malaise, et je suis restée au lit toute la journée. Mais vers le soir, j'ai envoyé chercher le médecin.

— Mais ce n'est rien, je vous le répète. Quelques jours encore et vous serez remise. Vous avez trop souffert ces deux dernières années, vous vous êtes trop fatiguée, vous avez eu trop de soucis ; vous payez tout cela. Qu'est-ce que vous a dit le médecin ?

— C'est un vieux médecin du quartier, très aimé de ses clients... Il a rédigé une ordonnance ; il exige qu'il y ait nuit et jour quelqu'un près de moi ; cette chambre est trop étroite, et il veut

que je couche dans la grande pièce, où sont les ouvrières. Mais il ne sait pas encore ce que j'ai.

Sa main prenait la main de madame de Lure.

— Ah ! dit-elle d'une voix angoissée, j'ai peur de mourir !

Madame de Lure ne répondit d'abord que par un rire léger. Cependant, bouleversée de ce qu'une telle crainte s'exprimât si rapidement, alors que la jeune fille ignorait la nature même de son mal, elle y discernait comme une divination de la mort.

— Mais vous êtes folle, ma petite Claire. Demain vous serez plus vaillante que jamais.

Elle retira son chapeau, ses gants.

— Que faites-vous ? demanda Claire.

— Croyez-vous donc que je vous laisserai seule ?

Madame de Lure, en effet, ne rentra pas avenue Victor-Hugo. Quelle garde aurait eu sa douceur, sa simplicité, son intelligence ! Elle regonflait les oreillers et le matelas écrasés, lavait le visage de Claire, peignait et nattait ses cheveux. Elle lui donnait aussi les potions, l'encourageait de quelques mots, rafraîchissait son front, attentive à être gaie, plaisantant, affirmant que Claire jouait à la malade, comme elle-

même jouait à la sœur de charité. M. de Lure passa dans l'après-midi, puis vers six heures, ce fut le médecin. La maladie ne se déclarait pas encore. Le médecin dès lors vint chaque jour. Durant une visite qu'il fit à la fin de la seconde semaine, madame de Lure ne douta plus de son inquiétude. Il avait beau interroger la malade sur un ton enjoué, et lui annoncer un prompt rétablissement, la ruse ne trompait pas madame de Lure.

— Eh bien, interrogea-t-elle, est-ce grave ?

— C'est une fièvre typhoïde.

Madame de Lure ne put réprimer un mouvement d'effroi.

— Elle guérira, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête :

— Toute jeune, elle est usée par la vie. Son organisme aura-t-il la force de résister ? Nous pouvons sauver ceux qui sont robustes. Enfin je ferai tout ce que je pourrai. Et puis il n'y aura peut-être pas de complication.

— Vous avez peu d'espoir ? Dites-moi toute la vérité.

— Oui, très peu.

Il partit. La nuit descendait, Claire s'était assoupie, madame de Lure alluma la lampe. Elle ne pouvait détacher son regard de la jeune fille. Combien le médecin avait raison ! Sur le visage émacié de Claire se marquaient toutes les empreintes d'une irréparable usure. La certitude d'une existence désormais abritée avait pu les effacer durant quelques mois ; elles surgissaient maintenant, et plus profondes. Alors que Claire apprenait seulement à être heureuse, allait-elle donc mourir sans rien connaître de la vie qu'une continuelle douleur ? Madame de Lure pensait à elle-même aussi, révoltée que le sort lui eût tout accordé : richesse, amour, beauté, tandis qu'il accablait de ses coups une enfant si ardente à combattre l'infortune. Mystérieuse inégalité qui l'emplissait de tristesse. Soudain Claire parla. Ses pommettes étaient rouges, ses yeux fixes, elle prononçait des mots sans suite. Madame de Lure entendait souvent un nom, celui de Lucien. Claire implorait Lucien, le suppliait, puis se défendait comme dans une lutte corps à corps. Madame de Lure n'avait jamais vu mourir, et si courageuse qu'elle fût, une terreur invincible la

gagnait. Elle recula, malgré elle, jusqu'à la porte, épouvantée par ces cris, ces convulsions, par la solitude aussi. La crise diminua de violence, la figure devint moins grimaçante, les gestes forcenés des mains et des bras cessèrent. Claire tomba dans un lourd abattement.

Le lendemain une garde s'installa au chevet de la malade. Une semaine de veille avait brisé madame de Lure. Alors elle écrivit aux parents de Claire, à l'abbé Guérand et à M. Coulandot. L'abbé Guérand et M. Coulandot répondirent qu'ils partiraient dès qu'on les appellerait. Le père de Claire était cloué au lit par des rhumatismes, sa femme ne pouvait s'éloigner. Le médecin n'escomptait même plus qu'un miracle guérirait Claire. Les hallucinations étaient plus nombreuses, la respiration plus bruyante ; chaque nuit le délire recommençait, pour continuer dans la journée. Souvent Claire essayait elle-même de se lever. Tout ce qu'on tentait ne servait qu'à augmenter sa souffrance. Il fallut réclamer le secours d'une autre garde pour immobiliser Claire dans l'eau froide de la baignoire. A chaque heure les forces déclinaient.

— Il n'y a plus d'espoir, dit le médecin. C'est aujourd'hui vendredi ; elle n'ira pas jusqu'à dimanche.

Madame de Lure télégraphia à Dijon.

L'abbé Guérand et M. Coulandot arrivèrent ensemble dans la matinée.

— C'est horrible, c'est horrible ! répétait en sanglotant M. Coulandot.

Madame de Lure lui fit signe de parler plus bas et de contenir ses larmes, et doucement elle les précéda dans la chambre.

— Ce sont l'abbé Guérand et monsieur Coulandot, dit-elle en se penchant vers Claire ; ils passent à Paris et viennent vous voir.

Lentement, Claire tourna les yeux.

— Voudriez-vous me laisser seul avec mademoiselle Claire ? demanda l'abbé Guérand.

Au bout de quelques minutes, madame de Lure et monsieur Coulandot rentrèrent.

— Je vais lui donner les derniers sacrements, dit l'abbé Guérand.

Vers le soir, comme le soleil se couchait, une dernière convulsion secoua Claire, puis elle respira faiblement, un grand calme baigna sa figure,

et tout son corps, raidi par tant de crises, se détendit longuement ; on eût cru qu'elle dormait, si ses yeux toujours agrandis n'avaient conservé la même fixité.

— C'est la fin, dit l'abbé Guérand.

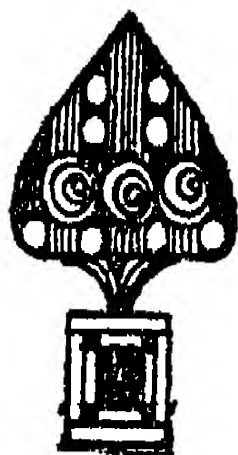
M. Coulandot se cacha la tête dans les mains. Tout était silencieux ; de la rue aucun bruit ne montait, une ombre incertaine se répandait. Perché sur le lit, l'abbé écoutait se ralentir la respiration ; bientôt elle ne fut plus qu'un souffle. Il ne pleurait pas, non que toutes les morts qu'il avait secourues de ses consolations l'eussent habitué à un spectacle toujours horrible, mais il était si désolé que ses larmes l'étouffaient sans pouvoir couler. Lui aussi il songeait à l'inutile effort désespéré de toute cette existence. Claire avait voulu vivre... il l'entendait confesser son âpre désir dans ce petit cabinet de la place des Ducs où elle lui rendait visite le dimanche : « Je veux vivre, je veux vivre ! » Elle voulait être aimée, elle voulait être heureuse, elle voulait être libre. De l'amour, elle n'avait su que la perfide hypocrisie et la vile brutalité ; de la vie, elle n'avait su que les misères lamentables : la faim, le froid,

les offres insultantes. Elle avait enfin quitté le meilleur des maîtres pour dépendre de maîtres plus nombreux et indifférents, tous ceux qui pouvaient commander et payer son travail. Et la mort l'emportait, sans qu'elle eût vécu, sans que même elle eût eu le temps de vivre. Il se pencha davantage. Madame de Lure et monsieur Coulandot le regardaient sans oser le questionner :

— C'est fini ! dit-il.

Doucement il baissa les paupières de la jeune fille, ferma la bouche encore entr'ouverte et s'agenouilla en se signant. M. Coulandot s'agenouilla lui aussi et fit le signe de croix.

FIN



.

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON

Déjà parus.

BALZAC.—*La Peau de Chagrin; Le Curé de Tours; Le colonel Chabert.* Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL C^{te} PHILIPPE DE SÉGUR.—*La Campagne de Russie.* Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — *Introduction à la Vie dévote.* Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — *Lettres de mon Moulin.* Introduction par Charles Sarolea.

V^{te} E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). — *Les Morts qui parlent.* Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE.—*Mon Oncle et mon Curé.* (149^e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure Goyau.

LÉON TOLSTOÏ.—*Anna Karénine.* Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — *Napoléon intime.* Introduction par François Coppée.

V^{te} G. D'AVENEL. — *Les Français de mon temps.* (8^e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

MAURICE MAETERLINCK. — *Morceaux choisis.* Introduction par Mme Georgette Leblanc.

HENRY BORDEAUX. — *Les Roquevillard.* Introduction par Firmin Roz.

— **COLLECTION NELSON** —

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*).

— **Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE des Poètes lyriques français.

Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*).— **Le**

Disciple. Introduction par T. de Wyzewa.

EDMOND ABOUT. — **Les Mariages de Paris.**

(89^e Édition.) Introduction par Émile Faguet.

IVAN TOURGUÉNEFF.—**Fumée.**

LOUIS BERTRAND.—**L'Invasion.**

CLAUDE TILLIER.—**Mon Oncle Benjamin.**

SAINT-SIMON : **La Cour de Louis XIV.**

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.—**Paul et Virginie.**

CHATEAUBRIAND.—**Mémoires d'Outre-tombe.**

BALZAC.—**Eugénie Grandet.**

Sir WALTER SCOTT.—**Ivanhoe.**

ANDREW LANG. — **La Pucelle de France.**

Traduit par le D^r Louis Boucher et E.-E. Clarke.

Introduction par Mme Félix-Faure Goyau.

GUSTAVE FLAUBERT.—**Trois Contes.**

ANDRÉ THEURIET.—**La Chanoinesse.**

LA BRUYÈRE.—**Caractères.**

F. SARCEY.—**Le Siège de Paris.**

CHERBULIEZ.—**Miss Rovel.**

TOURGUÉNEFF.—**Une Nichée de Gentils-hommes.**

COLLECTION NELSON

C^{te} ALBERT VANDAL (*de l'Académie française*).
— L'Avènement de Bonaparte. Introduction
par Lord Rosebery. (Deux volumes.)

ERNEST RENAN (*de l'Académie française*).—
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*).— De
toute son Âme.

PIERRE DE COULEVAIN.—Ève Victorieuse.

PROSPER MÉRIMÉE (*de l'Académie française*).—
Chronique du Règne de Charles IX.

ANATOLE FRANCE (*de l'Académie française*).—
Jocaste et Le Chat Maigre.

V^{te} E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*).—
Jean d'Agrève.

EDGAR POE (trad. Ch. Baudelaire).—Histoires
extraordinaires.

LABICHE ET MARTIN.—Le Voyage de M.
Perrichon et autres Comédies.

BULWER LYTTON.—Les Derniers Jours de
Pompéi.

HENRI CONSCIENCE.—Le Gentilhomme
pauvre.

BARRETT WENDELL.—La France d'Au-
jourd'hui.

JULES LEMAÎTRE (*de l'Académie française*).—
Les Rois.

RUDYARD KIPLING (trad. A. Savine).—Simple
Contes des Collines.

ALEXANDRE DUMAS.—Les Trois Mous-
quetaires. (Deux volumes.)

NORMAN ANGELL.—La Grande Illusion.

———— COLLECTION NELSON ————

DUMAS fils. — La Dame aux Camélias.

CHERBULIEZ. — L'Aventure de Ladislas Bolski.

EDMOND ABOUT (*de l'Académie française*). —
Le Nez d'un Notaire.

BARONNE ORCZY. — Le Mouron Rouge.

RENÉ BAZIN (*de l'Académie française*). — Le
Guide de l'Empereur.

DICKENS. — Aventures de M. Pickwick.
(Trois volumes.)

MARQUIS DE SÉGUR (*de l'Académie française*).
Julie de Lespinasse.

EUGÈNE LE ROY. — Jacquou le Croquant.

MARCELLE TINAYRE. — Hellé.

V^{te} E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*).
— Le Maître de la Mer.

GÉNÉRAL C^{te} PHILIPPE DE SÉGUR. — Du
Rhin à Fontainebleau. Mémoires d'un
aide de camp de l'empereur Napoléon I^{er}.

BRADA. — Retour du Flot.

ALEXANDRE DUMAS. — La Tulipe noire.

GEORGE SAND. — Mauprat.

ALPHONSE KARR. — Voyage autour de mon
Jardin.

HENRY BORDEAUX. — La Croisée des Chemins.

COLLECTION NELSON

FERDINAND BRUNETIÈRE. — Honoré de Balzac.

AMÉDÉE ACHARD.—Récits d'un Soldat.

ALFRED DE VIGNY.—Cinq-Mars.

RENÉ BOYLESVE.—L'Enfant à la Balustrade.

PAUL ACKER.—Le Désir de vivre.

HENRYK SIENKIEWICZ.—Quo Vadis?

ALFRED DE VIGNY.—Servitude et Grandeur Militaires.

LÉON TOLSTOÏ : ŒUVRES POSTHUMES.

Le Faux Coupon, etc.

Le Père Serge, etc.

Hadji Mourad, etc.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

- 1-4. Les Misérables. Tomes I-IV.
5. Les Contemplations.
6. Napoléon-le-Petit.
7. Ruy Blas, Les Burgraves.
8. Han d'Islande.
- 9, 10. Le Rhin. Tomes I. II.
- 11-13. La Légende des Siècles. Tomes I-III.
14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo.
15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants
du Crépuscule.
- 16, 17. Notre-Dame de Paris. Tomes I, II.
18. Dieu, La Fin de Satan.
19. Le Roi s'amuse, Lucrece Borgia.
20. Histoire d'un Crime.
21. L'Art d'être Grand-Père.
22. Bug-Jargal, Le Dernier Jour d'un
Condamné, Claude Gueux.
23. Les Châtiments.
24. France et Belgique, Alpes et Pyrénées.
- 25, 26. L'Homme qui Rit. Tomes I, II.
27. Les Voix intérieures, Les Rayons et
les Ombres.
28. Théâtre en Liberté, Amy Robsart.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO.

- 29. Actes et Paroles, I. Avant l'Exil.
- 30. Les Quatre Vents de l'Esprit.
- 31. Actes et Paroles, II. Pendant l'Exil.
- 32. Lettres à la Fiancée.
- 33, 34. Actes et Paroles, III. Depuis l'Exil.
- 35. Les Chansons des Rues et des Bois.
- 36. Cromwell.
- 37. Le Pape, La Pitié suprême, Religions et Religion, L'Âne.
- 38. Quatrevingt-Treize.
- 39, 40. Toute la Lyre. Tomes I, II.
- 41. Torquemada, Les Jumeaux.
- 42. William Shakespeare.
- 43. Odes et Ballades, Les Orientales.
- 44. Littérature et Philosophie mêlées, Paris.
- 45, 46. Les Travailleurs de la Mer. Tomes I, II.
- 47. L'Année terrible, Les Années funestes.
- 48. Choses vues (les deux séries).
- 49. Hernani, Marion de Lorme.
- 50, 51. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Tomes I, II.

Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

